

EXPORT 500



EXPORT 500 - LA PREMIÈRE BATTERIE FRANÇAISE
vous est proposée : complète avec cymbales et accessoires pour **SEULEMENT** :
un premier versement de 320 F + le solde en 12 ou 21 mensualités.

LA LUTHERIE MODERNE

LE PLUS GRAND SPÉCIALISTE DE MATÉRIEL D'AVANT-GARDE
TOUTES LES GRANDES MARQUES D'INSTRUMENTS, D'APPAREILS D'AMPLIFICATION
ET D'ÉCLAIRAGE POUR ORCHESTRES ET DISCOTHÈQUES

MATÉRIEL NEUF ET D'OCCASION
LOCATION — LOCATION-VENTE — CRÉDIT A LONG TERME

VENTE PAR CORRESPONDANCE
CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE



LA LUTHERIE MODERNE - 14, RUE DE DOUAI - PARIS 9^e - Tél. : 744-73-21 / 874-19-50

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON



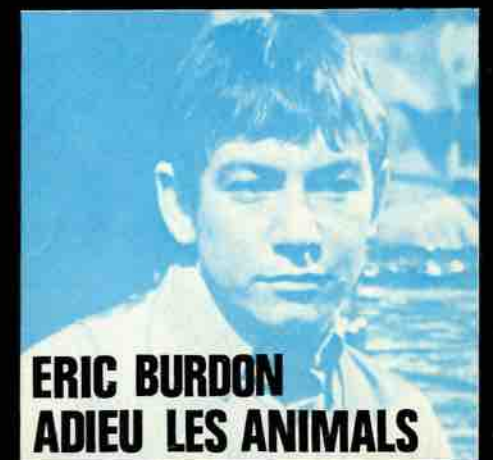
BRECHT, BRASSEURS ET FERRÉ RÉUNIS POUR LA 1^{ère} FOIS



JOHNNY HALLYDAY
QUI SUIS-JE ?



LES STONES
VIVE LE CIRQUE !



ERIC BURDON
ADIEU LES ANIMALS



Lionel Hampton

ADOPTE

Farfisa

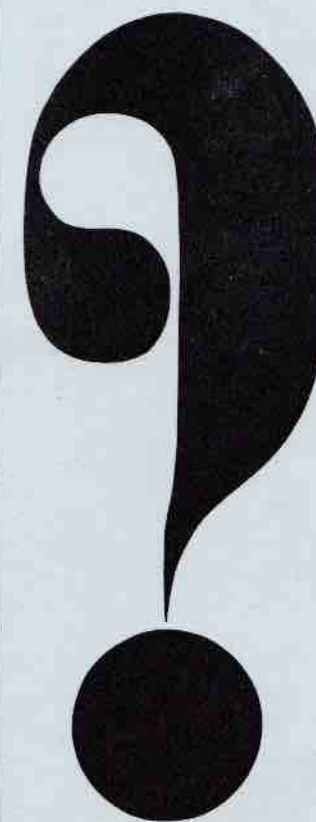


« Par exemple, je susurre dans le micro: « Vous allez écouter, maintenant, une chanson des Beatles... (là, tu vois, les gens se disent que les Beatles ça va, on connaît, ça ne ferait pas de mal à une mouche, alors écoute-tons)... interprétée par Richie Havens. » Et je balance Richie Havens, un tout petit peu hypocrite. Mais de faire connaître aux gens une bonne musique sans tout à fait la leur imposer mérite bien cela. C'est un truc, mais efficace, puisque j'aurai fait découvrir Richie Havens à des milliers de gens qui, autrement, n'en auraient peut-être jamais entendu parler. Avoue que c'eût été dommage. » Je. La figure ronde de Jean-Bernard Hébey se fend d'un sourire malicieux. Il sourit souvent, Jean-Bernard, et sa bonne humeur est communicative. Les auditeurs de RTL paient leur taxe sur la radio pour s'en apercevoir. Un peu Russe sur les bords, vingt-quatre ans tout neufs, JBH a suivi, pour arriver derrière son micro, des voies qui, à l'entendre se raconter, furent pavées seulement de bonnes blagues et de pieds de nez aux lignes jaunes des

conventions. Comme (presque) tout un chacun, JB alla à l'école dans son jeune temps; il y était aussi insolent qu'assidu; « assidu parce que l'école c'est plus marrant que le ciné et tout de même moins cher. » On lui fit un jour la sale blague de supprimer le premier bachot alors qu'il venait de le réussir. Une des rares plaisanteries qu'il n'apprécia pas. Parti se refaire un moral tout neuf en Grèce, il y devint animateur au Club Méditerranée. Cela dura ce que cela dura, c'est-à-dire peu de temps. « A Val d'Isère, changement de climat, les gens du Club venaient me voir et me demandaient comme ça, froidement, de les faire rire. Tu imagines... » Je. Toujours est-il que JB ne se sentait pas du tout (et ne se sent toujours pas) l'âme d'un amuseur sur commande payé au prorata des calembours qu'il sort dans un mois, et qu'il s'en allait tranquillement skier sur les pistes. Viré. C'était en 1965. Peu après, il entra dans sa période grise et, accessoirement, à Europe 1 (sans rapport) où il apprit le métier en annonçant des annonces publicitaires entre deux



HEBEY ALORS



nouvelles. Cela dura ce que cela dura; le temps d'en arriver au jour mémorable de l'énorme gaffe en forme d'énorme gag: JB devait lire une publicité qui disait à peu près ceci: « Avec SEULEMENT votre salaire de 4.500 francs par mois, devenez propriétaire à la résidence machin-chose (discretion mais, en tout cas, un de ces noms à triple rallonge fleurant bon l'avant 89; noblesse immobilière oblige, quââ). Bref, la société en question donnait, le soir où devait passer l'annonce, un cocktail monstre au milieu des tennis et des piscines dont on - pouvait - devenir - propriétaire, etc... Avec toute une sono branchée sur Europe, car ce n'était pas le moment de faire les modestes. Heure de l'annonce. Grand silence planant sur l'assemblée, à peine quelques ricanements furtifs derrière un bosquet sont perceptibles. Les mains se crispent un peu sur les coupes pétillantes. Voix de JB: « Avec seulement votre salaire de 4.500 francs par mois, UNE PAILLE! etc... » Viré.

C'était en 1967. Début de la période noire, mais toujours avec le sourire. JB continue le journalisme écrit (à l'entendre, tous ses papiers étaient sensationnels; c'est ça, l'optimisme), il collabore à l'Express (« J'y rédigeais des fiches qui n'ont pas, sans doute, laissé là-bas un souvenir impérissable de ma prose ») et à Rock & Folk, la célèbre revue pop. La dernière référence est sérieuse. Tout de même, la marmite a un peu de mal à bouillir et la chair est faible. Du coup, JB devient directeur de production (!) de télévision et finance (voir parenthèse précédente, et pas tout seul tout de même) une série d'émissions intitulées « De Tarass Boulba à Gagarine ». Le sang russe. « Tout un programme. Je crois d'ailleurs que la série passe encore sur les écrans ».

Et puis, par une radieuse journée de mars 1968, le téléphone sonne dans la chambrette de notre ami. RTL au bout du fil. Engagé. Il bricole un peu rue Bayard avant d'animer, l'été dernier, « Disques sur vingt », seule émission pop de la station. « Une émission formidable », assure JB, aussi modeste quand il s'agit de sa parole que quand il s'agit de sa prose. C'était une bonne émission.

Mais elle fut supprimée au moment où le grand vent de la « culture » se mit à souffler sur les ondes françaises. Tel un Sisyphe de l'antenne, JB ira porter sa bonne parole pop

aux éditeurs des « Week-Ends RTL ». Il y est encore à l'heure où sont écrites ces lignes, et c'est très bien ainsi.

« C'est, à mon avis, une formule idéale. Je suis contre les émissions trop spécialisées, trop érotiques. Dans une émission grand-public, on a la possibilité de faire découvrir à des millions de gens des musiques formidables dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence. Le tout est de savoir présenter ces musiques, en douceur. Si je commençais mon émission par un disque de Big Brother, tu comprends bien que les trois quarts des auditeurs tourneraient le bouton. Mais si je glisse Big Brother (difficile, avec Janis) entre deux bons disques de variété française et si j'explique pourquoi j'aime ça, alors là, les gens écouteront. Quitte à m'engueuler après, peu importe; un type qui m'injurie et peste au téléphone contre « cette musique de sauvages à cheveux longs » me dérange mille fois moins que celui qui éteint son poste (et douze mille fois moins que celui qui passe sur une autre station). Le premier aura été choqué mais accroché, donc intéressé. Je suis assez fier, quand lors de la Bataille Navale j'envoie un disque des Canned Heat à un paysan du Cantal. Ça n'est tout de même pas banal! Tu vois, ce que je voudrais être c'est une sorte d'Albert Ducrocq du pop. Faire de la bonne vulgarisation, de la vulgarisation non abêtissante. Je suis persuadé que le public est curieux et ne demande qu'à connaître les choses. Bien sûr,

il faut faire des concessions, mais je n'ai pas non plus hésité à faire une émission d'une heure entièrement consacrée à Bob Dylan. Et beaucoup m'ont écrit pour me remercier; je leur avais fait découvrir Bob Dylan. (Très ému, JB écrase furtivement une larme.) L'humour, aussi, est un bon moyen de faire « avaler certaines pilules » par ailleurs trop amères. Mon régime de croisière est de deux disques français pour un disque anglais. La musique pop n'a pas tellement la cote en ce moment dans les stations françaises (il faut dire que l'on en a un peu abusé il n'y a pas si longtemps), mais la qualité paie toujours et elle reviendra, j'en suis sûr. Pour ce qui concerne la pop-music bien de chez nous, elle n'émergera pas de ses limbes avant deux ou trois ans. J'écoute une trentaine de disques tous les jours, très attentivement (anecdote JB qui dit bien ce qu'elle veut dire: production US en 66: 10.700 disques; production française: 10.300!), et ne vois pas venir l'oiseau rare. Ici, en France, les maisons de disques sortent n'importe quoi, la quantité remplace la qualité et l'on compte sur un petit succès pour amortir neuf bides sévères. »

JB s'interrompt un instant pour reprendre sa respiration. L'intervieweur en profite pour s'esquiver. La voix adulée de RTL le rattrape dans l'escalier: « Fais gaffe à ce que tu écris, hein! Je suis en pleine période rose et j'aimerais bien que ça dure. » — PHILIPPE PARINGAUX.



ROCK & FOLK ACTUALITES

par Jacques Barsamian, Pierre Chatenier, F.R. Cristiani, François Jouffa, Philippe Paringaux, Jacques Vessal



TOM JONES
Smoking et rocks.

Les spectateurs en sont restés béats. Il y avait de quoi. Et c'est chouette, l'admiration, quand elle est provoquée par un spectacle admirable. C'est encore plus chouette quand elle est le fait des gens du métier. Bien qu'on puisse se demander quand cessera ce complexe d'infériorité du « métier » français devant les monstres sacrés du monde musical anglo-saxon. C'est qu'il a fait du chemin depuis le temps où, maçon, il participait à des concours d'amateurs du côté de Pontypridd (Galles du Sud), avant de monter à Londres, aussi bourré d'ambition que son homonyme, Tom Jones, le héros du roman de Henry Fielding, incarné à l'écran par Albert Finney, un autre Gallois. Il a fait du chemin depuis le temps où, les cheveux longs retenus sur la nuque par un catogan, il se roulait par terre comme un vrai rocker en chantant « Untrue » ou « It's not unusual ». Maintenant, adopté par le show-business américain, vedette mondiale, il ne se roule plus sur le plancher des scènes, il a coupé ses cheveux et il entre en scène dans la tenue préférée des chanteurs made in USA habitués des cabarets élégants: smoking noir et nœud papillon. Mais il a gardé sa puissance vocale et sa présence. Et, paradoxalement, il commence par chanter, en smoking, des rocks dans une manière très proche du regretté Otis Redding auquel il rend d'ailleurs hommage, puis, il se dévêt progressivement à mesure qu'il retrace, en une heure de temps, son évolution de ces dernières années, passant du

rock au country and western pour terminer par les ballades. Ces ballades qui l'ont rendu mondialement célèbre. Malgré son répertoire à vocation commerciale, il n'est pas encore et il ne sera sans doute jamais un crooner à la voix sirupeuse sentant bon la guimauve. Il aura toujours, il a eu ce soir-là, lundi 16 décembre sur la scène du music-hall dont les coulisses ouvrent sur la rue Caumartin, ces fantastiques rugissements du « Tiger », même quand il a interprété ces titres composés sur mesure pour faire des droits d'auteur, « Delilah » ou « Help yourself », chanson italienne révélée au Festival de San Remo 1967. Trappu, monstre de vulgarité, déchaînant les cris hystériques de ses admiratrices par des déhanchements suggestifs, vieux souvenirs des débuts, Tom Jones est, comme Johnny Hallyday, Jacques Brel et Otis Redding, une bête de scène sachant doser ses effets, se permettant d'attaquer « I can't stop loving you » en plein milieu des applaudissements. Il a donné ce soir-là un grand spectacle, sans s'épargner alors qu'il passait deux fois à deux heures de distance. La première partie était, elle, sans intérêt. Cela devient une habitude. Et si nous prenions l'habitude de n'arriver qu'à l'entracte? — PIERRE CHATENIER.



« Super Session » est un disque qui a fait beaucoup de bruit. Chez les gens qui s'intéressent de près à la pop-music et ne désespèrent pas de la voir devenir un jour un Art à part entière. Pour les autres, il semble bien que « Super Session » n'ait été qu'un disque parmi des dizaines d'autres pourtant moins bons. Domage. Ce disque était important, en plus, bien sûr, de son immense qualité intrinsèque, parce qu'il était très révélateur d'une évolution récemment amorcée sur la West Coast et qui est en train de s'étendre à l'Angleterre. Comme d'habitude, nous regardons tout cela de très, très loin. Re-dommage. Les meilleurs musiciens pop de

l'heure se trouvent aux USA, et plus particulièrement dans cette Californie dont la réputation de terre nourricière des Arts et Lettres pop ne se dément pas, bien au contraire. Il y a là-bas un noyau de musiciens assez étonnants, en ce sens qu'ils ne se contentent plus d'être des virtuoses de leur instrument et qu'ils s'efforcent inlassablement de créer une musique qui soit intelligente en plus d'être émouvante. Ces musiciens sont déjà bien connus en France et le seront de plus en plus au fur et à mesure de la parution de leurs disques. Rien de très original jusqu'ici, de bons musiciens qui font de bons disques. Cela n'étonne personne.

Ce qui surprend le plus, au premier abord, c'est l'apparente instabilité qui semble régner au sein des groupes californiens: constants changements de personnel, groupes éphémères dissous après un seul disque et reformés aussitôt sous un autre nom pour un autre disque, musiciens que l'on retrouve dans plusieurs groupes simultanément, etc. C'est que la conception du groupe au sens britannique du terme a presque complètement disparu de l'esprit des musiciens californiens. Ils estiment que le groupe, le groupe qui dure, n'a plus sa raison d'être puisqu'il est une entrave à la liberté d'action de ses membres. Il faut qu'un musicien soit libre pour faire de la bonne musique;

il doit, s'il en a envie, pouvoir s'en aller jouer avec qui lui plaît et ne plus se sentir prisonnier de notions telles que l'amitié, la solidarité, l'argent ou la sécurité. Comme des oiseaux qui vont se poser sur la branche qui les attire le plus, les musiciens de Californie se promènent de groupe en groupe, vagabonds de la pop-music, un jour avec les uns, le lendemain avec les autres. Choc des personnalités, choc des musiques, le résultat est jusqu'à présent extrêmement satisfaisant puisque la fin de l'année 68 a vu la parution de disques qui sont sans doute les plus parfaits que la pop-music ait jamais connus.

Les artisans

Les principaux artisans de cette importante évolution à la fois libertaire et communautaire sont des gens comme Mike Bloomfield, Al Kooper, Steve Katz, Steve Stills, Buddy Miles, Harvey Brooks, Barry Goldberg, John Court et bien d'autres encore. Toujours, leurs noms reviennent au dos des pochettes, toujours associés à une musique dont la qualité avoisine la perfection. Cette musique ressemble à tout et à rien en même temps: pas de parti pris, pas d'exclusive, tous les genres sont abordés (blues, rock, R'n'B, country, musique religieuse, « bruits de circulation, foules, bruits des villes et bruits des campagnes, des gens et du silence » écrit Mike Bloom-



ENTENDU SUR CAMPUS

Dans le cadre de son émission quotidienne Campus, sur Europe 1 de 20 h 15 à 22 h 25, Michel Lancelot a consacré un Campus spécial à Georges Brassens. Michel et Brassens avaient passé ensemble deux jours pas moins et une douzaine d'heures à enregistrer cette émission qui fut diffusée pendant trois heures le jeudi 16 janvier. Au cours de cette émission, ils abordèrent les sujets suivants: les événements de mai, la conquête spatiale, l'amour, les femmes, l'homosexualité, la religion et Dieu. Brassens fit le point sur ses nouvelles chansons, expliqua qu'il compose au piano et non à la guitare, pourquoi il a été anarchiste libertaire et ce qu'était l'engagement pour un artiste. Il a également dit plusieurs poèmes dont un d'Oscar Wilde qu'il va adapter en chanson. Il a envoyé à la paix, de Rostand, et a donné sa réponse à Jean Cau. Il a avoué qu'il se sentait condamné en raison du mauvais état de ses reins. Enfin il a parlé, avec Michel Lancelot des Beatles et de Beethoven.

field), mais d'une façon très particulière, en recherchant toujours une sorte de perfection formelle qui ne nuise pas à l'âme de ces musiques. De ce point de vue, le disque des Blood, Sweat and Tears (« Child is father to the man ») est un véritable chef-d'œuvre, la chose la plus parfaite que des musiciens pop aient jamais réalisée. Tout y est beau, tout y est « propre », tout y est vivant en dépit de recherches sonores et harmoniques souvent complexes. De même les disques de l'Electric Flag (un paru en France, un second, sans Mike Bloomfield, paru aux USA) ou du Buddy Miles Express (pas encore édités en France), de même les sessions de plus en plus nombreuses qui ne sont pas sans rappeler ces « batailles de géants » dont le jazz est si friand mais avec, en plus dans les cas qui nous occupent, une unité de ton et d'esprit qui sont la garantie d'une très grande cohésion. Sessions qui réunissent souvent des « plateaux » extraordinaires (à ne pas manquer : la seconde rencontre de Bloomfield et de Kooper en direct au Fillmore).

Rencontres au sommet

Parti de la Californie, comme tout ce qui se fait de neuf en ce moment, le mouvement n'a pas tardé à toucher l'Angleterre. Juste retour des choses. Les groupes (Cream, Hollies, Traffic) éclatent en autant de morceaux qu'ils avaient de membres et l'on commence à parler d'associations dont la seule évocation laisse rêver : Winwood avec Clapton ; Graham Nash avec Dave Crosby et Steve Stills ; une session qui réunira Hendrix et Winwood (qui jouait déjà dans « Electric Ladyland ») ; un groupe formé de Keith Richard, John Lennon, Mitch Mitchell et Pete Townshend qui joua le temps d'un morceau ou deux pour le show télévisé des Stones. Tout cela montre que, de nouveau, l'Angleterre bouge et va se remettre à swinguer comme aux plus beaux jours. Et le jour viendra sûrement où l'on nous proposera des disques du genre « Hendrix meets Mayall », « Organ battle: Winwood versus Kooper » ou bien « Rolling Stones plus Eric Clapton ». De quoi rêver un moment... Il est bon que les hommes confrontent de manière aussi directe leurs idées et leurs musiques et fassent ainsi renaître une flamme qui, certes, ne s'était pas éteinte mais commençait à baisser d'intensité. La pop-music peut sup-

porter bien des choses mais surtout pas la monotonie. — PHILIPPE PARINGAUX.



Mendès
en
France



SERGIO MENDES
bossa pop.

Un Musicorama presque clandestin, mais qui a fait grosse impression sur les spectateurs d'un Olympia archi-comble, malgré l'heure tardive : minuit et demi, le 4 janvier. Un accueil chaleureux au M.I.D.E.M. pour suivre, et une tournée européenne qui s'est faite partout à bureaux fermés. Voilà qui laisse rêver quand on songe qu'il y a six mois, personne en France, sauf certains programmeurs de radio, ne connaissait Sergio Mendès.

Enfant du Brésil — d'Ipanema, d'où son surnom « The boy from Ipanema » ! — c'est avant tout un musicien qui a grandi au milieu d'influences contradictoires, mais non incompatibles, comme le prouve sa musique. « Mon « sound » est la combinaison du jazz, de la pop-music et du folklore brésilien. C'est une sorte de pop-music brésilienne à vocation internationale ». Après plusieurs tentatives infructueuses, Sergio Mendès est parvenu, fin 65, à monter son groupe « Brasil' 66 ». Deux femmes, quatre hommes. Deux Américaines, Lani Hall et Karen Philipp, belles filles, de la voix et de la personnalité (surtout Lani Hall, qui pourrait rivaliser avec les plus grandes chan-

teuses mondiales), quatre Brésiliens, dont la couleur de peau illustre bien le vaste « melting-pot racial » qu'est le Brésil, du blanc bon teint au noir le plus foncé. Sebastio Nato, basse, Rubens Bassini, congas et percussion, Dom Um Romão, batterie et Sergio Mendès, pianiste, leader et chanteur comme les trois autres. L'association des voix féminines et masculines est ici tout à fait originale et donne une couleur très particulière au groupe : souvent les hommes sont en contrechant derrière les femmes qui chantent en solo ou à l'unisson et cela donne, par exemple, « Fool on the hill », grand succès instrumental de l'été dernier sur toutes les chaînes de radio. Pas de guitariste dans l'orchestre ? Sergio Mendès répond que son groupe sonne très bien sans. « De toute façon, ce n'est pas parce que la guitare est un instrument permanent du folklore brésilien, qu'il faut que j'en ai une. Notre musique, pourtant n° 1 au Brésil, n'est pas de la musique brésilienne pure. Aucune musique ne l'est, à moins de remonter aux origines africaines ou aux origines du jazz ». Le jazz, oui, justement. Parce que le piano de Sergio Mendès swingue, comme un piano jazz. Parce qu'en scène on se croirait à un concert de jazz. Parce qu'enfin le second album de « Brasil' 66 » est n° 1 du hit-parade des disques de



GUN

En Angleterre, le dernier groupe qui « casse tout » c'est Gun. Son premier disque, « Race with the devil », s'est fait une fort belle place au soleil dans le hit-parade. Gun : trois garçons, deux frères Paul (6/7/47) basse, et Adrian Curtis (26/6/49) soliste (ex Rupert's People) et Louis Farrell (8/12/47) batteur (avec Paul, ex membre du Knack). Après les Grapefruit, voici encore un groupe qui vient d'Ilford (Essex). Leur histoire est simple : Ronnie Scott (jazzman) les a vus à la Roundhouse et les a recommandés à Peter Chipperfield et Jimmy Parsons leurs managers actuels. Bientôt ils vont s'envoler pour les USA. Souhaitons-leur bonne chance. — J.O. B.

jazz de Billboard et Cashbox aux États-Unis. Aux États-Unis, où l'orchestre s'est fait connaître grâce à Herb Alpert, lui aussi créateur d'un « son instrumental » nouveau, le « Tijuana Sound », et maintenant directeur des disques A & M. Premier groupe vocal para-jazz du monde, Sergio Mendès & Brasil' 66, devrait rallier sur son nom et sa musique tous les suffrages des amateurs de sensations fortes et ceux des amoureux d'une musique contrastée, de grande qualité et parfaitement exécutée. — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.



Camara
du
Brésil

Quand on demande à Fernando Martins, le pianiste du Trio Camara, de définir sa musique, il répond que ça n'est pas de la bossa nova, que ça n'est pas de la samba, pas plus que du jazz. Il dit que c'est de la musique brésilienne moderne. Sans doute a-t-il raison, puisque la samba évoque pour les Européens les cris, les sifflets, les défilés et les exubérances du carnaval de Rio. La bossa nova se présente, pour les non-initiés sous les traits de Astrud Gilberto et de Elis Regina ou pour les autres s'illustre par les talents sincères et véritables de Baden Powell, Edu Lobo, Antonio Carlos Jobim et Vinícius de Moraes. Quant au jazz, on sait les interférences qui existent entre lui et la musique brésilienne. La musique du Trio Camara semble aussi éloignée de l'une comme de l'autre de ces formes dont elle a pourtant subi les influences. Et on retrouve dans le premier album du Trio certains de ces rappels, « Berimbau » de Baden Powell, le très grand guitariste brésilien, et que Claude Nougaro avait lui aussi pris pour thème : « Não tem solucao » de Dorival Caymi, ou le « tube » de Edu Lobo, « Upa Neginho ».

Au départ, le Trio Camara, c'était trois Brésiliens. Fernando Martins, né à Campos le 29 avril 1941, initié tout jeune à la musique par sa mère, professeur de piano et qui, arrivé en France en juillet 1967 s'est marié quelque temps plus

pop potins par françois jouffa

À Prague, le 21 août dernier, lors que les tanks russes passaient devant sa maison, la petite Véra Maria, 18 ans, avait des larmes plein ses yeux bleus. La nuit suivante, elle quittait sa patrie. A Londres, capitale de la pop-music, Véra s'est fait présenter Vic Lewis, le magagier directeur de Nems Entreprises (fondé par feu Brian Epstein, ex-impresario de George, Paul, John et Ringo) ; elle lui a expliqué qu'elle chantait en dix langues différentes et qu'elle savait s'accompagner à la guitare. Vic s'est emballé. Contrat-photos-cocktails-studios d'enregistrement. Son premier disque sort : « Martha my dear », de Lennon-McCartney.

Conférence de presse — Véra Maria parle de sa chanson, de son pays : « Pour une teenager, la vie à Prague, avant l'invasion des troupes du Pacte de Varsovie, n'était pas tellement différente de celle de Londres ». Les journaux conservateurs en profitent pour en tirer des conclusions anti-communistes. A travers la nouvelle idole aux cheveux noisette, ils attaquent le régime soviétique.

La réponse de Moscou ne s'est pas fait attendre. Et ce sont les Beatles qui, par la bande, ont eu droit à des insultes.

Dans le journal du Ministère soviétique de la Culture, on peut lire : « Chaque Philistin doit avoir une idole afin de s'incliner devant elle et de calquer son existence sur la sienne. La Beatlemania est l'un des symptômes d'une société malade sans idéal. Depuis qu'ils sont au sommet, les Beatles ont dû renoncer à leurs propres idéaux. Ils étaient à la recherche d'un monde de la nature et de l'amour — c'est-à-dire, un monde bien différent du leur. Mais ils ne l'ont pas trouvé, même en le cherchant dans les narcotics. Maintenant, ils appartiennent à un autre monde, celui du pop art, de l'argent et des affaires (...). La légende des Beatles a été créée par la presse, la radio et la télévision capitalistes et aussi par des politiciens à longue vue pour dépolitiser la jeunesse et l'éloigner de la contestation de leur société ».

Les Beatles sont ensuite

comparés, dans l'article, à des chanteurs « protest » comme Bob Dylan, Joan Baez et Pete Seeger, dont « les chansons courageuses ne sont pas influencées par le commerce ». A cette attaque, le porte-parole des Beatles, Derek Taylor a répondu de Londres que « tous ces chanteurs américains sont des amis des Beatles, et qu'il existe entre eux tous des échanges de musique et d'idées ». « Dans le Big Business des Beatles, et particulièrement à Apple, leur nouvelle société, a-t-il ajouté, nous sommes tous très subversifs même si nous ne construisons pas des barricades pour le prouver ». En Union Soviétique, un seul disque des Beatles a été distribué par la marque de l'état, Melodia. Il s'agit de « Girl ». Les autres titres, s'arrachent sous le manteau à prix d'or. Des touristes anglais qui se sont rendus en U.R.S.S. ont raconté avoir vendu des super 45 tours des Beatles à vingt livres sterling pièce. Les jeunes acquéreurs en font des copies sur bandes magnétiques qu'ils louent à leurs amis.

MUSICAL GUERRILLA. LE ROCK DU CHE

Bob Dylan avait raison. Les temps ont changé. Les protest-singers, de par le monde, se sont assagis, mais ils ont engendré une génération de sur-révoltés. Il est loin, le Donovan qui crachait du venin dans son harmonica en déplorant les qualités du « Soldat Universel ». Il est loin aussi notre Antoine qui pleurait « La guerre ». L'Amour, les fleurs, la nature ont, pour un temps, inspiré les bardes de la pop-music. Sous l'influence des cigarettes au thé, les chanteurs s'étaient radoucis. Et puis un jour (voir le témoignage de Jacques Vassal dans Rock & Folk de janvier, à Chicago, les policiers ont répondu aux fleurs par des matraques, à l'encens par des larmogènes. A Berlin, Londres, Paris (que c'est beau « Paris Mai » par Claude Nougaro) et ailleurs, les rues déparées n'ont plus fleuri ; 1968 année psychédélique a passé la parole à 1969 année du rock révolutionnaire.

Partout, les groupes s'excitent.

Déjà, au début des années 60, le poète Ed Sanders avait écrit pour les Fugs un titre qui annonçait tout : « When the mode of the music changes ». C'est aussi bête que cela, la mode est à la musique de guérilla (que c'est beau « Viva Villa » par Serge Gainsbourg). « Chaque fois que j'entends le tumulte d'une marche, des pieds qui chargent... Hey, je pense que le moment est propice pour une révolution de palais » clament les Rolling Stones dans « Street Fighting Man ».

Les Beatles, eux, moins excités (après tout, ils ont accepté la décoration d'un ordre plus que bourgeois, capitaliste et colonialiste en diable ; ils sont membres of The British Empire) ont composé « Revolution » où ils mettent des points sur les i : « Quand vous parlez de destruction, ne savez-vous pas qu'il n'est pas question de me compter parmi vous ». Récemment, au cours d'un show télévisé, la chanteuse Grace Slick, des Jefferson Airplane, en pleine extase, a fait le salut des Black Panthers, « groupuscule » terroriste de Noirs américains.

Même les Lovin'Spoonful ont mis des grenades dans leurs guitares. Ils étaient pourtant bien gentils, comme leur nom l'indique, et bien rassurants au début de leur carrière. Leur dernier album s'intitule « Revelation — Revolution 69 » et ils disent en musique : « J'ai peur de mourir mais j'ai besoin de la révolution ». (Sentiments, craintes + espoir que l'on retrouve chez Evariste : « La faute à Nanterre »).

La grande formule « Make love not war » (inventée, dit-on, par le poète beatnik Gregory Corso) s'est transformée sur les badges en « Make revolution not war ». Un nouveau groupe fait beaucoup parler de lui aux États-Unis : MC 5. Ce n'est pas une équation posthume d'Einstein, MC sont les initiales de Motor City. Car le groupe fait scandale avec un titre de John Lee Hooker, « Motor City is burning ». « Toutes les villes vont brûler. Vous serez ceux qui reconstruiront des cendres ». Originaires de Detroit, les MC 5 ont un jeu de scène très érotique pour ne pas dire obscène.

Ils prennent des poses suggestives quand leur leader Rob Tyner chante « I want you right now ». Les MC 5 appartiennent à un minuscule mouvement gauchiste (ou simplement underground ?) qui a pris pour nom « The White Panther Party ». Carrément ! Le but de ces jeunes gens : « L'assaut total de la culture par tous les moyens, y compris, bien sûr, le rock'n'roll, la drogue et les obscénités dans la rue ». (Programme proche du CRAC français, Comité Révolutionnaire d'Agitation Culturelle, qui a diffusé le disque « Révolution » d'Évariste). Pépé Dylan était donc prophète quand dans « The Times They Are A Changin' », il chantait que « Vos fils et vos filles ne sont plus sous votre contrôle ».

LYMON IN THE SKY SANS DOLLARS

J'apprends une bien triste nouvelle. Frankie Lymon, qui fut à l'âge de 15 ans une très grande vedette du rock avec les Teenagers, est mort. Frankie avait 26 ans. Sa voix avait mué, son talent aussi. Déserteur de l'armée américaine, il se cachait dans une chambre à New York. C'est là qu'on a retrouvé son noir cadavre. Drogué à mort. C'est « Only Rock n° 7 », la précieuse revue du Little Richard Fan Club qui fait cette révélation. Pour moi, « Why do fools fall in love » (Columbia ESD 1158) reste un très grand titre.

D'autre part, le chanteur de la ballade « Whith a little help from my friends » (de Lennon-McCartney) a été arrêté à Londres. Joe Cocker, 24 ans, a été trouvé en possession de marijuana. Toujours en Angleterre, Georgie Fame (25 ans) a été lavé de tout soupçon par les magistrats de la cour de Malborough Street. Le laboratoire de Scotland Yard avait assuré que les graines trouvées chez Georgie dans une liasse de billets de banques brésiliens, étaient bien de la résine de cannabis. Carmen Jimenez, la petite amie du chanteur pop, a plaidé coupable. « Ce n'est pas à lui, c'est à moi », a-t-elle affirmé en audience.

tard, mais par procuration. Sa femme était encore au Brésil. Nelson Serra, le batteur, 23 ans, qui le premier vint en France et décida ses deux amis à venir le rejoindre. Le bassiste Edson Lobo, 20 ans, a d'abord joué dans l'orchestre symphonique de Rio de Janeiro avant de rencontrer Baden Powell. Ainsi formé, le trio ne débute pas à Paris mais à Chinon. Puis, ayant pris sans doute courage, ils se décident à tenter leur chance à Paris. Là, ils rencontrent Pierre Vassiliu qui, emballé, leur obtient des engagements dans des petites boîtes de Saint-Germain-des-Près ou du quartier de la Mouffe, et les présente à Yves Chamberland des Studios Davout. Celui-ci décide de les produire en collaboration avec Fernand Borruso des Éditions Saravah. Et le Trio Camara enregistre un album magnifiquement réalisé au point de vue prise de son et fort bien emballé dans une pochette raffinée. C'est aussi le premier disque sorti sous l'étiquette Saravah. Mais, quelque temps plus tard, Edson Lobo repart au Brésil et laisse sa place à Alby Cullaz, un des jeunes bassistes les plus talentueux de Paris, fils de Maurice Cullaz, musicologue averti et le plus passionné de nous tous pour tout ce qui swingue, et frère du guitariste Pierre Cullaz, membre des Guitars Unlimited. Alby Cullaz est un jazzman de formation. Il a joué avec Johnny Griffin, Dexter Gordon et Art Taylor entre autres. Il s'est parfaitement intégré au groupe. S'il peut sembler quelque peu effacé à côté des stridences et autres recherches sonores des groupes « pop » ou du free-jazz, le Trio Camara donne à entendre une musique



SAVAGE ROSE

Ces fleurs charmantes (surtout celle de droite) nous viennent du Danemark, avec un 30 cm sous le bras. « Savage rose » ils s'appellent, véritables professionnels ils sont, à la conquête de la France ils se lancent. Et ils prouvent que la pop-music de qualité n'est pas le seul apanage de l'Angleterre ou des États-Unis. On swingue aussi, dans le Grand Nord.

agréable, belle, comme une musique de chambre, qui n'en oublie pas pour autant le sens du divertissement, la présence, le rythme et la tendresse. — PIERRE CHATENIER.



JULIETTE GRÉCO
démocratique

Le « Théâtre de la Ville » (Place du Châtelet) a ouvert ses portes le 10 décembre dernier. Quand on a connu l'ancienne salle Sarah-Bernhardt, vénérablement vieillotte et poussiéreuse, on se sent heureux et soulagé dès que l'on pénètre dans le hall. On n'aurait pas cru qu'il fût possible, en gardant le même bâtiment « contenant », de réaliser un « contenu » aussi agréable et une ambiance aussi sympathique : l'espace est utilisé de la façon la plus rationnelle, par un système de demi-étages ; un bar, un restaurant réservé aux spectateurs, une vente de livres et de disques à des tarifs honnêtes, des ouvreuses aimables, la hantise des pourboires enfin abolie, tout cela concourt à l'impression que l'on a affaire à une entreprise vraiment nouvelle dans le domaine du spectacle. La commodité des horaires et l'intelligence des prix sont autant d'agréments supplémentaires. Dès lors il fut considéré comme l'un des meilleurs bluesmen. Nullement blasé ou fatigué par son métier malgré son âge relativement avancé, il a conservé quand il chante ou joue, son enthousiasme communicatif. Les Français qui n'ont jamais eu l'occasion de le voir s'en apercevront bientôt puisque, du 18 au 28 février, il sera dans notre pays grâce aux Productions Jacky Gaillard. Il passera en outre, aux Oubliettes de Rouen le 28, au Fiacre de Caillouet-Orgeville le 19, à la Maison des Jeunes et de la Culture de Vichy le 22, au Club Saint-Germain le 24. Il sera le même soir l'invité du Pop Club de José Artur. — J. B.

Outre les représentations théâtrales de grande qualité (par ex. « Six personnages en quête d'auteur » de Pirandello ; « Beaucoup de bruit pour rien » de Shakespeare ; « L'engrenage » de Sartre), le Théâtre de la Ville innove en matière de musique et de chanson : du

lundi au samedi, à 18 h 30, un spectacle « parathéâtral » d'une heure, sans entracte, est proposé. Cela a commencé en beauté avec Juliette Gréco. « Quinze chansons, quinze femmes », c'est sous ce canevas qu'à nos yeux et à nos oreilles se dessine en fait UNE femme. Avec sa robe longue, noire et légendaire, les mains qui se joignent puis se séparent, les yeux qui rient et pleurent, Juliette en scène est extraordinairement expressive. Bien sûr, ce n'est pas un fait nouveau, cela fait des années qu'on le sait. Mais cela est-il bien entendu de tous ? Le métier de Juliette Gréco est tel que, sitôt entrée en action, elle a déjà ensorcelé son public. Elle semble marquer une prédilection pour l'ironie ou la fantaisie : à cet égard, « Chandernagor » (Guy Béart), « Jolie môme » (Léo Ferré), « L'accordéon » (Serge Gainsbourg) et surtout « Je suis bien » (Gérard Jouannest-Jacques Brel), où affleure la moquerie, sont d'une réussite tout à fait consom-



CHAMPION JACK DUPREE

me. Ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'évoluer avec bonheur dans le drame : c'est le cas avec « Je t'attends à Charonne » : la vraie chanson engagée existe aussi en France, en voici la preuve ; et la surprise agréable, c'est que celle-ci nous vienne de Leny Escudero, qui est peu connu sous ce jour. Car, à l'action, il ajoute la discrétion. Gréco, par son interprétation, lui rend un hommage mérité. Et les musiciens qui l'accompagnent sont parfaits, en particulier Gérard Jouannest au piano et le populaire Pierre Nicolas à la contrebasse. La formule de ce spectacle de Juliette Gréco dans une salle moderne et « démocratique » est idéale pour réaliser un rapprochement entre la Chanson et le Théâtre et drainer des publics habituellement divisés. L'expérience doit se pour-

suivre : on nous annonce notamment Catherine Sauvage, ce qui est fort bien. Mais il y a plus : ce sera la musique classique avec Pierre Coche-reau, puis l'Orchestre de Paris que le regretté Charles Münch avait élevé au niveau que l'on sait ; et ce sera le jazz avec Maynard Ferguson, John Hendricks, Phil Woods, Jean-Luc Ponty, Martial Solal... et ce sera tant mieux. — JACQUES VASSAL.



VIGON ET L'ALAMBIC

Autoroute A1. Déviation Beauvais. A un kilomètre, Enghien-les-Bains. A quelques centaines de mètres du lac : L'Alambic du Roy. Devant l'entrée, une flamme olympique. Entrons. Jean-Claude Thomas, l'animateur, nous accueille avec sa gentillesse habituelle. L'intérieur du club ressemble à un mas provençal. L'atmosphère est chaleureuse. Il n'est donc pas étonnant que des vedettes comme Brel ou Nicoletta y viennent parfois passer quelques moments.

Aujourd'hui, Vigon anime la soirée. Gala unique réservé à la presse, radio et TV. Les gens du métier, quoi. Vigon s'attache à côté de moi. Il rentre d'Italie : « Là-bas, « Harlem shuffle » que j'ai enregistré dans la langue du pays est très bien classé au hit-parade. Pourtant, en France, jusqu'à maintenant, je n'avais pas fait de télévision. Cela va changer. A partir de février, on risque de me voir souvent sur le petit écran ». Il m'explique qu'il est désormais très bien entouré : orchestre, imprésario, attaché de presse... Jean-Claude Thomas l'appelle. Les musiciens sont prêts. « Don't mess with cupid », « Harlem shuffle », « The spoiler », « There was a time », « She's looking good... » mais aussi des classiques du rock : « Long tall Sally », « Lucille », « Good Golly Miss Molly », « Ready Teddy... » sont au menu de son spectacle. Il revient me voir, me parla de l'Espagne, de la Suisse, de la Belgique, pays où il doit retourner : de « Baby my time is your time » qui figurera certainement sur son prochain disque Atlantic. Il est déjà deux heures du matin. Entouré de quelques amis, je quitte ce sympathique club qu'est l'Alambic du Roy à Enghien. — J. B.



NINA SIMONE

Prêtresse du « soul », Nina Simone captive tous les publics par son émotion et sa sensibilité. Son dernier disque « I ain't got no - I got life » tiré de la comédie musicale « Hair » remporte un grand succès. Fortement touchée par les problèmes raciaux, elle ressent cette chanson d'une façon différente de celle voulue par les créateurs, mais la révolte des jeunes où la révolte du peuple noir n'est-elle pas un peu la traduction d'un même sentiment de frustration ? Après une longue carrière marquée par près de vingt-cinq albums, Nina Simone continue à nous charmer. — JO. B.

Double Aznavour



Tout le monde sacrifie au double album actuellement. Ce premier double album en 45 t permet à Charles Aznavour de nous présenter des titres longs et qui bénéficient d'une gravure excellente. Poète de la chanson tendre, Charles Aznavour, s'il chante encore la rupture, et ce « mal nécessaire : l'amour », a gagné en maturité, en sûreté. Et quand il se souvient de sa jeunesse, c'est pour en parler avec tendresse mais aussi avec humour. « On se voulait cyniques, nous étions romantiques » chante-t-il. Et il nous trace, dans « Je n'oublierai jamais », le portrait type de ceux, « écrivains, philo-

sophes à la dent dure, attachés à de vagues journaux obscurs » qui fréquentent des « filles à la page ». Et il le fait gentiment, avec une petite pointe de nostalgie en souvenir de ces temps insouciantes. Mais sans regrets « car j'ai des souvenirs » ajoute-t-il. Charles Aznavour qui, après être arrivé au point culminant de la courbe ascendante du succès, s'en est allé conquérir d'autres horizons, revient en force avec ce nouvel enregistrement composé en collaboration avec son beau-frère Georges Garvarentz. « Désormais » est la parfaite conjugaison d'une mélodie et d'un texte. C'est aussi une étude psychologique assez amusante, ou émouvante selon l'humeur, du comportement de cette ex-dualité qu'est un couple qui vient de se séparer. « Désormais les gens nous verront l'un sans l'autre ». Voilà à quoi tout se résume, à quoi tout aboutit. « Désormais », c'est du meilleur Aznavour. C'est un succès quasi assuré. Claude Denjean, Christian Gaubert et Paul Mauriat se sont partagés les arrangements, sans que cela nuise à l'unité de l'ensemble. Chacun a pourtant sa personnalité propre. Ils se sont mis, en vrais arrangeurs, au service des mélodies de Georges Garvarentz et de l'interprète Charles Aznavour. Les quatre faces bénéficient en plus de l'excellente prise de son de Claude Achallé. Une belle réussite. — PIERRE CHATENIER.



Il y aura dix ans le 10 février, Buddy Holly, grand rocker devant l'éternel, se tuait dans un accident d'avion à Fargo (North Dakota). Buddy Holly occupe une place tout à fait à part parmi les « pionniers ». En effet, dix ans après sa mort, on a bien de la peine à croire en les entendant que tous ses disques furent enregistrés entre 1954 et 1958. La prise de son et les arrangements sont toujours très actuels et conservent une étonnante fraîcheur. C'est ce qui explique en grande partie la popularité constante de Buddy Holly.

le bloc-notes d'henri leproux

Chaque mois, Henri Leproux fait le point sur les activités du célèbre club de la rue Drouot, véritable temple du rock, de la soul music et du british blues. Il y a peu d'endroits en France où l'on engage des orchestres de british blues. Aussi ai-je reçu ces dernières semaines de nombreuses lettres d'orchestres provinciaux donnant dans ce style. Je suis pourtant convaincu que cet été tous les clubs les prendront, les maisons de disques les enregistreront et les radios les passeront sur les antennes.

Le 13 décembre, nous avons eu la visite de l'un des plus grands espoirs du blues dans notre pays : Ghislain qui joue sur une vieille guitare retrouvée à Bourg-en-Bresse dans l'armoire de sa mère. Elle doit valoir à peine 50 F. Il a adapté dessus un micro lui permettant d'obtenir des sonorités vraiment personnelles. Lors de son passage au Golf Drouot, nous avons regretté l'absence de son organiste, malade. Heureusement Ghislain reviendra courant février avec son orchestre le Blues Bag, au complet. Ghislain a d'ailleurs été félicité par Johnny Hallyday que l'on retrouve fréquemment au club ces temps-ci.

14 et 15 décembre. Nouveaux passages de Ghislain, du Blues Bag et du Kama Sutra Blues Band. Cet orchestre est composé de Jérôme, 16 ans, organiste et amateur des Ten Years After, Vanilla Fudge et des voyages ; Gibi, 19 ans, batteur qui aime les Cream, le Jethro Tull ; Dan, 21 ans, guitariste basse qui adore les Beatles, le folk-song et reconnaît être très influencé par Jack Bruce ; Michel, 20 ans, guitariste soliste, dessinateur, fan de Mike Bloomfield, Jeff Beck et de la musique péruvienne ; Jean Maresca, 23 ans, chanteur harmonisateur, amateur du Paul Butterfield Blues Band, des voyages et de science-fiction. Le groupe est surtout influencé par les nouveaux musiciens américains, particulièrement ceux de l'Electric Flag.

18 décembre. Un mercredi, dans le cadre des soirées Chouettes, nous avons été très surpris par un auteur-compositeur, Christian Valmaury, qui raconta en chanson les obsèques de Georges Brassens. Brassens présent éclata de rire : « Au moins vous ne perdez pas de temps », puis ajouta : « Il est important que je ressuscite ». Georges Brassens annonça également la sortie de son prochain 33 t pour la fin 69.

20 décembre. Soirée 100 % rock avec Burt Blanca et ses King Créole qui comme d'habitude ont joué une cinquantaine de classiques du rock'n'roll. Au même programme, il y avait les New Baigneurs, de Chaville.

21 et 22 décembre. Week-end animé par le John Walden's Workshop, un orchestre de blues anglais dont l'harmoniste aurait joué avec John Mayall. Tous les morceaux qu'ils interprétaient étaient de leur composition, dans un style authentiquement noir.

24 décembre. Pour le réveillon de Noël, nous avons assisté à un mini-festival de blues avec deux groupes en provenance de Londres : le John Walden's

Workshop et les Madding Crowd (qui animèrent aussi le 25) ainsi qu'à des bouffes continus au cours desquels les meilleurs musiciens de la place de Paris défilèrent sur le tremplin. 27 décembre. Les Madding Crowd étaient entourés de deux orchestres français : les Goths, auteurs-compositeurs de Vernon, qui enregistrent chez Pathé-Marconi, et les Dawns. Tous faisaient du blues moderne.

28 et 29 décembre. Toujours les Madding Crowd. 31 décembre. Réveillon de la Saint-Sylvestre animé par les Freedom dont le batteur et le soliste faisaient partie du Procol Harum. Ils ont également utilisé un violon, un piano, un orgue et une basse. Ils partageaient l'affiche avec le Kama Sutra Blues Band. Le Freedom joua également au Golf Drouot le 1^{er} janvier avant de repartir à Londres pour participer à une émission télévisée.

3 janvier. Un groupe anglais de soul-music, le Jude Brown Soul Show se produisit en alternance avec le John Walden's Workshop qui triompha, contrairement au premier qui n'eut pas beaucoup de succès. Le RNB a vraiment perdu la cote au Golf. Le John Walden's Workshop anima d'ailleurs la week-end des 4 et 5 janvier.

10 janvier. Nous avons repris le tremplin des amateurs dans une nouvelle formule. Le vainqueur reçoit une prime de 50.000 francs anciens, le droit d'enregistrer gratuitement pendant trois heures dans les studios Delamare, ainsi qu'un disque de promotion gratuit. En outre, la maison Dynacord offre à tous les participants un superbe diplôme souvenir du Golf Drouot. Le 10, les Holly Guns de Charleville l'emportèrent devant les Apple Pies, les Poor (un groupe hollandais) et le We Feel Blue. Les Holly Guns fournirent un spectacle intéressant avec jeux de lumières et une musique inspirée par les Nice. 11 et 12 janvier. Week-end avec le Kama Sutra Blues Band et les Dawns.

Je profite du bloc-notes pour remercier tous les supporters et artistes qui nous ont envoyé si gentiment leurs vœux pour 1969.

LEPROUX ET BRASSENS





BUDDY HOLLY
Des inédits.

Sa firme de disques, Coral, a publié jusqu'à présent 94 titres différents qui sont tous disponibles aux USA, en Angleterre et en Allemagne. Pour commémorer le dixième anniversaire de sa mort, Coral sortira simultanément aux USA et en Europe un 45 t simple comportant deux titres de Buddy Holly absolument inédits: « Love is strange » et « Dearly ».

A part ces titres, vingt-cinq enregistrements sont encore inédits; ils sont en possession de Ella et Lawrence Holly, Norman Petty, Bob Montgomery et Anthony Hedley. Malgré les nombreux problèmes que soulève leur publication, ils finiront bien par voir le jour. Et leur publication fera que, dans une décennie, on parlera encore de ce merveilleux artiste qu'était Buddy Holly.



Trente octobre 1947. « Ici la radiodiffusion française. Dans sa série Jazz au Quartier Latin, le club d'essai de la radiodiffusion française présente en direct de Tabou, Boris Vian et son orchestre ». Puis la musique partait; c'était « Ah! Si j'avais un franc cinquante », la version chantée d'un vieux standard du jazz américain (« Whispering »), qui servait d'indicateur à l'orchestre de Vian. Un orchestre où pointait déjà

un jeune soliste, Claude Luter, et dont les enregistrements sont enfin dans le commerce (1) grâce à l'initiative d'Henri Renaud, directeur artistique chez CBS. Vian y tenait la trompette ou le cornet — « la trompinette », comme il l'appelait — dans un style sensible et nerveux, un peu influencé par Bix Beiderbecke. Ce sont un ou deux de ces solos de trompette que les amateurs de jazz, et de Vian, ont écouté avec émotion lors d'un spectacle présenté en novembre au Théâtre de la Gaîté-Montparnasse par Eve Griliquez.

Dans la salle, un trio qu'on trouve plus couramment sur la scène, à savoir une pianiste, un batteur et un bassiste. Ils sont là pour accompagner le montage des sketches, de poèmes et de chansons de Boris Vian réunis sous le titre d'« En avant la zizique », en hommage au recueil paru en 1958, et dans lequel Boris dénonçait les mauvais producteurs de disques, de radio et de télévision. Il y faisait preuve non seulement d'une connaissance approfondie des réalités du « métier », mais aussi d'un bel éclectisme dans ses goûts musicaux. On sait qu'il aimait passionnément le jazz — c'est lui qui, lorsqu'il était directeur artistique chez Philips, a lancé la collection « Jazz pour tous », et c'est encore lui qui, de décembre 1947 à janvier 1958, a tenu tous les mois des revues de presse au vitriol dans la revue « Jazz hot » (2) —, mais on oublie un peu trop qu'il adorait Charles Trénet et saluait en Maurice Chevalier « le métier le plus sensationnel du monde ». Sait-on encore aujourd'hui qu'il a adapté en français les célèbres chansons de Kurt Weill, l'auteur de « L'opéra de quat'sous », et qu'il en a réalisé une anthologie avec les voix de Catherine Sauvage, d'Yves Robert et des Quatre Barbus? Et qui a composé avec Henri Salvador les premiers rocks, les premiers twists français (« Le twist de l'enrhumé ») sinon lui? La java ou le tango ne lui étaient pas plus étrangers. Ainsi « La java des bombes atomiques » lui est un prétexte pour constater que « bombes A ou bombes H, la seule chose qui compte c'est l'endroit où c'qu'elles tombent! », et « Le tango des joyeux bouchers » lui permet de s'adresser aux commanditaires des halles, aux fossoyeurs et aux légionnaires, en leur chantant ce gai refrain « faut qu'ça saigne, faut qu'ça saigne! ».

L'humour féroce de la plupart de ses chansons (3) n'est en

fait qu'une longue suite d'imprécations à l'adresse de toute forme d'autorité ou de domination. Ni la société de consommation (« La complainte du progrès »), ni les marchands de canons (« Le petit commerce »), ni les gouvernements, ni le président de la République (« Le déserteur »), n'échappent à ses coups de patte agressifs. Cette contestation tantôt bouffonne, tantôt grave (de la mort, il dit: « sa gueule moche ») n'a évidemment pas manqué de lui attirer des ennuis, surtout pendant la guerre d'Algérie. Il apparaît aujourd'hui qu'il avait au moins dix ans d'avance sur son époque. C'est pourquoi sa poésie, féroce pour les imbéciles, et les grincements de dents de ses chansons à propos de l'armée, du racisme (« Faut-il zigouiller tous les Blancs? Bien sûr que non. Mais s'ils pouvaient tous mourir subitement! ») et de toutes les formes de bêtises et d'ignorance, nous paraissent si bien adaptés à 1968. Quel chanteur peut actuellement prétendre être plus engagé que ne l'était Vian, et surtout avec tant d'humour et de lucidité? Aucun! Si. Léo Ferré, peut-être. Encore n'est-il pas vraiment ce qu'on peut appeler communément un chanteur engagé. C'est un chanteur militant (pour l'anarchie — ses toutes dernières chansons, pas encore enregistrées, le prouvent), et on doit le ranger à part. Mais s'il est contestataire dans ses chansons, Vian l'est aussi dans ses poèmes et ses romans. Romancier à peu près unique de l'absurde, ses métaphores sentent leur Raymond Queneau et même leur San Antonio avant la lettre, ce qui prouve déjà un certain non-conformisme. Et c'est cela, finalement, son trait de génie, c'est ce non-conformisme drôle et absurde, pratiqué avec une intelligence toujours vive, acérée ou désinvolte. Ingénieur de Centrale, poète, romancier et dramaturge, musicien, critique, directeur artistique, polémiste étourdissant, Boris Vian est finalement l'un des rares Encyclopédistes de ce siècle. Et Georges Brassens a raison de dire qu'un temps viendra, comme dit l'autre, où les chiens auront besoin de leur queue, et tous les publics des chansons de Boris Vian. — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.

- (1) 30 cm 63.313 CBS.
(2) Chroniques du jazz, par Boris Vian. La jeune Parque.
(3) 30 cm P 77.922 L PHILIPS.

Quatre Irrésistibles

Depuis la sortie de leur premier disque « My year is a day », ils ont reçu plus de 10.000 lettres. Ils sont quatre garçons âgés de 17 ans qui fréquentaient l'École Américaine de Paris, à Saint-Cloud, et se rendirent compte un jour qu'ils avaient un goût commun: La Pop-Music. La décision est prise: Ils forment un orchestre qui se produit dans plusieurs soirées et au cours de fêtes organisées par leur école. En avril 1967, ils passent une audition chez CBS. Un contrat est signé. Pendant un an, tout en jouant régulièrement dans des bases américaines et des centres culturels, ils travaillent sérieusement sous la direction de Jean Eckian, un jeune directeur artistique, lui aussi, bourré de talent.

Au début de l'été leur premier 45 t sort donc, c'est le super tube. Tous les Français fredonnent « My year is a day ». Leur second 45 t « Lands of Shadows » et leur premier 33 t « The story of baxter Williams » prouve qu'ils ont été adoptés par un large public. Sur scène, ils le confirment dès le mois d'octobre en triomphant au Palais d'Hiver de Lyon, puis quelques semaines plus tard à l'Olympia dans le cadre d'un Musicorama où figurent également les Equals et Davy Jones. Les Irrésistibles sont Jim Mc Mains, né le 7 septembre 1951 à Washington, chanteur soliste, organiste et guitariste rythmique; Steve McMains, son jumeau, guitariste basse et chanteur; Tom Arena, né le 8 avril 1951 à Canton dans l'Ohio, guitariste solo et chanteur; Andy Cornélius né le 28 mai 1951 à Bethesda dans le Maryland, un batteur qui voudrait devenir écrivain. Les Irrésistibles aiment généralement les Bee Gees et les Cream. Tous sont très sportifs. En outre ils ont une passion commune très naturelle: les filles qu'ils veulent belles et intelligentes.

Ils étaient à Megève du 23 au 30 janvier et seront au Palais d'Hiver de Lyon les 1^{er}, 2 et 3 février. — JACQUES BARSA-MIAN.

HIT PARADES AMERICAIN ET ANGLAIS

Grâce à l'obligeance de « Melody Maker » en Angleterre et du « Cashbox » en Amérique, nous sommes en mesure de publier à partir de ce mois-ci les hit-parades des ventes de disques 45 t et 30 cm en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Notre tableau comprend les dix meilleures ventes dans chaque catégorie, arrêtées à la mi-janvier. Sur la liste « Cashbox », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux qui sont entourés signalant les disques dont les ventes grimpent fort: les chiffres en maigre indiquent les positions des disques les semaines précédentes. Sur la liste « Melody Maker », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux en maigre leur classement la semaine précédente. Bien entendu, les références indiquées concernent les éditions américaines et anglaises.



45 t

- 1 I HEARD IT THRU THE GRAPEVINE Marvin Gaye-Tamla 54176 1 1
- 2 I'M GONNA MAKE YOU LOVE ME Diana Ross & Supremes & The Temptations-Motown 1137 2 5
- 3 CRIMSON & CLOVER Tommy James & Shondells-Roulette 7028 15 21
- 4 SOULFUL STRUT Young-Holt Unlimited-Brunswick 55391 4 11
- 5 HOOKED ON A FEELING B. J. Thomas-Scepter 12230 10 13
- 6 TOUCH ME Doors-Elektra 45646 19 39
- 7 WICHITA LINEMAN Glen Campbell Capitol 2302 3 2
- 8 CLOUD NINE Temptations Gordy 7081 8 8
- 9 GOING UP THE COUNTRY Canned Heat-Liberty 56077 11 12
- 10 I STARTED A JOKE Bee Gees-Atco 6639 18 20

30 cm

- 1 THE BEATLES (Apple SWBO 101) 1
- 2 WICHITA LINEMAN Glen Campbell (Capitol ST 103) 5
- 3 FOOL ON THE HILL Sergio Mendes & Brasil '66 (A&M SPX 4160) 2
- 4 BEGGARS BANQUET Rolling Stones (London PS 539) 4
- 5 DIANA ROSS & THE SUPREMES JOIN THE TEMPTATIONS (Motown MS 679) 3
- 6 TCB Diana Ross — The Supremes — The Temptations (Motown MS 682) 7
- 7 THE ASSOCIATION'S GREATEST HITS (Warner Bros./7 Arts WS 1767) 12
- 8 CHEAP THRILLS Big Brother & Holding Company (Columbia KCS 9700) 6
- 9 LOVE CHILD Diana Ross & Supremes (Motown 670) 9
- 10 WILDFLOWERS Judy Collins (Elektra EKS 74012) 8

Melody Maker

45 t

- 1 (5) OB-LA-DI OB-LA-DA Marmalade, CBS
- 2 (1) LILY THE PINK Scaffold, Parlophone
- 3 (2) BUILD ME UP BUTTERCUP Foundations, Pye
- 4 (5) I'M THE URBAN SPACEMAN Bonzo Dog Doo Dah Band, Liberty
- 5 (8) ALBATROSS Fleetwood Mac, Blue Horizon
- 6 (7) SABRE DANCE Love Sculpture, Parlophone
- 7 (4) I AIN'T GOT NO—I GOT LIFE Nina Simone, RCA
- 8 (3) ONE, TWO THREE O'LEARY Des O'Connor, Columbia
- 9 (18) SOMETHING'S HAPPENING Herman's Hermits, Columbia
- 10 (14) SON OF A PREACHER MAN Dusty Springfield, Philips

30 cm

- 1 (1) THE BEATLES (Double Album) Beatles, Apple
- 2 (2) BEGGARS BANQUET Rolling Stones, Decca
- 3 (3) BEST OF THE SEEKERS Seekers, Columbia
- 4 (5) THE SOUND OF MUSIC Soundtrack, RCA
- 5 (4) THE WORLD OF VAL DOONICAN Val Doonican, Decca
- 6 (7) THE GRADUATE Soundtrack, CBS
- 7 (10) HELP YOURSELF ... Tom Jones, Decca
- 8 (6) HOLLIES GREATEST HITS Hollies, Parlophone
- 9 (8) THE GOOD, THE BAD AND THE UGLY Soundtrack, United Artists
- 10 (11) VAL Val Doonican, Pye



par Jacques Barsamian

FRANCE
Yvan Rebroff, meilleure vente 45 t en France en janvier avec « Le temps des fleurs », taillonné par Barry Ryan et son « Eloise ». Plus de 250 000 exemplaires d'« Eloise » vendus en France à ce jour. Nos vedettes voyagent: Jacques Dutronc est parti quelques jours aux Indes... Antoine, de son côté, est allé au Chili... Quant à Johnny Hallyday et Sylvie Vartan, ils se sont rendus à Rio. On annonce chez Barclay pour février un double album de Jacques Brel et Charles Aznavour. Hugues Aufray, à Télé-Dimanche le 2 février. Georges Chelon au Liban du 19 au 25 février. Les Aphrodite's Child vendent en moyenne 2 000 exemplaires d'« End of the world » chaque jour. Nicoletta, après son passage à l'Olympia, veut s'acheter un chat persan et une Rolls. Aynsley Dunbar sera à Paris le 16 janvier pour participer à l'enregistrement de l'émission télévisée « Tous en scène ». Michel Polnareff a fait un tabac à Berlin pendant les fêtes de fin d'année. Gilles Dreu sort la valse de « Devine qui vient dîner ». Série de simples 45 t chez Mercury intitulée « Les Rois du rock » qui comprendra des morceaux de Fats Domino, Little Richard et Jerry Lee Lewis. « Les yeux de Laurence » et « Eurycia » sont les deux derniers titres de Nino Ferrer. Grosses ventes pour Sylvie Vartan avec « La Maritza ». Barbara est allée applaudir Adamo et Nicoletta à l'Olympia. Joe Dassin compte retourner prochainement au Canada. Victime d'une syncope le 10 janvier, Juliette Gréco s'est reposée quelques jours dans sa propriété de Verderonne (Oise). Nana Mouskouri va faire une tournée de deux mois en Amérique. Beaucoup de bruit dans le métier autour de « L'7 », l'album-comédie musicale de Dick Rivers basé sur une nouvelle de Gérard Manset. Michel Lancelot (Campus) et Hubert (SLC) ont chacun consacré une émission complète à Elvis Presley afin de célébrer son anniversaire. Alan Stivell contacté pour enregistrer un 33 t aux États-Unis. Michel Corringes, interprète de « La route » avait été découvert par Danyel Gérard alors qu'il faisait la manche dans un café lyonnais. Les Sunlights ont gravé un LP avec toutes les vieilles chansons sur Paris pour le marché japonais. Eddy Mitchell, qui prépare un album pour mars, passera plusieurs fois à la télévision en février. On le verra entre autres dans les émissions « Tous en scène » et « Allegro ». Eric Charden partira en février à Los Angeles promotionner son disque en anglais: « One life, one love »/« Sorrow is my name ». Les Variations au Mans le 15 février. Léo Ferré pense que Serge Reggiani ne durera pas longtemps dans le monde de la chanson. Musicoramas à l'Olympia: Stan Getz, le 1^{er} février; Wilson Pickett, le 15. RCA a sorti l'enregistrement original américain de la comédie musicale « Hair ». Programme de février chargé pour Noël Deschamps: trois TV, un voyage en Argentine et un LP. Polydor lance un groupe danois le Savage Rose. Barclay lance Manuel Cabaro, un Mexicain de 17 ans. Nicoletta pense que Johnny Hallyday a réinventé le Music-Hall. Édition d'un album intitulé « David Christie Sound », disque orchestral dont David a composé tous les titres. Herbert Léonard était au Canada du 16 au 26 janvier. Il a fait plusieurs TV et un grand gala à Montréal. Le dernier album de Serge Reggiani s'est déjà vendu à plus de 100 000 exemplaires. Reggiani sera à Bobino à partir du 6 février. Nicoletta, qui ira ce mois au Canada, compte revoir Ray Charles en Amérique. D'après les Éditions

Saravah, Brigitte Fontaine serait folle. Yves Montand tournera bientôt un film avec Barbra Streisand. Aznavour, de son côté, ira à Hollywood en août faire un film sur la vie de Zatopeck. Julien Clerc, qui sort un nouveau 45 t, sera l'une des vedettes du spectacle de Gilbert Bécaud à l'Olympia en février. A la salle Pleyel en mars: le 4, le Modern Jazz Quartet; le 27, Cannonball Adderley et Phil Woods.

GRANDE-BRETAGNE
Les Marmalade, N°1 avec une chanson des Beatles « Ob-la-di, ob-la-da ». John Mayall ferait une grande tournée européenne au mois de mai, en compagnie de Stevie Winwood et Eric Clapton. Fiançailles pour Lulu et Maurice Gibb, des Bee Gees. B.B. King et le Fleetwood Mac seront les vedettes d'un spectacle de blues qui se déroulera le 27 avril au Royal Albert Hall de Londres. Le Fleetwood Mac obtient actuellement autant de succès sur scène que les Rolling Stones à leurs débuts. C'est le 7 février que les Pentangle s'envoleront pour une grande tournée aux États-Unis. Une bonne surprise, l'album des Love Affair, « The Everlasting ». Les Moody Blues préparent activement leur prochain 33 t avant d'entreprendre une tournée des universités. Le Bakerloo Line: un nouveau groupe à entendre absolument. L'émission publique télévisée des Beatles figurera vraisemblablement intégralement sur leur prochain 33 t. Long John Baldry pense que Julie Driscoll se séparera de Brian Auger and the Trinity cette année. Elvis Presley viendrait assister au grand concert de Country and Western qui se déroulera le 5 avril à Wembley. Sorti chez Blue Horizon: « Sugar babe » par Buster Brown. Très bon. Dave Mason, ex-Traffic a formé un nouvel ensemble avec Capaldi, Wood et Frogg. Nombreuses offres cinématographiques pour Mary Hopkin ces temps-ci. Donovan chantera à Budapest, Bucarest, Sofia et Belgrade courant mars. « Requiem to John Coltrane », nouveau 45 t des Nirvana. Remontée des Pretty Things avec leur album « S.F. Sorrow ». John Lee Hooker, Champion Jack Dupree et Aynsley Dunbar sont au menu d'une tournée qui débutera le 8 février au Royal Albert Hall. Lulu représentera l'Angleterre au Festival de l'Eurovision en mars à Madrid. Super-triomphe pour John Mayall à l'Alexandra Palace de Londres le 31 décembre. John Peel mise beaucoup sur le Van der Graaf Generator, quatre jeunes Anglais jouant du british blues. Julie Driscoll, Brian Auger & The Trinity ont enregistré plusieurs nouveaux morceaux à leur retour d'Allemagne. Les Nice, suite au succès qu'ils ont obtenu à Prague, ont été invités à participer au Festival de jazz tchécoslovaque en compagnie de Charles Lloyd et Roland Kirk au mois d'octobre. 50 000 fans d'Elvis Presley ont signé une pétition pour que la BBC diffuse l'Elvis TV Special. Excellentes critiques pour « Ring of fire », dernier 45 t d'Eric Burdon & the Animals. Bert Jansch, guitariste des Pentangle vient de sortir un album en solo. Titre: « Birthday blues ». Après avoir passé quelques jours en Amérique du Sud, Mick Jagger et Keith Richards se sont remis au travail. Ils préparent leur prochain 33 t. Mary Hopkin chantera le thème de « Run, rebel, run », un film dont les principales vedettes sont Tommy Steele et Stanley Baker. Martin Barre (Id-gt) a remplacé Mick Abrahams au sein du Jethro Tull. Les étudiants du SDS ont saboté le tour de chant de Donovan à Hambourg aux

cris de « Protestation hier, éric aujourd'hui ». Jimi Hendrix donnera un concert à l'Albert Hall le 18 de ce mois. L'expérience reste intacte: le groupe restera le même tant que nous vivrons. a déclaré Hendrix. Prochain album des Bee Gees: « Odessa ». Plus d'un million d'exemplaires d'« Eloise » vendus à ce jour par Barry Ryan. Prochain titre: « Love is love ». John Lennon et Yoko Ono préparent un film pour la télévision australienne; titre: « Rape » (« Viol »). Ginger Baker envisage d'enregistrer un album avec un autre batteur, Phil Seamen. George Harrison et Derek Taylor veulent écrire une comédie musicale destinée à Broadway.

ÉTATS-UNIS
Retour d'Elvis Presley au Top 20 avec « If I can dream ». Le Billboard et le Cashbox ont sacré James Brown meilleur chanteur pour 1968. Joan Baez a gravé deux albums consacrés aux compositions de son ami Bob Dylan. Sur leur prochain album enregistré en public, les Jefferson Airplane interprètent « Fat angel » de Donovan et « Rock me baby ». Sly & the Family Stone ont dû interrompre pendant un mois leurs gales, leur trompettiste Cynthia Robinson étant tombée malade. Jethro Tull: un groupe anglais qui monte de ce côté de l'Atlantique où leurs disques n'ont pas encore été distribués. Nina Simone a enregistré « To love somebody » et « I can't see nobody », deux morceaux des Bee Gees. Les Doors ont beaucoup apprécié Jerry Lee Lewis qui passait au même programme qu'eux au Fabulous Forum d'Inglewood. Fort retour de Slim Harpo dans la région de New-York. Janis Joplin a fait ses débuts avec son nouveau groupe Coliseum de Memphis devant 10 000 personnes. Les Moby Grape viennent de partir en Europe. Ils se produiront en Angleterre, Scandinavie, Hollande et Belgique. Aretha Franklin considérée comme l'artiste ayant vendu le plus de disques en 1968 dans ce pays. Leonard Cohen a enregistré un nouveau LP à Nashville. Après leur tournée de dix semaines, les Deep Purple sont repartis avec un bénéfice de 250 000 dollars. Ron Cass, des disques Apple est allé à Los Angeles pour acheter une propriété aux Beatles. Jim Morrison sera la vedette d'un film dont les prises de vue débutent le 10 février. Les Rascals ont décidé de n'accepter que des gais ou au moins la moitié des participants seront Noirs. Super-succès pour le Fleetwood Mac au cours de leur tournée qui a été filmée par la TV-US. Peter York a quitté les Monkees qui se produisent désormais en trio. Phil Ochs a écrit une chanson sur les manifestations de Chicago. Titre: « Lincoln park ». Ben E. King en Grande-Bretagne le 21 février. Très intéressante version de « Reach out I'll be there », ancien succès des Four Tops, par Merrilee Rush, une charmante fille de 19 ans. Six mois après sa mort, Wes Montgomery est le jazzman qui vend le plus de disques. James Brown a envoyé des bons d'une valeur de 30 francs pour de la nourriture à 3 000 familles new-yorkaises dans le besoin. Débuts de Led Zeppelin, nouveau groupe de Jimmy Page le 1^{er} février au Fillmore East de New-York en compagnie des Iron Butterfly. « Bishop Cody's latest request », nouveau 33 t de Tom Paxton. Simon & Garfunkel ont passé 15 jours d'enregistrement à Nashville. On parle de plus en plus d'une tournée des Stones dans les vingt plus grandes villes américaines. Le double album des Beatles fera, aux seuls USA, une recette de 22 millions de dollars. — J.B.

SERGIO MENDES & BRASIL '66

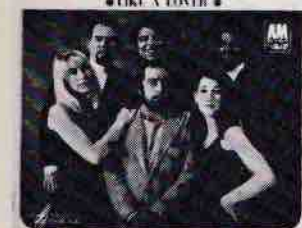


MUSICORAMA TRIOMPHAL à l'OLYMPIA

45 TOURS SIMPLE

THE LOOK OF LOVE

SERGIO MENDES & BRASIL '66
THE LOOK OF LOVE
• LIKE A COVER •



210.032

LOOK AROUND



210.035

FOOL ON THE HILL



SCARBOROUGH FAIR



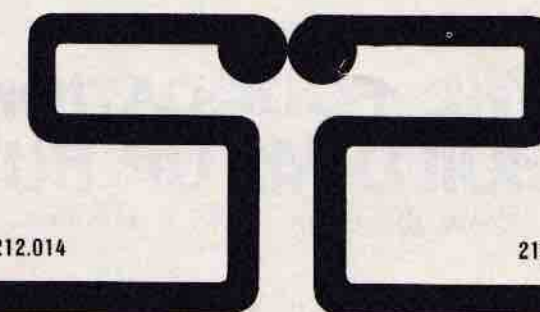
210.053

SERGIO MENDES & BRASIL '66



212.014

33 TOURS/30 cm



212.058



FOOL ON THE HILL

AUTRES ENREGISTREMENTS



Love is here to stay
CHRIS MONTEZ



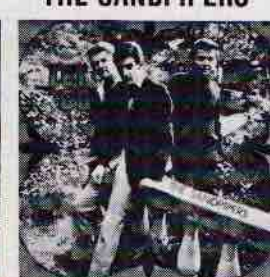
210.037

Ya-Ya
TAMIKO JONES



210.052

Let Go!
THE SANDPIPERS



210.051

To wait for love
HERB ALPERT & THE TIJUANA BRASS



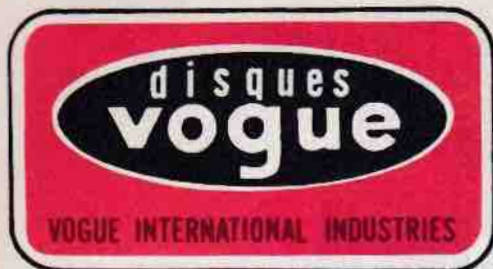
210.038

Alice Long
TOMMY BOYCE & BOBBY HART



210.033

DISTRIBUTION EXCLUSIVE POLYDOR



SERIE FASHION

CE SONT LES N^{os} 1 "de tous les HIT-PARADE"



TOMMY JAMES and the shondells
CRIMSON AND CLOVER
(I'm) Taken 45 t. simple - VR. 195.044 (Roulette)

THE DOORS
TOUCH ME
Wild child 45 t. simple
INT. 80.161 (Vogue)



THE FOUNDATIONS
BUILD ME UP BUTTERCUP
New direction 45 t. simple - PV. 15.307 (PYE)

SERIE FASHION



SERIE FASHION



SERIE FASHION



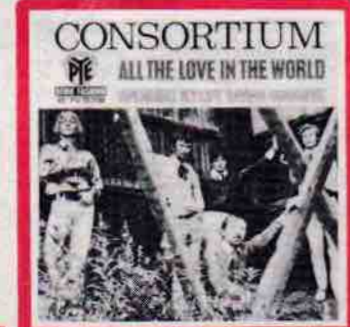
SERIE FASHION



CLIFF NOBLES & Co
HORSE FEVER
Judge baby, I'm back
45 t. simple - INT. 80.155 (Vogue)
33 t. 30 cm Stéréo Universelle
CLVLXPS 289.



DAVID PEEL & THE LOWER EAST SIDE
(enregistré dans les rues de New York)
I LIKE MARIJUANA - I DO MY BAWLING IN THE BATHROOM
45 t. simple - INT. 80.158 (Vogue)
extrait de l'album 33 t. 30 cm
CLVLXEK 308.



CONSORTIUM
ALL THE LOVE IN THE WORLD
Spending my life saying goodbye
45 t. simple - PV. 15.308 (PYE).



RICARDO RAY
CALIFORNIA SUN - YA, YA
45 t. simple - VR. 195.043 (Roulette)
33 t. 30 cm Stéréo Universelle
CLVLXR 318.

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Brel, Brassens, Ferré	1		Jean-Pierre Leloir
R & F Actualités	3 à 12		
Jean-Bernard Hebey	3	Ph. Paringaux	J.-P. Dusoulier
Tom Jones	5	P. Chatenier	J.-P. Leloir
Sessions pop	5	Ph. Paringaux	
Sergio Mendès	6	F.-R. Cristiani	Polydor
Trio Camara	6	P. Chatenier	
Pop potins	7	F. Jouffa	
Juliette Gréco	8	J. Vassal	J.-P. Leloir
Aznavour	9	P. Chatenier	
Boris Vian	10	F.-R. Cristiani	
Irrésistibles	10	J. Barsamian	
Hit-Parade	11		
Télégrammes	12	J. Barsamian	
Courrier	17, 19, 21		
Brel, Brassens, Ferré	22 à 28	F.-R. Cristiani	J.-P. Leloir
Filles Pop	29 à 31	J. Boursier	J. Boursier
On the road again	32 à 34	R. Kanner	R. Kanner
Festival Yippie	35 à 37	J. Vassal	Aronson
Johnny Hallyday	38 à 41	P. Chatenier	J.-P. Leloir
Rolling Stones	42 à 44		D. Tarlé
Sun	45, 46	J. Barsamian	Ch. Glascock, D. Tarlé
Animals	47 à 51	Ph. Paringaux	J.-P. Leloir
Disques hors étoiles	53 à 60		
Disques du mois	61 à 69		

Éditions du Kiosque: Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél.: 874-44-82 et 71-37.
Revue mensuelle. Numéro 25, février 1969.
Abonnements: France et zone franc, 1 an (11 numéros): 30 F.
Étranger, 1 an: 35 F français. Voir bulletin d'abonnement page 70.
Éditions du Kiosque: C.C.P. Paris 1964-22.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
Comité de Direction: Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchot.
Service Photo: Jean-Pierre Leloir.
Directeur: Robert Baudet. Rédacteur en Chef: Philippe Kœchlin. Secrétaire Général: Jean Tronchot.
Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Éditions du Kiosque 1969.

* ALL PURPOSE SPEAKER - 7055 *
 * STEREO MASTER - 7019 *
 NEW GOLIATH 50 - 7049 * NEW THUNDERBIRD 7045 *
 TV/100 - 7037 * NEW TAURUS 7044 *
 * NEW TREBLE 'N' BASSE * NEW GOLIATH 100 - 7048 *
 * NEW TV/4/10 - 7054 *

Documentation sur demande :
INSTRUMENTS HENRI SELMER
 78 rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI^e
 Tél. 023-09-74

Distribution exclusive - Henri SELMER - Paris

LES BEE GEES
 Très discutés

COURRIER DES LECTEURS

LE VIN ET L'HERBE

Je ne suis pas un fan des Beatles ni des Rolling Stones, bien que j'achète certains de leurs disques. Mais quand je lis la réflexion de ces deux Marseillais, je bondis et je crie au blasphème. La drogue, parlons-en de la drogue, surtout à Marseille dont personne n'ignore l'importance en ce domaine au niveau européen. Les Stones (stoned), les Canned Heat, Les Beatles, les Who, M. Faithful, les Pretty Things, E. Clapton, E. Burdon; Jean Cocteau, Modigliani, Claude Farrère, A. Ginsberg, W. Burroughs et combien d'autres encore ont utilisé la drogue (haschisch, marijuana, LSD, opium, morphine, cocaïne, etc...). Comment ces demoiselles peuvent-elles en parler, juger, condamner? A moins que leur expérience personnelle ne leur ait permis d'apprécier ce problème d'une façon définitive. En ce cas comment se fait-il qu'elles ne parlent pas de cette drogue qui jouit de tant de considération en notre pays, à savoir le vin et les alcools? Hypocrites! Mick Jagger « défoncé » vous choque plus qu'un ivrogne ronflant dans un fossé, cependant il ne s'agit

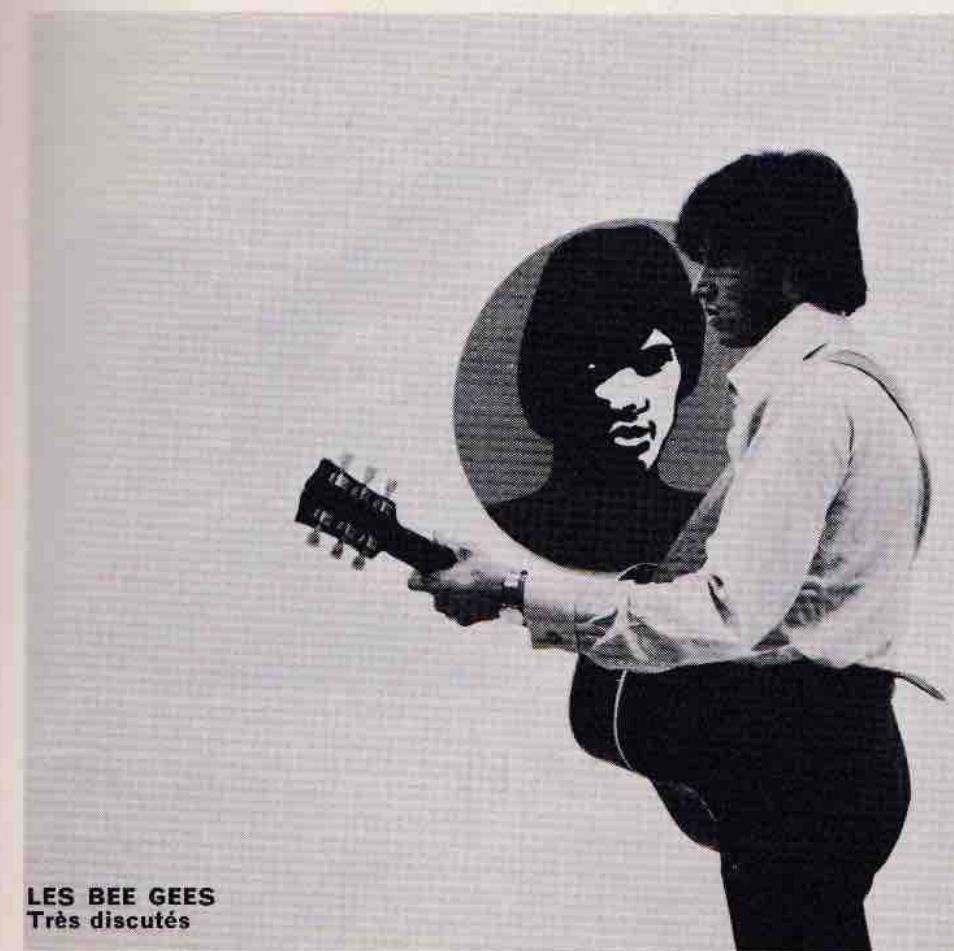
que de deux ivresses qui ne diffèrent que par leur beauté intrinsèque. A propos, pouvez-vous justifier le qualificatif d'« abrutis » que vous attribuez si généreusement aux Stones et aux Beatles? Êtes-vous certaines que vos chers Bee Gees n'ont jamais « fumé »? Bernard Parent, 1, rue Alphonse-Gautté, 44 - Nantes.

AVERTY, OUI!

Chers Messieurs, il fallait que je vous écrive. Comment, deux cinglées (deux « excitées » comme dit poliment François-René Cristiani), non contentes de porter aux nues un quintette d'enfants de chœur, véritables Adamos du pop anglais, au charme pleurard et commercial, guimauvards, écœurants à force de conformisme — j'ai nommé les Bee Gees —, insultent à la fois les subtils Beatles, les délirants Stones et le génial Averty... c'est-à-dire les grands, les seuls, quoi qu'en disent les fans des Ten Years After et autres Monkees. Et d'ailleurs, si j'ai vu « Idea » ce n'est pas pour leurs gueules mignardes mais pour la mise en scène de ce même

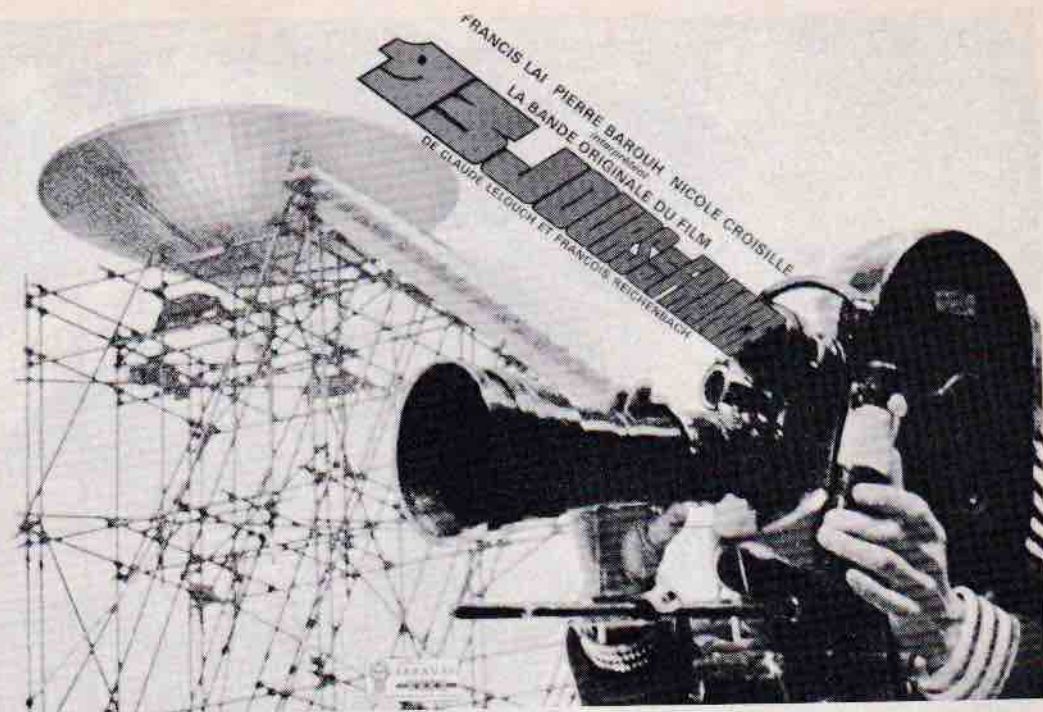
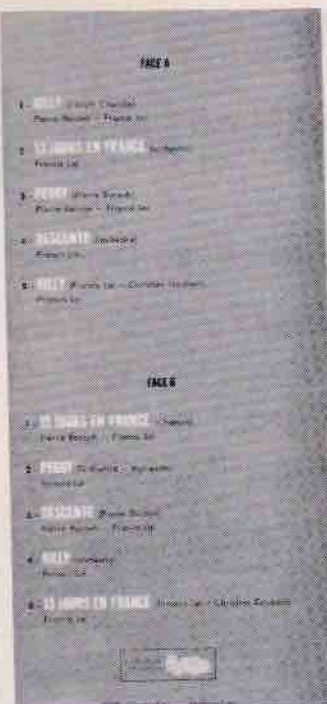
OFFRE SPÉCIALE

17 ROCK & FOLK
 POUR LE PRIX DE 10!



Pour 30 F., vous recevrez votre Rock & Folk pendant un an et vous pourrez choisir six n^{os} anciens ou recevoir les trois prochains n^{os} du « Métier ».

Remplissez ou recopiez le bon que vous trouverez page 70 en précisant votre choix.



éditions **SARAVAH**

15 AVENUE HOCHÉ
PARIS 8^e
TÉL : 227-00-89



LE e t r i o
C A M A R A
m r



Averty qui dépasse en intelligence tous les fans des Bee Gees réunis. C'est tout.

Édith Baroukhel,
42, avenue Foch,
94 - Saint-Maur-des-Fossés.
P.S. Si ma lettre ou celle de quelqu'un de mon avis ne paraît pas, je n'achèterai plus le journal. Ce n'est pas la peine de cracher sur Sheila, quand, en douce, on donne la parole aux admirateurs des Bee Gees. Vive le rock et pas d'hérésie.

AMIS DES BEE GEES

Je suis très heureuse de pouvoir vous remercier pour l'article sur les Bee Gees. C'était vraiment très bien rédigé. J'adore ce groupe que je trouve sensas. Je voudrais vous dire qu'un club des Bee Gees s'est ouvert depuis peu à Paris. En voici l'adresse exacte : Mlle Dominique Kashi, 53, rue Chardon-Lagache, Paris-16^e. Le président en est : M. John Lambert et les deux co-présidentes : Mlles Dominique Kashi et Sylviane Michaud (moi-même). Je serais très heureuse si vous nous aidiez à le faire connaître à tous les fans des Bee Gees, en le publiant dans Rock & Folk. La cotisation en est de 8 F par an ; les adhérents recevront en échange leur carte de membres du club, un livre anglais et le dernier disque des Bee Gees dédicacé par Barry lui-même, plus des photos par la suite. Ceci est très sérieux et nous désirons réussir dans notre entreprise pour pouvoir ainsi regrouper tous les amis des Bee Gees que nous espérons nombreux. Sylviane Michaud, Co-présidente du Bee Gees Club, 40, Montagne-des-Glaives, 91 - Corbeil - Essonnes.

BEE GEES POUAH !

Je viens de lire l'article sur les Bee Gees et je suis heureux de constater que F.-R. Cristiani se contente uniquement des faits. Comment donner le qualificatif de groupe pop aux Bee Gees dont le seul but est commercial. Il est écrit qu'il a fallu cinq minutes au miteux Robin Gibbs pour écrire « I've gotta get » et il a fallu deux mois aux Beatles pour réaliser « A day in the life ». Il ne reste qu'à comparer. Les Bee Gees n'essayent même pas d'apporter quelque chose à la musique. Ils n'en sont pas capables, ils ne peuvent même pas reprendre les trouvailles des autres. Il n'y a qu'à voir leurs têtes d'exploités pour comprendre qu'il y avait plus de qualités chez les Monkees. Bravo quand même pour vos articles sensationnels que je découvre seulement depuis quatre mois. Amitiés. J.A. Rouinsard. 245, boulevard Saint-Denis, 92 - Courbevoie.

STONES ET XENAKIS

Messieurs, je vous écris, à peine lu le n° 24, pour vous remercier de l'article sur Pierre Henry. J'espère que l'on trouvera maintenant chaque mois des articles sur Cage, Stockhausen, Bério, etc... car, comme l'écrit Françoise Séloron, « un public jeune sent les Rolling Stones et Xenakis ». A l'avance, merci. Un petit mot encore sur l'article concernant les Beatles, leur double LP est un mélange de très bonne et de très mauvaises choses et je ne vois pas en quoi Philippe Kœchlin peut affirmer qu'il est « évident » qu'il n'y a pas baisse de qualité. On est là fort proche du sectarisme que vous aimez à décrier. Cette petite critique faite, bravo à toute l'équipe.

Marcel Mutter,
12, rue Saint-Pol-Roux,
Brest.

GRONDEMENTS

Avec tous mes vœux de records de vente pour 1969. Votre revue est vraiment formidable, mais vous devriez parler peut-être un peu plus de la musique électronique et électro-acoustique, genre Xenakis ou Pierre Henry. Ce n'est ni du pop, ni du blues, mais c'est jeune et cela nous intéresse... Et je ne crois pas être prophète en disant que c'est dans cette direction qu'il faut désormais chercher. Dans dix ans, ou même avant, on dansera sur des grincements, des grondements sourds, souffles tièdes et silences vibrants... Encore bravo à toute l'équipe.

MICK CAPITALISTE

Cher Rock & Folk, je ne désapprouve pas le fait que les Beatles et les Stones aient de plus en plus tendance à chanter des paroles révolutionnaires sur leur fabuleuse musique, bien au contraire, car elles sont riches de vérité et il n'y a pas de plus belle cause à défendre que la liberté. Mais ce qui m'étonne c'est, comme le cite François Jouffa, qu'un journal comme le « Black Dwarf » cite Mick Jagger à côté de Marx. Il ne faudrait pas oublier que Mick Jagger est aussi un important capitaliste, qu'il fait vivre (comme les Beatles, Cream et tous les groupes importants) de nombreux capitalistes, que, tout en critiquant Harold Wilson, il n'en est pas moins une source importante de devises et que, pendant que des ouvriers défendent leurs droits dans des grèves qui suppriment leur unique moyen de revenu, Mick et ses amis les soutiennent moralement, peut-être, mais n'ont aucun souci pour nourrir leur petite famille ; si peut-être : les Rolls ont augmenté. Ceci ne m'empêche nullement d'aimer ce qu'ils font et de les écouter à longueur de journée, sachant très bien que tout le monde ne

LA GRANDE MARQUE
INTERNATIONALE

Höfner

GUITARES ÉLECTRIQUES
GUITARES WESTERN
GUITARES JAZZ

Des modèles incomparables
Des prix imbattables



Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e
Tél. : 606-68-06

CATALOGUE ET DÉPOSITAIRES
SUR DEMANDE

PAROLES DE CHARLES AZNAVOUR MUSIQUES DE GEORGES GARVARENTZ

JE N'OUBLIERAI JAMAIS / DESORMAIS
L'AMOUR / LA LUMIERE



NOS 61.014 - 61.015

2 x 45 t.

GEORGES GARVARENTZ ET CHARLES AZNAVOUR ONT COMPOSÉ LES QUATRE TITRES QUI FONT LA VALEUR ET LE SUCCÈS DU SUPER 69 DE CHARLES AZNAVOUR

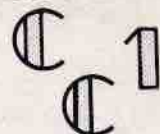
Tous d'accord
pour utiliser

l'anche OSCIL-CANE

Vibrations plus faciles, les anches faibles,
moins minces du bout, ne frisent plus;
longue durée.



le bec métal



Ampleur de son
Justesse
Facilité d'émission encore
jamais atteinte aussi bien
dans l'aigu que dans le grave.



Métal doré
ou argenté



Lucky Thompson



Pierre Gossez



Barney Wilen

STÉ CHEDEVILLE-LELANDAIS

16, avenue Hoche - PARIS - Tél. : 227.17.41

Usines : La Couture-Boussey et à Ivry-la-Bataille (27)

Photos MAYER et LEROIR

publ. andré matise

peut pas être un Ferré Grignard, c'est
humain mais c'est regrettable.
Jean-Louis Juzian,
3, rue de l'Hôtel-de-Ville,
83 - Le Luc.

Pourquoi regrettable? Les opinions
ne doivent pas être conditionnées par
la situation financière. Ne croyez-
vous pas qu'un Mick Jagger, riche et
influent, puisse faire beaucoup plus
pour LA cause qu'un Ferré, Grignard
(par ailleurs admirable)?; ce qui
compte, c'est la tendance générale.

BINIQU A ROULETTES

Messieurs, je viens de terminer la lecture
du numéro de janvier de R & F. Je dois
vous préciser que depuis quelques
numéros, j'y trouve mon compte. J'ai
mis pas mal de temps avant de m'aper-
cevoir que c'était un des canards les
plus déments (avec le Canard Enchaîné
et Hara Kiri). C'est une erreur et un
préjugé qui m'ont coûté cher (j'avais
mis à la poubelle tous les numéros précé-
dents, ou presque, et je viens de les
racheter). Vu que j'ai jeté mes œillères
à la poubelle, je ne vois pas beaucoup
de reproches à faire. Les articles me
bottent en général. Quelques critiques,
cependant, pour rester dans le ton :
comment se fait-il qu'il n'y ait pas un
mot (ou presque) sur le rock dans ce
numéro? Je crois pour ma part qu'il y a
des choses intéressantes à y pêcher.
Écoutez si cela vous est possible le LP
« Country boy's dream » de Carl Perkins.
Évidemment la musique ne comporte
ni mélotron, ni biniou à roulettes, ni
paroles surréalistes, ni vraiment intellec-
tuelles d'avant-garde. Mais ce LP a
quand même quelque chose.
Dominique Thura,
48, rue du Hameau,
78 - Verneuil-sur-Seine.

FREE JAZZ

Je tiens d'abord à vous féliciter pour
cette excellente revue qui porte le nom
de Rock & Folk pour la qualité de ses
articles. Pourtant je voudrais vous faire
une petite remarque : cette revue porte
comme sous-titres Pop, Rhythm' and
Blues, Jazz et Chanson; il semble que
le jazz soit un peu laissé de côté; nous
avons pour une année un article sur le
Paris Jazz Festival et sur le Festival
d'Antibes mais jamais un article
consacré à un artiste de jazz et en
particulier de free-jazz; il me semble
qu'il est aussi important que vos lecteurs
connaissent aussi bien Archie Shepp,
Cecil Taylor, Coltrane ou Gary Burton
que Jimi Hendrix, Eric Clapton ou Steve
Winwood.

Jean-Pierre Klesecz,
29, avenue de Strasbourg,
77 - Coulommiers.

D'accord. Seulement, maintenant,
entre le pop, le rock, le folk, le

rhythm and blues, le jazz, la chanson,
la musique électronique, etc.; il nous
est difficile d'aborder chaque sujet
dans chaque numéro. C'est pourquoi
nous restons, avant tout, pop.

BLUESY FANS

Il est déconcertant de constater qu'il
est de moins en moins possible de faire
de mauvaises critiques sur le bouquin.
On est donc obligé de parler des « sé-
quences » que l'on a préférées. Ce
mois-ci, j'ai apprécié l'article consacré
à Memphis Slim, mais aussi les ren-
contres londoniennes de Bruno Ducou-
rant, sans oublier les critiques de
Jocelyne Boursier, Philippe Paringaux.
Je me souviens d'avoir assisté l'été
dernier à un bœuf qui réunissait un
jeune bluesman pétri de talent, Gordon
Smith, et les quatre membres du Savoy
Brown Blues Band. Au moment où le
blues atteint une cote de popularité
énorme Outre-Manche, j'ai voulu vous
signaler ce groupe de blues blanc,
rival direct des Blues Breakers. La
personnalité du groupe est John Sim-
mons, guitariste solo pourvu d'un feeling
étonnant; le pianiste Savoy Brown
possède lui, en plus du feeling, un doigté
remarquable. On se rend compte
qu'Eddie Boyd et Otis Spann ne sont
pas loin. De toute façon procurez-vous
vite leur second LP (Decca SKL 4.935)
qui vient de sortir en France, produit,
est-il besoin de le dire, par Mike Vernon.
Savoy Brown Blues Band ne se contente
pas seulement de recréer des standards
mais aussi, grâce à Simmons, nous
donne un aperçu de leur talent de
compositeurs. Savoy Brown Blues Band
constitue, avec Aynsley Dunbar Reta-
liation, Jethro Tull, mon tiercé anglais
pour une année qui s'annonce bluesy.
Amitiés à toute l'équipe. Bluesy fans.
M. Claude Vanzavelberg,
18, rue Marcel-Leclerc,
62 - Angres.

OTIS PRÉCURSEUR

Dans ce numéro de janvier 1969 (bonne
année tout le monde), j'ai remarqué
avec curiosité, parmi les « disques
hors-étoiles », les commentaires sur
l'« Electric Mud de Muddy Waters »...
« Mariage du blues avec la pop-music...
Ouvrir aux bluesmen noirs une voie
nouvelle qu'ils avaient jusqu'ici igno-
rée... ». Bien dit. Cependant, je deman-
derai assez timidement à Philippe
Paringaux si Otis Redding, dans
« The dock of the bay », n'avait pas
déjà tenté de célébrer ce mariage, et
si ce n'est pas sa mort seule qui l'a
empêché de continuer l'œuvre ainsi
commencée.
Ceci dit, j'admire votre journal qui est
ce qui se fait de mieux dans son genre.
Amitiés à toute l'équipe.

Vous aussi
faites connaissance
avec un ami
de qualité

Journal musical français
MUSICA - DISQUES
ORGANE DES JEUNESSES MUSICALES DE FRANCE

Vous n'y trouverez
pas d'articles
purement techniques
mais des introductions
pittoresques à la
musique et ce que
« Monsieur tout le Monde »
et « l'homme du XX^e siècle »
doivent connaître
en musique.

UNE
REVUE
ILLUSTREE
jeune
complete
dynamique

Numéro spécimen
GRATUIT

Découpez aujourd'hui même
ce bon et envoyez-le au
J.M.F./MUSICA DISQUE,
126, rue des Rosiers,
93 - SAINT-OUEN

Sans aucun engagement de ma
part, adressez-moi GRATUITE-
MENT un numéro spécimen de
votre revue.

NOM ET PRÉNOM

ADRESSE

N° DÉPT VILLE

TROIS HOMMES DANS UN SALON

Paris... janvier. Un appartement de la rive gauche. Une table. Ronde. Des chaises autour. Des micros. De la bière, du tabac, des cigarettes. 16 h 28, premier coup de sonnette: Georges Brassens. 16 h 30, deuxième sonnerie: Jacques Brel. 16 h 32, troisième signal: Léo Ferré. L'exactitude! Deux mois, plusieurs lettres, trente-six coups de téléphone, deux rendez-vous manqués, pour arriver à ces trois coups de sonnette: trois grands chanteurs — les plus grands peut-être —, réunis pour la première fois, par François-René Cristiani. Vous avez déjà pu entendre des extraits de cette interview à R.T.L., le mois dernier, lors du « Week-End R.T.L. », l'émission de radio qui réunit l'équipe la plus « dans le vent », la plus dynamique du moment: Anne-Marie Peysson, Gérard Klein, Jean-Bernard Hébé et Fabrice. Après Pierre Perret, Serge Reggiani, Félix Leclerc, Juliette Gréco et Yves Montand, déjà interviewés dans Rock & Folk, — et sur la demande expresse de nombreux lecteurs —, F.-R. Cristiani a rencontré et fait parler ensemble Georges Brassens, Jacques Brel et Léo Ferré. Brassens parce qu'au sortir d'une maladie qui le tenaillait depuis deux ans, on le revoit un peu à la télévision, on le réentend en direct à la radio, et surtout parce qu'il prépare pour octobre une rentrée qui va faire du bruit: trois mois à Bobino! Brel, parce qu'après une éclipse de deux ans, il est remonté sur la scène pour prouver, avec « L'Homme de la Mancha », qu'une comédie musicale peut « marcher » en France. Ferré, enfin, parce qu'après le « joli mois de mai » et les bouleversements survenus dans sa vie privée, il a beaucoup de choses à dire et à chanter. Son récital à Bobino le prouve. Bien sûr, Jean-Pierre Leloir était là.

Georges Brassens, Léo Ferré et Jacques Brel.



CRISTIANI : Êtes-vous conscients du fait que vous êtes les trois plus grands auteurs-compositeurs-interprètes de la chanson française, depuis des années, et avec le même succès ?

FERRÉ : Personnellement, moi, je suis conscient d'être d'abord avec deux confrères, avec deux copains. Et ça, il y a longtemps que je le désirais. Aujourd'hui, les gens n'arrêtaient pas de dire : « Qu'est-ce que c'est pour vous la chanson, qu'est-ce que c'est pour vous la bretelle ? », eh bien ça, on s'en fout. L'important, je crois, c'est un peu d'amour qu'on peut distribuer ou recevoir, comme ça, autour d'un micro, par exemple. Maintenant, que nous fassions des chansons depuis vingt ans, tous les trois, qu'on y ait beaucoup travaillé, qu'on ait, comme on dit chez moi, longtemps « zugumé » sur le métier, et qu'aujourd'hui on puisse chanter tranquillement dans une salle sans avoir ni les flics ni les gens qui viennent vous siffler, ce n'est que justice, finalement. On fait ce qu'on peut, on dit ce qu'on a envie de dire, et il n'y a pas besoin de casser les vitres pour ça.

CRISTIANI : Vous êtes tous les trois dans la collection « Les poètes d'aujourd'hui »...

BRASSENS : ... On n'est pas les seuls. Et puis ça ne veut pas dire grand-chose cette façon de compartimenter...



CRISTIANI : ... Vous ne vous prenez pas pour un poète, alors ?

BRASSENS : Pas tellement. Je ne sais pas si je suis poète, il est possible que je le sois un petit peu, mais peu m'importe. Je mélange des paroles et de la musique, puis je les chante.

CRISTIANI : Je crois que Jacques Brel aussi se défend d'être un poète ?

BREL : Je suis « chansonnier » ! Je suis un petit artisan de la chanson.

FERRÉ : Les gens qui se disent poètes, ce sont des gens qui ne le sont pas tellement, au fond. Cela dit, si on me dit que je suis poète, moi je veux bien. Mais c'est comme si on me disait que je suis un cordonnier qui fait de belles chaussures. Je rejoins le point de vue de Brel.

CRISTIANI : La chanson est-elle un art, selon vous ? Un art majeur ou un art mineur ?

FERRÉ : Brassens a dit une chose vraie « Je mélange des paroles et de la musique ». Voilà ce que je fais.

BRASSENS : Eh oui. C'est tout à fait différent de ce qu'on appelle couramment la poésie, qui est faite pour être lue ou dite. Quand on écrit pour l'oreille, on est quand



même obligé d'employer un autre vocabulaire, des mots qui accrochent l'oreille plus vite. Bien qu'on l'ait aussi avec le disque, le lecteur a plus facilement la possibilité de revenir en arrière. C'est différent.

BREL : Oui, mais de toute façon, je prétends que le disque est un sous-produit de la chanson.

FERRÉ : C'est exactement comme pour de bons chocolats, des chocolats extraordinaires, hors-commerce. Vous les gardez chez vous. Mais à partir du moment où vous les mettez dans un paquet, où vous les mettez dans le commerce, ça ne vous intéresse plus. Moi, si je fais de bons chocolats et que les autres les mangent, je m'en fous. Le paquet c'est le disque. Le disque, c'est un peu la mort de la musique.

BRASSENS : Autrefois, on chantait. Quand un type faisait une chanson, les gens se la passaient, se l'apprenaient et se la chantaient. Ils participaient, ils avaient des cahiers de chansons. Aujourd'hui, le public est devenu plus passif.

FERRÉ : Il y a aussi des gens qui reçoivent d'abord la musique, d'autres qui reçoivent d'abord les paroles. Les gens les plus intelligents reçoivent d'abord les paroles. Les gens les plus sensibles — et peut-être les moins intelligents — reçoivent d'abord la musique. Ce qui fait que j'ai pu faire connaître Baudelaire à des gens qui ne savaient pas qui était Baudelaire.

BREL : Alors qu'avant, quand un type écrivait une chanson les gens se la reproduisaient — comme disait Georges —, aujourd'hui c'est nous qui nous reproduisons. Ça fait chaîne ! En fait, le plus grand inventeur de la chanson, c'est cet ingénieur anglais qui a trouvé le principe du microsillon, pendant la guerre. Maintenant, j'ai l'impression que je ponde des œufs, moi.

FERRÉ : C'est ça. Vous disiez tout à l'heure qu'on était poète ou qu'on était artisan..., non, vous savez ce qu'on est tous les trois ?...

BRASSENS : ... De pauvres connards devant un micro !

FERRÉ : Non, on est des chanteurs. Parce que nous chantons. Parce que, si on n'avait pas de voix, on ne pourrait pas se produire sur une scène. Parce que si tu n'avais pas de voix, toi Georges, ou toi Jacques, tu n'écrirais pas, et moi non plus.

BRASSENS : Tu es bien gentil de me dire ça. Parce que moi, de ce côté-là, c'est pas terrible, hein !

FERRÉ : Si, tu as de la voix. Tu chantes. Et lui aussi. S'il n'avait pas de voix, qui chan-

terait les chansons de Brel ? Tout ce qu'il a fait, il ne l'aurait pas écrit. Il a écrit ses chansons parce qu'il les a « publiées » avec sa voix.

BREL : Ce qui revient à dire qu'on est peut-être chanteur justement parce qu'on a de la voix.

LA SOLITUDE

CRISTIANI : Avez-vous jamais fait autre chose que d'écrire, de composer ou de chanter, et cela vous a-t-il servi dans votre métier de chanteur ?

FERRÉ : On ne peut pas faire autre chose. On a bien sûr tous fait des études, été à l'école, etc..., comme tout le monde.

BRASSENS : On a vécu, c'est tout. Mais, en fait, on a toujours fait des chansons.

FERRÉ : On a dû gagner notre vie, parfois. Quand Brel est arrivé à Paris avec sa guitare, je ne sais pas ce qu'il faisait mais ça ne devait pas être marrant...

BREL : Oh ! Ça m'était égal, je ne faisais rien du tout !

BRASSENS : Tu n'étais pas le seul. Moi, je n'ai jamais rien fait que ça.

CRISTIANI : Je crois que vous avez tous, à un moment ou à un autre fait un peu de cinéma ? Pensez-vous qu'il y ait des liens entre le comédien et le chanteur ?

FERRÉ : Je n'ai jamais vraiment joué la comédie. Mais je crois que je ne saurais pas le faire. J'aimerais bien le faire ; comme on aimerait faire quelque chose qu'on ne sait pas faire.

BRASSENS : Je ne sais pas non plus faire cela, très sincèrement, je ne sais pas.

BREL : J'ai fait deux films. Pas pour faire du cinéma des Frères Lumière, mais parce que les deux fois il y avait une petite idée de liberté. Et je suis très attaché à mes petites idées de liberté ! La première fois, c'était « Les risques du métier ». L'autre fois, c'était « La bande à Bonnot ». Ce sont les idées qui m'ont séduit. Et je crois que si on peut donner un coup de main à une idée, il faut le faire.



CRISTIANI : Le cinéma, c'est avant tout un travail d'équipe. Cela vous a-t-il vraiment changé du travail solitaire du chanteur ?

BREL : Non. Pour la comédie musicale, on peut beaucoup plus parler de travail d'équipe.

BRASSENS : Je ne crois pas que ce soit le travail d'équipe ou quoi que ce soit d'autre qui apporte ou n'apporte pas quelque chose de plus. Un type aime jouer la comédie ou n'aime pas. Moi, je n'aime pas ça, mais je

n'a rien contre le travail d'équipe. Le film que j'ai fait, « Porte des Lilas », je l'ai fait avec des copains comme Brasseur, Bussières, etc... Ça marchait très bien. Ils ne me gênaient pas. Je ne les gênaient pas. Ce que je n'aime pas, c'est le côté technique, mécanique ; pas plus que ce micro que vous nous avez foutu sous le nez !

FERRÉ : Quand nous chantons, que nous sommes seuls devant les projecteurs, avec juste le costume, la guitare ou le piano, nous savons ce qu'est la solitude d'un chanteur. On s'en arrange avec ce qu'on



appelle « du métier », mais ce n'est pas toujours facile. Ce que je me demande, c'est si, pour Brel, la solitude au théâtre est la même qu'au tour de chant.

BREL : Oui, c'est la même solitude.

FERRÉ : Tu veux dire que quand tu tiens ton rôle, au milieu des autres, que tu leur donnes la réplique, tu es aussi seul que quand tu chantes dans une salle pendant deux heures ? Ça, c'est nouveau pour moi, je ne me rends pas compte.

BRASSENS : Mais si, sûrement. Parce que si ça n'est pas bon, on dira que c'est lui qui n'est pas bien. Il faut quand même qu'il pousse son cri, de la même façon qu'au tour de chant.

FERRÉ : Donc, il est déjà dans sa carapace au moment où il entre en scène.

BREL : Pour « L'Homme de la Mancha », c'est un peu différent, parce que c'est moi qui ai provoqué cette folie. Donc je reste un peu seul avec ma folie.

CRISTIANI : Les autres ne la partagent pas ?

BREL : Si, ils la partagent ! Mais il est vraisemblable qu'ils ne considèrent pas tous cela comme une folie. Enfin moi, dans l'instant où je joue, je suis complètement seul.

BRASSENS : Ne t'inquiète pas. De toute façon, tu es toujours seul partout, tout le temps. Et tu n'es pas le seul d'ailleurs !

BREL : Le type qui me dit qu'il n'est pas seul dans la vie, c'est qu'il est plus Belge que moi !

CRISTIANI : Quoi que vous fassiez, vous êtes toujours seul ? Entendez-vous par là que, pour faire de grandes et belles choses, il faut être seul et malheureux ?

FERRÉ : Ah oui. Les seules choses valables se font dans la tristesse et la solitude. Je crois que l'art est une excroissance de la solitude. Les artistes sont seuls.

BREL : L'artiste, c'est un brave homme qui est totalement inadapté et qui n'arrive qu'à dire publiquement ce qu'un type normal dit à sa Bobonne le soir.

FERRÉ : Plutôt ce qu'un type normal POURRAIT dire à sa bonne femme le soir.

BRASSENS : Quelquefois, il le dit mieux, quand même !

BREL : Oui. Mais l'artiste, c'est un timide, c'est un type qui n'ose pas aborder les choses « de face », comme on dit, et qui n'arrive qu'à dire publiquement ce qu'il devrait dire d'une manière courante dans la vie. Il est un peu orgueilleux aussi. C'est parce qu'il entend dire tellement de sottises qu'il finit par en tirer un certain orgueil. C'est finalement très clinique, très médical, l'artiste. Cela dit, le pire, c'est l'artiste qui n'est pas artiste, le timide qui ne pond pas son œuf. C'est effroyable, parce que là on tombe carrément dans le cas clinique.

CRISTIANI : Ce n'est plus un artiste, alors ?

BREL : Au sens propre, non.

FERRÉ : Il y a un mot pour ça : amateur.

LA CHANSON : UN MÉTIER LIBRE ?

CRISTIANI : Peut-on dire que, dans ce métier, vous avez toujours fait ce que vous vouliez faire ?

FERRÉ : Sûrement pas. Si je faisais ce métier comme je voulais, je viderais les salles. Alors je fais des concessions.

BRASSENS : Tu entends par là que tu ne dis pas exactement ce que tu veux, comme tu veux ? Oui, bien sûr. Mais, dans l'ensemble, tu as quand même la possibilité de chanter à peu près ce que tu veux, en le criant un petit peu.

FERRÉ : Ah, mais pourquoi ? Parce que maintenant nous sommes des hommes publics. Mais quand j'ai débuté, je me faisais foutre à la porte des maisons d'édition.

BREL : Moi, je n'ai pas ce sentiment-là. J'ai le sentiment de faire relativement ce que j'ai envie de faire. Toujours. Je ne dis pas que j'ai été heureux tout le temps — ça n'a rien à voir —, mais, en gros, j'ai fait à peu près ce que j'ai voulu.

BRASSENS : Nous sommes quand même, tous les trois, parmi ceux qui peuvent faire à peu près ce qu'ils veulent. Bien sûr, on ne va pas aller en scène menacer le public ou lui tirer dessus à la mitraillette. On fait ce qu'on veut, en restant dans certaines limites, avec un peu de civilité tout de même.

L'ARGENT

CRISTIANI : Qu'avez-vous fait de votre premier cachet ?

FERRÉ : Je crois qu'on l'a bouffé !

CRISTIANI : Au début, peut-être. Mais ensuite, avec le succès et l'argent que vous



avez gagné grâce à lui, n'avez-vous pas eu l'impression que vos rapports avec les gens s'étaient modifiés ?

FERRÉ : L'argent ? Ça donne l'indépendance. C'est important l'indépendance, ça coûte cher. Maintenant, trop d'argent, je crois que tous les trois on s'en fout. Je ne sais pas ce que c'est qu'une banque ou un bas de laine.

BRASSENS : C'est très emmerdant, cette histoire d'argent. Parce qu'il y a beaucoup de types qui se lancent dans la chanson uniquement pour ça. Nous, on était très contents de gagner notre vie avec nos petites chansons, mais on a fait ça parce que ça nous plaisait, pas pour gagner de l'argent. Ça ne nous rapporterait rien qu'on le ferait quand même ! On ne vendrait pas des sardines à l'huile — je ne sais pas si ça rapporte d'ailleurs — si ça rapportait plus que de faire des chansons. Si on était payé comme un fonctionnaire pour faire ce qu'on fait, on continuerait à le faire quand même. Parce qu'on aime ça. Et depuis quelques années, justement, on n'entend parler que de cachets mirifiques. Il y a des tas de types qui se lancent dans cette aventure et qui s'y cassent les dents.

BREL : Parce qu'ils en font une aventure financière.



LA MORT ? UN SUJET COMME UN AUTRE

CRISTIANI : Avez-vous la hantise de devenir de vieux chanteurs, de vieillir avec vos chansons ?

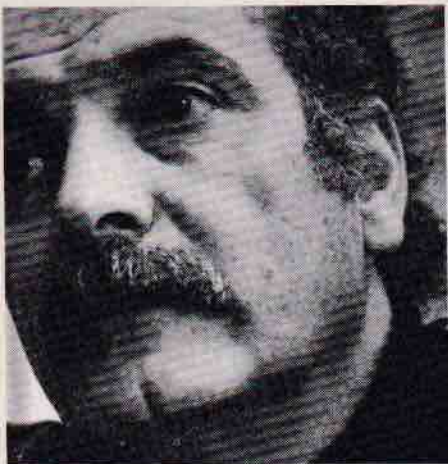
BRASSENS : En ce qui me concerne, moi et Ferré — l'autre là, il est plus jeune que nous —, on approche tranquillement de la cinquantaine. Pour un jeune type ou pour vous, on est des vieux, c'est vrai, il faut dire les choses telles qu'elles sont... Mais, ne vous inquiétez pas, on ne s'en aperçoit pas tellement ! Toute fin est pénible. Tout ce qui finit est triste. Bien sûr c'est triste de ne plus faire ce qu'on aimait faire ou ce qu'on savait faire. On s'y fait. De toute façon, en acceptant de vivre, j'ai accepté de mourir.

FERRÉ : Ceux qui écrivent, comme nous, sont naturellement portés vers la mort. On y pense tous les jours.

BRASSENS : C'est un de nos sujets favoris. Et de toute façon, il n'y a pas trente-six sujets, vous savez.

FERRÉ : Mais ça n'est pas forcément triste. La chanson de Georges sur son enterrement n'est pas triste.

BRASSENS : A ce sujet, Léo, je te signale



que je m'en fous complètement d'être enterré sur la plage de Sète! J'ai fait ça pour m'amuser. Pour aller au bain de mer!

DES ADULTES OU DES GRANDS ENFANTS?

CRISTIANI: Avez-vous le sentiment d'être devenus des adultes?

BRASSENS: Aïe, aïe, aïe!

BREL: Moi non.

FERRÉ: Moi non plus.

BRASSENS: On est tous un peu demeurés!! Écoutez, pour devenir adulte, il faut déjà faire son service militaire, il faut se marier, et il faut avoir des enfants. Il faut embrasser une carrière, il faut la suivre, il faut monter en grade. C'est comme ça qu'on devient adulte. Nous autres, nous avons un peu une vie en marge de la vie normale, en dehors du réel. On ne peut pas devenir adulte.

CRISTIANI: Parce que vous n'avez pas voulu vous adapter au système traditionnel?

BREL: Ou qu'on n'a pas pu!

BRASSENS: Parce que c'était notre caractère de ne pas nous y adapter, voilà tout. On ne l'a pas fait exprès. Il n'y a pas de vantardise à dire qu'on est solitaire. On est comme ça.

FERRÉ: Cela rejoint l'enfant-poète. Quand Brel chante, sans rire, et qu'il y croit, quand il dit cette chose merveilleuse « J'allumerai ma guitare, on se croira Espagnol », il n'y a qu'un gosse qui peut dire ça!

BREL: Bien sûr. C'est une question de tempérament finalement. Le tout c'est de savoir ce qu'on fait devant un mur. Est-ce qu'on passe à côté, est-ce qu'on saute par-dessus, ou est-ce qu'on le défonce?



BRASSENS: Moi je réfléchis!

BREL: Moi je le défonce! J'ai envie de prendre une pioche et de passer.

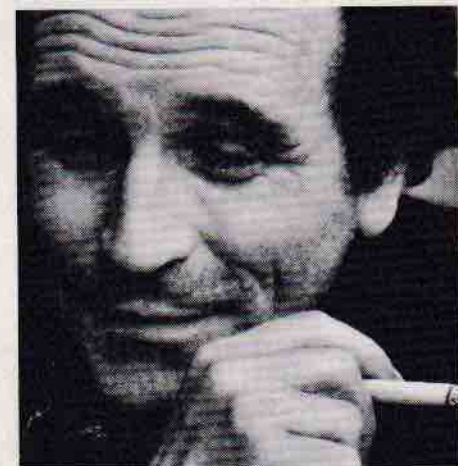
FERRÉ: Moi je le contourne!

BREL: Oui, mais le point commun, c'est que tous les trois on a envie d'aller de l'autre côté. Il n'y a que ça d'important, et c'est ce qui prouve que nous ne sommes pas des adultes. Un type normal, qu'est-ce qu'il fait? Il construit un autre mur devant, il met un toit et il s'installe. C'est ce qui s'appelle bâtir!

NI DIEU NI MAÎTRE

CRISTIANI: Vous avez tous, à un moment ou à un autre de votre existence, ou même encore maintenant, flirté avec les mouvements anarchistes ou libertaires. Pour Brasse, ce fut une époque, pour Brel, un surnom, et pour Ferré c'est encore une cause militante, un prétexte à des récitals presque insurrectionnels.

FERRÉ: Non je suis pas, je ne peux pas être un militant. Je ne peux pas militer pour quelque idée que ce soit car je ne serais pas libre. Et je crois que Brasse et Brel sont comme moi, parce que l'anarchie c'est d'abord la négation de toute autorité, d'où qu'elle vienne. L'anarchie, ça a d'abord fait peur aux gens, à la fin du XIX^e siècle, parce qu'il y avait des bombes. Après ça les a fait rigoler. Ensuite, le mot anarchie a pris comme un mauvais goût dans la bouche des gens. Et puis, depuis quelques mois, singulièrement depuis mai, les choses se sont remises en place. Je vous assure que quand vous prononcez le mot anarchie, ou anarchistes, même en scène, les gens ne rigolent plus, ils sont d'accord, et ils veulent savoir ce que c'est.



BRASSENS: C'est difficile à expliquer, l'anarchie. Les anarchistes eux-mêmes ont du mal à l'expliquer. Quand j'étais au mouvement anarchiste — j'y suis resté deux ou trois ans, je faisais « Le Libertaire » en 45-46-47, et je n'ai jamais complètement rompu avec, mais enfin je ne milite plus comme avant —, chacun avait de l'anarchie une idée tout à fait personnelle. C'est d'ailleurs ce qui est exaltant, c'est qu'il n'y a pas de véritable dogme. C'est une morale, une façon de concevoir la vie, je crois, et qui accorde une priorité à l'individu. **FERRÉ**: C'est une morale du refus. Car s'il n'y avait pas eu au long des millénaires quelques évergumènes pour dire non à certains moments, nous serions encore dans les arbres!

BREL: Je suis entièrement d'accord avec ce que dit Léo. Cela dit, il y a des gens qui ne se sentent pas seuls ni inadaptés et qui trouvent leur salut collectivement.

BRASSENS: Bien sûr. En ce qui me concerne, je ne désapprouve jamais rien, les gens font à peu près ce qu'ils veulent. Mais je suis d'accord ou je ne suis pas d'accord. Parce que j'avais dit ça, on m'a souvent reproché de ne pas vouloir refaire la société. C'est que je ne m'en sens pas capable. Si j'avais des solutions collectives... Mais qui a la solution collective? Il y en a dans le monde qui prétendent l'avoir. Il n'y a qu'à voir ce que ça donne... Je ne sais pas ce qu'il faut faire. Si je le savais, si j'étais persuadé qu'en tournant à droite ou à gauche, ou en faisant ceci ou cela, le monde allait changer, je la sacrifierais ma petite tranquillité! Mais je n'y crois pas tellement...

CRISTIANI: Léo Ferré?

FERRÉ: Moi, je suis moins lyrique que lui...

BRASSENS: ... Toi, tu es complètement désespéré!...

BREL: Bien sûr, on se sent complètement impuissants. C'est affreux de dire ça, mais c'est vrai.

CRISTIANI: Vous avez donc vraiment l'impression de ne rien pouvoir faire?

BRASSENS: Je fais quelque chose autour de moi, auprès de mes voisins, de mes amis. Et je pense que c'est presque plus valable que si je militais quelque part. Ne pas crier haro sur le baudet quand tout le monde crie haro sur le baudet, c'est une forme d'engagement comme une autre, non?

FERRÉ: Je trouve que Georges, dans son cœur, il milite plus que moi. Parce que moi, par exemple, je ne crois plus en bien des choses auxquelles il veut encore croire.

BRASSENS: Je fais semblant, Léo. Je fais comme lorsque l'amour s'en va. On fait semblant d'y croire encore, et ça le fait durer un petit peu.

FERRÉ: Non, non. Quand l'amour s'en va, il est déjà parti depuis longtemps.

CRISTIANI: S'il n'y a pas, selon vous, de solution politique, y-a-t-il une solution « mystique »? Dieu ou toute forme de religion?



(Éclat de rire général).

BREL: Ah! Là, c'est autre chose. Je crois qu'effectivement!...

BRASSENS: Oui, là nous sommes plus à notre aise!

FERRÉ: Oui! Eh bien, j'ai été élevé dans un collège religieux et je suis allé à la messe pendant huit ans, j'ai été enfant de chœur, et voilà. Évidemment, depuis cette époque-là,



je ne vais plus à la messe.

BREL: J'ai aussi été élevé dans un collège religieux, et j'ai également servi la messe. Pas huit ans, parce que c'était juste pour acheter un vélo avec ce qu'on me donnait.

BRASSENS: Moi j'ai été scout de France.

BREL: Moi aussi. Enfin, j'étais scout belge.

BRASSENS: En fait, ne croyant pas, il m'est difficile de parler de la religion.

CRISTIANI: Dieu, ce serait une sorte de fétichisme, à vos yeux?

FERRÉ: Non, nous ne sommes pas fétichistes. Ou si, nous le sommes. Avec les femmes.

BRASSENS: Dans une certaine mesure, oui, ça pourrait bien être une sorte de fétichisme. D'ailleurs quelqu'un l'a appelé Le Grand Fétiche, Dieu. Moi, j'en parle beaucoup dans mes chansons, mais uniquement pour qu'on comprenne, enfin que ceux qui y croient, comprennent ce que je veux dire.

LES BEATLES: UNE CYMBALE CHARLESTON SUR LES HARMONIES DE GABRIEL FAURÉ

CRISTIANI: Pensez-vous qu'il y ait une différence entre la chanson telle que vous l'écrivez, telle que vous la chantez, et la chanson « moderne », brillante, clinquante, d'un Gainsbourg, par exemple?

BRASSENS: Il y a des différences entre tout le monde. Mais, Gainsbourg, c'est bien. Il cherche quelque chose.

FERRÉ: Il y a un parti-pris, chez lui, au départ. Mais il a trouvé quelque chose. C'est pas mal fait, c'est rythmiquement bien foutu. Et puis, c'est un « érotomane ». J'aime assez les érotomanes, parce que je n'en suis pas un, sans doute. Il s'en vante, d'ailleurs, ce n'est pas un secret.

CRISTIANI: Et la pop-music, les Beatles? Quels sentiments vous inspirent ces gens-là, cette musique-là?

BRASSENS: J'aime beaucoup ça sur le plan musical. Pour ce qui est des paroles, je ne comprends pas l'anglais, alors ça va tout seul.

FERRÉ: Comme Georges, j'aime beaucoup sur le plan musical, et je ne cherche pas tellement à comprendre les paroles, sauf pourtant celles d'une chanson qui s'appelle « Hey Jude » et qui se termine par une chose qui n'en finit plus. Je voudrais bien savoir pourquoi et qu'est-ce que cela veut dire. Ce sont de grands musiciens.

BREL: Moi, je suis très content qu'on rende publiques les harmonies de Gabriel Fauré.

Ils ont ajouté une pédale charleston aux harmonies de Gabriel Fauré. C'est très faurien tout ça et je trouve très bien qu'ils en aient fait quelque chose d'aussi populaire. Pour le reste, j'ai les mêmes ennuis que Georges en ce qui concerne l'anglais. Je ne sais jamais exactement de quoi ils parlent, mais je ne crois pas que ça ait beaucoup d'importance.

BRASSENS: Le tout c'est de savoir comment les gens les aiment. S'ils les aiment vraiment ou s'ils les aiment parce que c'est une mode.

FERRÉ: En plus, je crois que, politiquement, ce sont des gens bien.

CRISTIANI: Ils s'insèrent plus ou moins dans le mouvement « hippie ». Que pensez-vous, précisément, de ces hippies ou des beatniks?

BREL: C'est l'anarchie moderne! Une forme de refus. C'est quand même quelque chose de nouveau. Et qui n'a rien de guerrier, en tout cas. Ça, c'est déjà sympathique. J'aime beaucoup moins les colliers, et tous ces trucs-là, ça me fatigue un peu. Mais ça n'a rien de violent. C'est pas mal ça, si on songe que les gens de vingt ans sont élevés depuis toujours pour tuer. Où ça se complique un peu, c'est qu'il y a un petit coup américain là-dedans; il y a les hindous qui s'en mêlent aussi, on ne sait plus très bien.



BRASSENS: Il y a toujours un peu de snobisme aussi, les gens qui font semblant de trouver ça bien...

FERRÉ: Oui, mais ça a une couleur qui n'est pas antipathique. Vous avez la réponse, on aime beaucoup tous les trois.

BREL, BRASSENS ET FERRÉ SUR LA MÊME AFFICHE

CRISTIANI: Comment réagissez-vous à la publicité? Vous sert-elle, vous intéresse-t-elle?

FERRÉ: Il faut bien que les gens sachent où nous chantons.

BRASSENS: Quand on signe un contrat, on ne refuse pas que les gens parlent de nous, évidemment. Mais — je rabâche — il y a publicité et publicité, c'est toujours pareil.

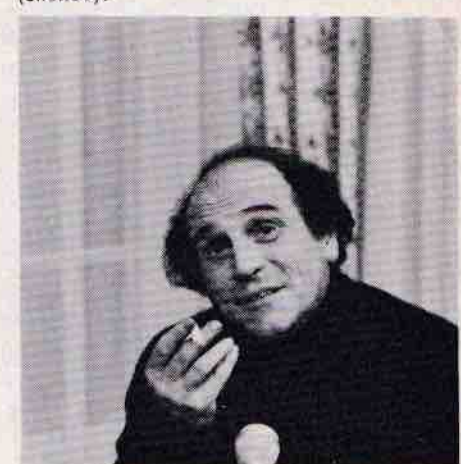
BREL: Il y a publicité et conditionnement.

BRASSENS: Quand on passe en public, on l'annonce, et c'est tout. On ne va pas jusqu'à faire la parade? C'était sympathique, d'ailleurs. Ça ne se fait plus guère. Tu nous vois, faisant la parade?

BREL: L'hiver, non. L'été, oui!

FERRÉ: Ah oui, ce serait extraordinaire.

Moi, j'ai une idée. Enfin, je ne sais pas, mais je leur dis ça à tous les deux. Ce serait extraordinaire. Je voudrais qu'un jour, tous les trois, — on choisirait les dix plus grandes salles de France —, on choisisse chacun douze chansons et qu'on fasse la parade, s'il le faut, puis qu'on rentre en scène, Brasse, une chanson, il s'en va, Brel, une chanson, puis moi, puis Brel, puis Brasse, puis moi... pendant deux heures. Voilà, c'est dit, c'est la première fois que je vous en parle, une idée de fou!...



BREL: Oui, c'est assez fou!... (silence)... donc j'aime assez!

BRASSENS: Oui, ça n'est pas une mauvaise idée. Mais tu risquerais d'emmerder les gens qui voudraient en voir d'autres. Pourquoi nous trois, tu comprends?

FERRÉ: Eh, parce que, nous trois, enfin. Un petit syndicat, comme ça.

BREL: Ah, on y vient!

FERRÉ: C'est quelque chose de fraternel que je dis en ce moment. Et sans aucune idée d'argent ou quoi que ce soit derrière la tête.

BRASSENS: Oui, on peut le faire. A l'occasion d'un truc. Mais faire ça tous les jours, je sais pas si c'est faisable.

FERRÉ: Non, deux ou trois fois comme ça. Ça ne serait pas mal, Jacques, non?

BREL: Ah oui. Moi, dès que c'est dément, je plonge!

LES FEMMES

CRISTIANI: Comment vivez-vous? Avec des copains, des amis? Avec une femme? Ou en compagnie d'animaux? Comment?

FERRÉ: Les gens sont toujours intrigués. Ils voudraient rentrer dans nos vies. Chaque fois que des gens sont entrés chez moi par effraction sentimentale, il m'est toujours arrivé des salades abominables. Il y a des gens qui se démerdent pour rentrer dans la vie des artistes. Et ce sont de sales gens!

CRISTIANI: C'est peut-être, en partie, parce qu'à cause de votre talent, vous êtes des hommes publics?

BRASSENS: Ah oui! Mais ça n'implique pas que je doive tout faire, tout accepter, tout dire. On a quand même des droits. Les droits que personne ne conteste aux autres, pourquoi nous les contesterait-on à nous?

FERRÉ: Nous sommes des hommes publics, d'accord. Mais avec le métier que nous faisons, nous ne pouvons pas ne pas souffrir de ça. Je vais vous raconter une histoire. Chaque fois que je rencontre dans la rue

une femme qui vend son corps — c'est-à-dire une putain —, si elle me reconnaît, elle ne me fait jamais l'article. J'ai longtemps cherché pourquoi. J'ai trouvé: c'est parce que je fais le même métier qu'elle, parce que je vends quelque chose de mon corps. Quand on est sous les projecteurs, les gens payent, ils achètent un billet, ils viennent vous voir, ils attendent que vous leur plaisiez ou que vous vous cassiez la gueule. De toute façon, ils attendent quelque chose. C'est vous avec votre corps. Et vous vendez quoi? Votre voix. Eh bien, entre le dessus et le dessous, il n'y a pas tellement de différence. Voilà pourquoi les putains ne me font pas l'article quand elles me reconnaissent. Ça n'est pas la même chose pour vous deux?



BRASSENS: Tu sais, on ne va pas traîner souvent dans les endroits où se trouvent les dames dont tu parles!

BREL: De toute façon, en gros, elles sont aussi artistes que nous, et nous sommes aussi putains qu'elles.

FERRÉ: Bravo. C'est merveilleux ce qu'il a dit.

BREL: Pour en revenir à nos petites vies, je crois que si on écrit, c'est qu'on ne vit pas tellement.

FERRÉ: On vit comme tout le monde. Brassens, lui, il aime la peinture, je ne sais pas quoi, le café au lait, les chats... Brel... il aime quoi?

BREL: Moi? Le travail! N'importe quoi. J'aime travailler, c'est mon vieux vice!

BRASSENS: Vous prenez la vie d'un artiste ou la vie de n'importe qui, c'est la même vie. On a chacun, ses tics, ses manies, ses habitudes.

CRISTIANI: Quelle place tient la femme dans votre vie?

BRASSENS: Ça, c'est une autre histoire! (rire de Brel).

FERRÉ: On est tous logés à la même enseigne.

BREL (riant toujours): je crois qu'on a tous répondu!

BRASSENS: Oh, la femme, c'est un être charmant quand elle s'en donne la peine, et pénible sans s'en donner la peine.

BREL (riant à nouveau): Moi je crois que la femme c'est un être qui se donne toujours et de toute façon beaucoup de peine!

CRISTIANI: Qu'est-ce que vous appréciez chez une femme?

BRASSENS: Ça dépend ce qu'on en attend, ou de ce qu'on en redoute. Je crois que c'est tout simple. Un type rencontre une femme, il est amoureux d'elle, ça dure deux mois, deux ans, vingt ans et puis c'est

tout. C'est comme pour tout le monde. Là aussi, c'est encore pareil.

CRISTIANI: Pensez-vous qu'elle soit capable d'apporter quelque chose d'important à l'homme? L'équilibre, par exemple?

FERRÉ: Non!

BRASSENS: Je pense que sur le plan de l'équilibre, nous sommes des types qui pouvons nous passer de femme. Sur un autre plan, non. Et puis, a-t-on tellement besoin d'équilibre? Non, une femme peut être emmerdante, une femme peut être charmante, ça dépend desquelles. Ça dépend de leur nature, de leur caractère ou des atomes crochus qu'on a avec telle ou telle femme.

CRISTIANI: Léo Ferré est beaucoup plus catégorique.

FERRÉ: Je dis non, parce que la femme n'a de cesse qu'arrive — après la fin de l'amour — la tendresse, ce bâtard insoutenable de l'amour, et qui fout tout par terre. Et qui, moi, me rend encore plus seul que tout. La tendresse, c'est la fin du monde. Parce qu'on est chocolat. Quand quelqu'un est tendre avec moi, je suis marron, je suis un esclave. Et si je suis un esclave, je ne suis plus un homme! Voilà, c'est tout. J'estime qu'on n'a pas le droit de se foutre dans les pattes d'une bonne femme qui vous tient en laisse!

BRASSENS: Moi, je pense que les femmes, c'est comme pour vous, ça dépend de celles qu'on rencontre. Je ne sais pas s'il faut quand même toutes les mettre dans le même panier? Je crois que sur le plan de notre vie de chanteur, nous n'en avons pas tellement besoin. Nous en avons besoin comme tout le monde, bien entendu. Vous savez très bien pourquoi...

BREL: ...Pour faire le marché!

BRASSENS: L'amour, c'est une chose difficile. D'ailleurs, vous le voyez bien tous les jours. Ça ne réussit pas tellement à la plupart des gens.

BREL: Il y a très peu de gens qui sont faits pour l'amour.

BRASSENS: Bien sûr. La plupart des gens, si on ne leur en avait pas parlé, ils n'y auraient même pas pensé! Et puis, il ne faut pas oublier que la vie sexuelle a de l'importance chez les individus. C'est même une des choses les plus importantes.

FERRÉ: L'amour, c'est une chose instantanée. Il faudrait pouvoir faire l'amour —

je dis cela en toute quiétude, sans aucune mauvaise pensée — avec une femme INSTANTANÉMENT. Et ça n'est pas possible. Parfois, il vous est arrivé de rencontrer une fille dans la rue, avec laquelle vous auriez fait l'amour immédiatement. Ça n'est pas possible, il y a dix mille tabous autour de ça. C'est à quoi sert la femme, cette espèce d'autre sœur, la sœur avant la mort. On est finalement toujours exploités par les femmes.

BREL: Ah non, non. Moi qui ai une réputation de misogyne, je ne suis pas de ton avis. Je suis relativement misogyne, mais je ne trouve pas que toutes les femmes exploitent tous les hommes.

FERRÉ: J'aime bien le «relativement»! Explique-moi ce que ça veut dire «relativement misogyne».

BRASSENS: Moi, je ne suis pas du tout misogyne. Une femme me plaît, elle me plaît. Une femme ne me plaît pas, elle ne me plaît pas, c'est tout. Ça n'est pas un parti-pris.

FERRÉ: Justement. Et misogyne, ça veut dire ne pas aimer une femme comme ça...

BRASSENS: ...oui, et lui, il se méfie des femmes, c'est tout.

BREL: C'est ça, je suis méfiant. Je ne crois pas tout leur baratin.

BRASSENS: Oui, mais, d'un autre côté, sont-elles responsables, les femmes?

BREL: Non, pas du tout. C'est pour ça que je dis «relativement misogyne». Elles sont élevées comme ça! Ce n'est pas de leur faute.

FERRÉ: Vous savez, moi, je crois que l'homme est un enfant, alors que la femme n'est pas un enfant. Voilà.

CONTENTS MALGRÉ TOUT

CRISTIANI: Avez-vous le sentiment d'avoir, comme on dit, «réussi votre vie»?

BREL: Elle n'est pas encore finie.

BRASSENS: On vous dira ça à la fin. Peut-être que ça va mal se finir? Jusque-là, on a fait à peu près ce qu'on a voulu.

FERRÉ: On est libre. On fait ce qu'on veut tout de même.

BRASSENS: Écoutez, faire des chansons, les chanter en public, et avoir le plaisir de voir que les gens les acceptent et les reçoivent bien, c'est quand même pas mal. Il y a de quoi être content, oui.

FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.



FILLES POP POP

Hélas, ce ne sont pas toujours les plus jolies qui swinguent!

Comment ne pas s'apercevoir, en fréquentant à longueur d'année le petit monde si particulier de la pop-music, qu'il y a certains groupes qui accrochent plus que d'autres? Et il est curieux de constater que ces groupes sont précisément ceux qui abritent un ou plusieurs éléments féminins en leur sein. Une femme, perdue au milieu de cinq, six, sept musiciens, est toujours l'objet principal de l'intérêt du public. Surtout quand elle est jolie. Et si, en plus, elle chante bien...

Il arrive, bien sûr, que de très jolies filles swinguent comme des fers à repasser. Inversement, des laiderons peuvent très bien être d'extraordinaires vocalistes. Il nous a semblé que dans cette revue, qui n'est pas «Play Boy», le seul critère de sélection envisageable était le talent plutôt que la plastique. Il se trouve, par chance, que, parmi les six «girls» qui nous semblent émerger du lot, plusieurs sont très jolies. Celles-là sont les élues des dieux du pop, celles qui ajoutent le plaisir de l'œil à celui de l'oreille, celles qui vous font retourner dans la rue et ne vous font pas acheter leurs disques pour la seule pochette.

Six, donc, qui ont au moins une chose en commun: le talent. Six filles talentueuses, excellentes vocalistes, musiciennes et compositeurs à l'occasion: Grace Slick (Jefferson Airplane), Julie

Driscoll (and Brian Auger Trinity), Janis Joplin (ex-Big Brother and the Holding Company), Sandy Dennis (Fairport Convention), Cass Elliot (ex-Mamas and Papas) et Christine Perfect (Chicken Shack). Sans ordre.

Peut-être bien que le charme de Grace, la malice de Jools, la violence de Janis, la bonhomie de Sandy, la truculence de Cass et l'agressivité de Christine sont les ingrédients qui, une fois mélangés, donneraient LA chanteuse idéale. Question de mixage.

Essayons, pour ceux qui ne considèrent la chanteuse que comme un élément décoratif au sein du groupe (et pour les autres), de dégager les grands traits du caractère et les particularités artistiques de chacune de nos six « élues ».

GRACE SLICK

Elle a vingt-cinq ans et est née un 30 octobre à Chicago. Ancien modèle et actrice dans quelques films underground, elle fut à l'origine de la création de « The Great Society ». La légende dit que cette idée lui vint après qu'elle ait vu le Jefferson Airplane sur scène. C'est une trop belle histoire pour qu'elle ne soit pas vraie. Toujours est-il que c'est ainsi que Grace débuta dans la chanson. Et puis, un jour, à la suite du départ de la titulaire du poste dans l'Avion, Grace devint membre à part entière du groupe. Un conte de fées. Il faut dire que Grace, consciente de la chance qui s'offrait à elle, ne ménagea pas sa peine et travailla dur. Elle était chanteuse, elle devint également musicienne (piano, orgue, flûte, basse et guitare à l'occasion) et compositeur (le groupe lui doit, entre autres, un de ses hits, « White Rabbit »). Grace n'aime pas être considérée comme

Grace Slick : précision.



une attraction au sein d'un groupe qui, justement, refuse la prééminence à l'un quelconque de ses membres. Ou, plus exactement, qui veut que chacun de ses membres soit un soliste à part entière (Paul Kantner, vocal, guitare; Marty Balin, vocal, guitare; Jack Cassady, basse; Spencer Dryden, drums; Jorma Kaukonen, lead-guitare et Grace Slick), ce qui revient au même. Remarquons, en passant que ce système, extrêmement séduisant au niveau des intentions, se traduit dans les faits (sur scène) par l'établissement d'un niveau sonore d'intensité toujours constante mais singulièrement dépourvu de ces variations-surprise qui font une partie du charme de la pop-music. Chose que n'ont pas manqué de souligner beaucoup de nos amis anglais. S'ils connaissent leur bonheur d'avoir pu voir l'Airplane et les Doors au même programme !

Bref, selon Grace, les six membres du groupe sont libres de toute autorité et l'évolution de chacun doit être part de l'évolution générale du groupe. La volonté de rester libre est une chose frappante chez Grace, son micro transistorisé n'en est qu'un exemple. « Je désire être libre sur scène; d'ailleurs, nous ne sommes pas un groupe dans lequel tout le monde suit un soliste, non, quelqu'un démarre et les autres suivent, comme en jazz. Nous jouons nos soli tous ensemble, c'est ce que nous appelons jouer « a thing » (un truc). Sur le plan vocal, Grace est actuellement en très gros progrès. Sa voix, acide au début, s'est peu à peu polie, enrichie d'inflexions harmonieuses et d'aigus qui ne sont plus des perce-oreilles. La voix de Grace aura bientôt la qualité et la précision d'un instrument joué par un musicien expert.

JULIE DRISCOLL

Née le 8 juin 1947 à Londres. Jools a gardé de son enfance un caractère ombrageux et plutôt difficile. Elle n'aime pas transiger et, après tout, c'est peut-être bien cette qualité qui semble aux gens la marque d'un méchant caractère. On ne peut plus être sûr de rien, à l'époque où nous vivons. « Chanter, dit Jools, c'est comme jouer la comédie. On exprime toute une gamme de sentiments, d'une façon complète, plus complète même car il faut une longue carrière de cinéma ou de théâtre pour avoir rendu toutes les émotions et tous les sentiments, alors qu'un seul tour de chant peut suffire. » Et il est vrai que Julie Driscoll est une de ces artistes qui n'ont pas besoin de s'agiter sur scène comme des petites folles pour faire passer quelque chose entre elles et le public. Jools a l'air d'une petite poupée fragile et trop fardée, une poupée aux grands yeux de porcelaine un peu vides et qui expriment rarement autre chose que l'ennui et l'indifférence. Et



Julie Driscoll : fragile.

pourtant, en de fugitifs instants, le masque tombe et l'enfant réapparaît dans un grand rire surprenant. La poupée vit, bouge, plaisante et fait briller ses yeux. Si fragile qu'il est difficile de ne pas l'aimer.

JANIS JOPLIN

Née le 19 janvier à Port-Arthur (Texas). Accompagnée par les quatre musiciens de la Holding Company (Peter Albin, guitare basse; Sam Andrew, lead guitar; James Gurley, lead guitar et Dave Getz, drums), elle délaissa le folk de ses débuts pour s'intéresser d'un peu près à ce qui se faisait sur la West Coast en 1966. Bien lui en prit car, aujourd'hui, elle a gagné le gros lot. Janis est une bête de scène; convulsion faite femme, elle se tord, ondule, piétine, danse, court et secoue sa crinière comme tout un couvent saisi par la débauche. Elle est aussi une vocaliste assez fabuleuse qui se déplace avec aisance parmi les pièges nombreux que tend le répertoire très éclectique du groupe. Emporté comme un vulgaire étudiant par un CRS, arrosé de lourdes effluves de whisky (Janis est bien connue, du côté de San Francisco, pour ne jamais refuser un verre et pour se l'offrir elle-même si personne ne le lui propose), le micro reçoit en pleine figure la voix vociférante de Janis et transmet le tout à un public plus ou moins sidéré. Rien ne sert de dire que Janis a une voix de Noire, elle est blanche et le restera toute sa vie (bien qu'elle soit souvent « noire »). Mais elle a le soul, l'enrouement nécessaire pour bien chanter le blues. La mère Joplin transpire le blues, le vit, et sa violence étonnante n'est que l'extériorisation des sentiments également violents qui l'habitent. Elle est sans doute



Janis Joplin : transpire.

la meilleure chanteuse de blues du moment.

SANDY DENNIS

21 ans. Anglaise et ex-chanteuse de folk. Terriblement efficace au sein des Fairport Convention. Digne remplaçante de Judy Dyble, Sandy passe presque inaperçue au sein d'un groupe qui a la même composition que l'Airplane : deux chanteurs, un soliste, un bassiste, un rythmique et un batteur. Elle paraît nonchalante, elle est un peu « enveloppée » et a toutes les apparences

Sandy Dennis : cristalline.



d'une bonne grosse. Mais sa façon de fumer trahit une grande nervosité, nervosité qui se retrouve dans son chant. Sandy a une voix qui surprend au premier abord : cristalline et puissante, elle fait penser par moments à celle de Grace Slick mais n'en est pourtant pas une imitation. Sandy Dennis est une valeur sûre et très probablement une future grande vedette.

CASS ELLIOT

Plus connue sous le nom de Mama Cass ou celui, moins aimable, de Big Fat Ma. Ex-membre des Mamas and Papas (John Phillips, Michelle Gilliam et Denny

Mama Cass : colorée.



Doherty), Cass n'a pas d'âge, peut-être vingt-cinq ans, mais rien n'est moins sûr. Monument de chair duquel jaillit une voix qui peut être tour à tour énorme et délicate, Mama Cass vient d'être découverte par le grand public grâce à son « Dream a little dream of me », l'une de ses dernières plages enregistrées avec le groupe. Ce qui étonne peut-être le plus chez Cass, ce n'est pas tant qu'elle puisse chanter à un mètre du micro quand elle le veut, que cette faculté qu'elle possède de se faire une petite voix tendre et très charmante sur commande. De toutes les vocalistes ici présentées, Cass est sans doute la plus technicienne, celle qui possède le registre le plus étendu sinon le plus coloré.

CHRISTINE PERFECT

22 ans, née à Birmingham. Depuis 1967, elle est la pianiste des Chicken Shack (Stan Webb, vocal et lead guitar; Andy Silvester, basse; Dave Ridwell, drums). Également compositeur et chanteuse, elle déclare pourtant détester chanter. Christine est une fille au caractère plutôt énergique et qui n'a pas l'habitude de mâcher ses mots. « J'ai eu assez de mal à me faire une place dans ce métier. Au début, on disait « pas mal pour une fille »; maintenant, ils sont bien obligés de reconnaître que je suis efficace au piano. » Christine est certainement la chanteuse qui a eu le plus de mal à mater ses acolytes. Mariée à un membre du Fleetwood Mac, elle réserve sa hargne pour son piano. Elle essaie aussi de décourager les journalistes et de faire des grimaces aux objectifs des photographes, mais son cynisme n'est pas très convaincant. — JOCELYNE BOURSIER.

Christine Perfect : hargneuse.





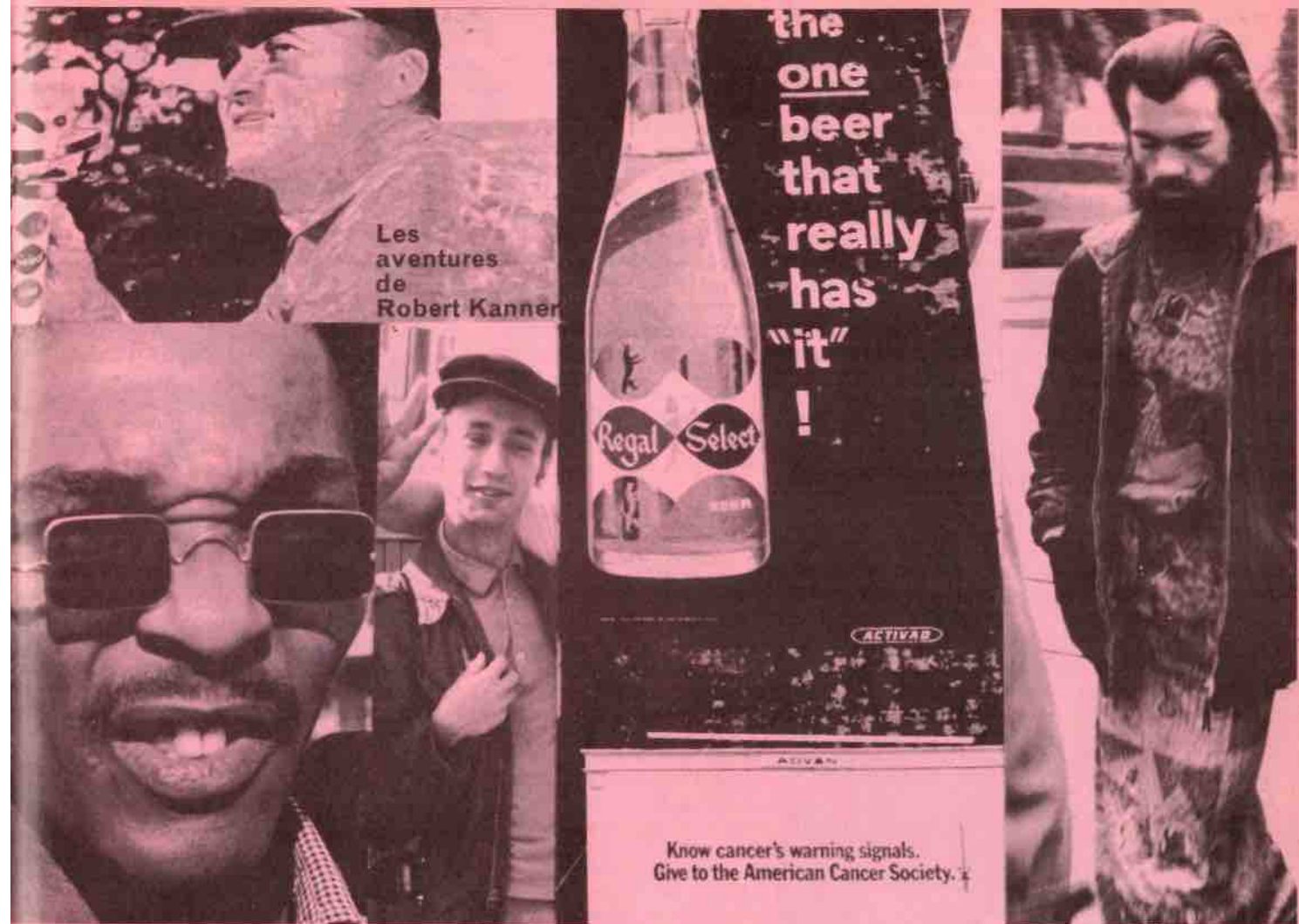
Il existe aux États-Unis une confrérie extrêmement puissante : la « Confrérie des Clochards ». J'y entrai de plain-pied un après-midi de l'année dernière et, un an durant, j'allais profiter de tous les avantages qu'elle procure à ses membres. Rien n'est plus simple que d'adhérer à cette « fraternité » : il suffit de débarquer sans un sou à Kennedy Airport, de garder le cœur léger et de se laisser glisser au gré de l'aventure de ceux qui ont su tirer des enseignements utiles de la société capitaliste. Rien à voir, bien sûr, avec nos clochards bien de chez nous, recensés par la Préfecture. Outre-Atlantique, ces hommes ont créé leurs propres magasins, possèdent d'immenses quartiers dans toutes les villes de l'Union, voyagent beaucoup, mangent bien et ne f... rien.

LE BOWERY

Tout peut commencer sur le Bowery, situé dans le Low-Manhattan (Simone de Beauvoir, dans son livre « L'Amérique au jour le jour », en fait une description hallucinante). Il est bon d'y séjourner quelque temps avant d'entreprendre la grande randonnée qui (me) conduira à travers trente-sept des cinquante États que comptent les USA. Les hôtels du Bowery sont nombreux et les prix peu variés : de 50 cents à un dollar la nuit. Relativement propres, ils ont l'avantage de posséder des cafeterias d'un prix tout aussi abordable. Autour des années 50, disparut ce qui était le fin du fin en matière d'hôtellerie : on payait pour une somme fort modique le droit de s'asseoir sur un banc et de s'accouder à une corde. L'heure de location venue à son terme, le patron détachait la corde qui, assez brutalement, réveillait le client ! On peut également dormir sur l'un des innombrables matelas abandonnés (par qui ?) et répandus tout au long des rues

de ce quartier. En prenant bien soin d'éviter un contact trop direct entre son épiderme et ledit matelas... Si la nuit est belle, je ne saurais trop vous conseiller Coney Island, sous les planches de la promenade longue de vingt kilomètres. On y trouve un gîte très convenable ; après minuit seulement, à cause des flons-flons du Luna-Park voisin qui ferme à cette heure. Seul ennui, les bruits des voitures de police qui passent sans arrêt sur votre « toit ». Avantage : on est au bord de l'Atlantique et l'on peut rêver à la « douce France », de l'autre côté. Si l'on est Français, bien sûr...

L'été, on peut également se reposer à Central Park, mais l'affaire n'est pas sans risques. Le parc est mal fréquenté. Police et rôdeurs. Il est d'ailleurs interdit de s'y trouver pendant la nuit. Malgré tout, j'ai tenté l'expérience, muni d'un sac de couchage. A part les écureuils qui vous courent dessus et les moustiques, on tient facilement jusqu'aux aurores. Il ne reste plus qu'à aller finir



ON THE ROAD AGAIN

son somme sur les bancs de bois de la salle d'attente de la gare Grand Central. Toléré par la police. En guise de breakfast, et cela vaut tout l'or du monde pour un clochard tenant à réaffermir ses convictions, le spectacle le plus affligeant qui soit : l'arrivée, entre 8 h et 9 h, des banlieusards, complets gris et attaché-cases. Cela donne mal à la tête mais rend drôlement heureux de ne pas en être.

La Salvation Army (Armée du Salut) reste le havre de toute première urgence ; 60 cents le lit, mais on peut s'arranger pour ne pas payer. Breakfast gratuit. Il en va de même dans tous les asiles découlant de la philanthropie religieuse, et Dieu sait s'il y en a, en Amérique, des religions...

MANGER

Pas de problèmes d'eau pour la toilette : les habitants des quartiers pauvres ne s'offusqueront certainement pas de vous voir faire vos ablutions à une pompe de trottoir. Et si vous êtes délicat, vous

trouverez eau chaude et froide, savon et serviette dans les toilettes de n'importe quel café. Si vous êtes snob, vous pouvez pénétrer d'un pas assuré dans un grand hôtel. Qui n'a vu le lobby d'un grand hôtel de New York ne connaît pas l'Amérique. En tout cas, une chose est certaine, on ne vous remarquera pas. Alors, montez à l'étage de votre choix, allez aux toilettes dudit étage, prenez tranquillement votre douche et redescendez, frais comme un gardon. Dans la salle de lecture, vous pourrez piquer un petit somme d'un après-midi entier sans que l'on fasse pour cela seulement attention à vous. N'hésitez pas à mettre vos pieds sur un canapé.

Dormir est l'une des deux conditions physiologiques du clochard ; on a vu qu'à New York, ce besoin est on ne peut plus facilement satisfait. Reste la seconde nécessité : bien manger. Là, le problème est plus ardu. J'avoue n'avoir découvert que peu de solutions. La soupe populaire, aux abords des paroisses, est sûre, permanente mais guère

engageante. A Greenwich Village et East Side, fiefs des hippies, on se procurera vite les adresses des restaurants gratuits (consultez les petites annonces des journaux underground, dont la teueur défie toute imagination européenne). Apporter son bol et sa cuiller.

En ayant du ventre au cœur, entrer dans les cuisines d'un restaurant populaire et demander un petit plat. Dans le plus total dénuement, je pénétrai ainsi dans un troquet de Houston. Le cuistot alla prévenir le patron qui m'offrit une table dans la salle et un repas fin.

Le véritable clochard a toujours de l'éducation. C'est d'ailleurs grâce à cette éducation qu'il est devenu ce qu'il est. Il doit donc se servir de ce don de la société pour obtenir ce qu'il appelle avec un solennel respect : l'invitation.

L'INVITATION

L'invitation, ou l'art de manger et dormir chez les gens que l'on ne connaît pas, se pratique mal à New York, ville trop

grande et trop cosmopolite qui n'offre aucune possibilité de relations désintéressées. C'est alors le grand départ, la fuite en avant. Mais il est recommandé de faire auparavant un tour aux coopératives Goodwill et Salvation Army pour y acquérir une enveloppe vestimentaire pauvre mais propre. Les prix y sont remarquablement bas. Chemise sport pour un franc, pantalon en velours pour deux francs. Si trop cher encore, voir les Diggers, association de jeunes bien-faisants. Distribution gratuite d'excellents vêtements (les Diggers existent dans toutes les grandes villes).

Même si vous n'avez aucun bagage, remplissez un petit sac de voyage de vieux papiers. Cela fait plus sérieux. Commencez à stopper. Les routiers ne s'arrêtent pour ainsi dire jamais. Les jeunes gens très souvent (leur faire un petit signe amical); les bourgeois quelquefois. La police interdit le stop dans certains États mais est toujours très fair-play. Et il n'est pas plus dangereux de stopper dans le New Jersey qu'en Seine-Maritime.

Les gens qui vous prennent vous offrent toujours des cigarettes, des hamburgers et des cokes. Beaucoup obéissent au réflexe conditionné des restauroutes: dès qu'ils en aperçoivent un, ils ont soit, donc vous allez manger. D'une manière générale, la dernière voiture est la bonne. Insistez lourdement sur le fait que vous ne connaissez personne dans la ville où vous vous rendez, renseignez-vous hypocritement sur les facilités de logement et les prix des hôtels. Faites un « aie-aïe » douloureux à l'énoncé des tarifs que vous communique votre chauffeur et prenez l'air très préoccupé pendant toute la fin du trajet. Un tel comportement se voit très souvent couronné de succès. Une fois l'invitation lancée, ne refusez surtout jamais, même pour le principe, vous risqueriez de garder le dernier mot.

Parti le matin de New York, j'arrivai le soir à Washington en compagnie d'un ouvrier noir qui me présenta à sa famille et m'offrit le gîte et le couvert pour un temps laissé à mon appréciation. Le lendemain, dans un supermarché, je fis la connaissance d'un étudiant qui m'emmena chez lui. J'y restai deux jours, puis on me refila à une autre famille. Ainsi, au bout d'un temps très bref, je fus introduit dans la haute société de Georgetown. Si je n'avais mis terme à cette série d'échanges à sens unique, j'y serais encore.

Il existe une manière de se faire inviter, très aléatoire mais parfois couronnée de succès: allez visiter, au crépuscule, le parc à jeux de la municipalité et liez-vous d'amitié avec un ou deux enfants. Il s'en trouvera bien un, complètement inconscient mais qui marquera pour vous une vive sympathie, pour vous traîner devant sa maman, laquelle ne

pourra manquer de faire quelque chose pour vous.

Tout au long de votre périple, l'invitation deviendra une sorte de routine facile et monotone. Surtout que le système de la boule de neige marche et que plus ça ira, plus vous vous trouverez en possession d'adresses de gens prêts à vous recevoir lors de vos prochaines étapes. Très vite, vous en viendrez à chercher (et à trouver) des émotions plus fortes. La police de toutes les petites bourgades s'ennuie ferme et ouvre grandes les portes de ses prisons pour une petite nuitée. On remplit une fiche de voyageur tout ce qu'il y a de plus réglementaire, on déguste un ordinaire amélioré. Seul inconvénient: impossible de sortir la nuit. La prison de Jeffering (Sud-Ouest de la Louisiane), n'est pas la moins typique du genre.

ÇA, L'AMÉRIQUE

Extrait de mon journal:

« Jeffering, 21 heures... 1968. Avise un flic et lui demande l'adresse de l'Armée du Salut ou de m'indiquer un endroit où dormir. Il me propose tout de suite la prison! Nous y allons dans une superbe Chevrolet, le flic annonce mon arrivée par la radio de bord. Me fait remplir une fiche de voyageur. M'offre une cellule avec douche (!) et draps. Me demande à quelle heure je désire être réveillé le lendemain. Un quart d'heure plus tard, me passe un bon repas dans une assiette en carton, avec des couverts en bois léger. En s'excusant du peu de viande qu'il m'offre. Coca. Par habitude, je crois, il m'enferme à clé en me regardant d'un air bizarre ». Fin de citation. C'est ça, l'Amérique...

A Carmel, j'avais écrit à la craie sur le trottoir mon désir de dormir au chaud. Je n'ai pas attendu longtemps, mais c'était en Californie, pays du lait et du miel. Il y a encore la possibilité des Campus universitaires où un bureau d'accueil fonctionne nuit et jour. On place le clochard dans une famille qui s'ennuie. A Dallas, je fus « placé » de cette manière pendant douze jours. Défaut: on se repose peu, la famille qui s'ennuie vous accaparant sans cesse.

A Berkeley ou Stanford, vous pourrez vivre tout simplement dans le Campus. Assistez à quelques cours puis, après deux ou trois jours de présence assidue, faites de la poterie, de la sculpture ou de la photo, mangez dans les « fraternités », dormez dans les maisons de repos pour les hôtes provisoires. On ne vous demandera aucune carte et personne ne vous remarquera.

A Los Angeles, je m'adressai directement aux Diggers qui tiennent leur quartier général en plein Sunset Strip. Une magnifique villa blanche. A l'intérieur, une ruche en effervescence, la vie trépidante de l'Amérique moderne, machines à écrire, téléphones blancs, plan-

nings, fauteuils en moleskine. Les occupants détonnent un peu dans ce décor; ce ne sont que bottes, minijupes, cheveux longs, barbes, sourires, tendresse. On remplit sa demande d'hébergement, on attend, on vient vous prendre en voiture, on vous offre un petit studio, des vêtements et de la nourriture. Au nom de quoi? De l'amitié, de l'entraide. C'est ça, l'Amérique...

LE HOBO

Si le stop reste le moyen de locomotion le plus populaire et le plus utilisé, il en est un autre moins facile mais qui permet cependant d'entrer directement en contact avec les Hobos, ces seigneurs déchus, race noble de clochard américain, fils dégénérés des pionniers de l'Ouest, sans cesse à la recherche d'un chimérique Eldorado.

Le Hobo se distingue par son apparence qui le place hors du temps mais toujours près des gares. Barbu comme un patriarche, maigre, grand, tanné, un bâton à la main, solitaire, il trouve dans les vastes espaces du Nevada, de l'Utah et de l'Arizona une contrée à sa mesure. Taciturne, hautain, il est difficile d'abord. En sautant dans un train de marchandises, vous aurez peut-être la chance de pouvoir engager la conversation avec l'un d'eux qui se trouvera là, confortablement installé dans la paille. Il va vers le sud et le soleil. Il voyage de nuit pour ne pas se faire remarquer et connaît par cœur toutes les correspondances de la South Pacific.

Le Hobo est un clochard des campagnes, par opposition au Bum, clochard des villes. Le Hobo mène une vie saine et vit longtemps, il habite des forêts et des déserts brûlants, chasse et pêche pour manger.

Dans ces trains de marchandises, on rencontre une société tout à fait en marge de la nôtre mais qui en est pourtant la sécrétion la plus logique. On y rencontre, outre les Hobos, des Mexicains clandestins qui quittent le Chihuahua pour le Texas plus riche et traversent pour ce faire le Rio-Grande à la nage (ce sont les « Wetbacks », les dos mouillés); les Runaway, fugueurs de dix-huit ans qui ont quitté leurs familles pour aller vivre leur vie avec les Hippies de Ashbury; les Hippies proprement dits, n'hésitant pas à faire 3 000 kilomètres pour aller saluer un ami, etc., etc... De toute manière, je ne vous recommanderai jamais assez cette société dont il n'est fait mention dans aucun guide mais qui porte en elle sa part d'explication de l'Amérique. Les clochards des USA, en face de toutes les facilités d'une vie matérielle très tentante, sont fiers d'avoir eu la force de repousser ces facilités pour mieux jouir de leur liberté. On trouve toujours un lit ou un casse-croûte quelque part. — ROBERT KANNER.


YIPPIES ET FOLK



Deuxième partie du
récit de
Jacques Vassal
qui, cet été, a
poussé la conscience
professionnelle
jusqu'à aller en prison
pour vous
au cours du
Festival de Chicago.

Tandis que
Peter Yarrow
et Mary Travers
chantent,
Allen Ginsberg
explique sa méthode
de résistance
non-violente.





Spontanément, les M.P.s sont traités de « super-pigs ». Ils portent tous des fusils. La menace est pesante, mais grâce au sang-froid des manifestants, il n'y aura pas de violence. Peter & Mary, sans Paul, viennent faire chanter la foule : en chœur se succèdent « This land is your land », « If I had a hammer », « Down by the riverside »... C'est là que l'on comprend combien « folksong » veut dire « chanson du peuple ». Vers quatre heures et demie du matin, après une vingtaine d'interventions au micro (dont celle de Tom Hayden, libéré) la foule se disperse, les gens vont se coucher : certains d'entre eux restent dans le parc pour dormir. Et on les laisse ! En résumé le calme, malgré la peur, a été remarquable : pas d'échauffourées. Deux raisons principales à cela, m'a-t-il semblé : d'une part, cela ressemblait davantage à une simple réunion McCarthyiste qu'à une action révolutionnaire ; d'autre part, on sentait une espèce de chantage mutuel : les manifestants, voyant l'énorme déploiement des troupes, n'oseraient plus prendre l'hôtel d'assaut, comme ils l'avaient envisagé ; et les flics n'oseraient plus montrer leur force, leurs bombes, leur technique (comparables à celles de leurs collègues parisiens) devant cet hôtel de riches, au milieu de ce quartier central, propre, « normal ».

MERCREDI 28 : 15 HEURES

Des milliers de manifestants sont réunis dans Grant Park, autour d'un auditorium, attendant le moment de faire démarrer une « marche non-violente » (espèrent-ils) en vue de l'amphithéâtre. Allen Ginsberg expérimente son nouveau système de défense non-violente : il consiste à rester immobile en murmurant une série de : « aumm... aumm... ». La troupe commence à marcher, très tranquillement, mais en restant sur les trottoirs ; nous n'avons pas fait trois cents mètres que nous sommes arrêtés par une ligne de flics qui barre Michigan Avenue. Pendant qu'une délégation est en pour-parlers avec la police pour demander le passage, on chante. Phil Genn nous sert « Cops of the world » et « Outside of a small circle of friends », ce qui est bien de circonstance. Puis Allen Ginsberg vient récher un de ses très beaux poèmes. Une demi-heure plus tard nous trouvons enfin un pont non bloqué afin de passer la voie ferrée. Des bombes lacrymogènes explosent encore. Le gros des manifestants, comme l'on pouvait s'y attendre, doit de nouveau faire face à des charges de flics. Nous nous réfugions dans un café au coin de Balbo et de Wabash Avenues. Un quart d'heure après, cela semble s'être calmé ; nous retournons vers Michigan Avenue.


22 heures 45 (estimation, car je n'ai plus de montre).

Je suis dans une cellule de la Prison Municipale de Chicago, avec quatre autres types. L'un, un gros Noir à l'allure bonasse, a été arrêté dans le hall de l'hôtel « Conrad-Hilton » alors qu'il traitait les flics de « pigs ». Le deuxième a reçu des

coups de bâton au cours d'une échauffourée : il a une blessure de trois centimètres de long environ, encore sanguinolente, sur le dessus du crâne, et les cheveux rasés autour. Il est passé à l'hôpital avant d'être transféré à la prison. Le troisième a été pris par hasard à l'écart de la foule. Il paraît environ quarante ans et pas agitateur du tout ! Il n'a pas eu de chance, voilà tout. Et voici le sixième qui arrive dans notre cellule : lui aussi était « à l'hôtel ». Quant au quatrième, il a été arrêté portant un haut-parleur avec lequel il criait aux Yippies de se calmer, d'éviter la violence, etc. « Désordre sur la voie publique »... Et pour ma part, j'ai commis le crime de me trouver au milieu de la chaussée sur Michigan Avenue, alors que je traversais pour rejoindre mes amis dans la foule (!) : mais impossible de passer, il y avait une rangée de policiers sur chaque trottoir. Et allez hop, pas de discussion (surtout pas), en voiture ! A travers les grilles du « panier à salade », nous avons eu le temps de faire quelques déclarations à des journalistes. Des types de la télé nous ont enregistré et filmés. Les flics n'ont pas du tout été brutaux avec nous, ce qui ne laisse pas de surprendre. On vous fouille après que vous ayez vidé vos poches, on vous photographie de face et de profil, on vous barbouille les mains d'encre pour prendre vos empreintes digitales. On vous permet de garder tous les objets considérés comme inoffensifs. Ainsi, nous pouvons toujours écrire (la preuve), ou fumer. Pas question de manger jusqu'à demain, cependant ! Boire, oui : chaque cellule est pourvue d'un lavabo. Et en plus, d'un lieu d'aisance (c'est beaucoup dire !) plus, pour dormir, de deux bancs en bois pour six personnes. C'EST TOUT. Du reste, il n'est guère question de dormir. On discute, on chante (un répertoire approprié, évidemment : « We shall overcome ! », « Oh, freedom ! » ou « Knock on the door »). On prend patience. L'un des détenus a pu garder son poste à transistors et c'est ainsi que vers minuit nous parvient la nouvelle terrible, mais prévisible que H.H.H, alias « le porc », a remporté la nomination. Tonnerre de huées et de sifflets pendant plusieurs minutes. Puis l'on se calme pour tenter de se reposer.

Deux de notre cellule, y compris moi-même, sont appelés à changer de logement vers une heure du matin. Nous nous retrouvons à une vingtaine de prisonniers dans une pièce plus grande : l'antichambre du juge. J'ai cru comprendre que je pourrais être libéré moyennant une caution de cinquante dollars, et que mon cas serait jugé le 9 septembre. Je me trouve renvoyé dans la même cellule, après une apparition de cinquante secondes devant le magistrat. Pas le droit de lui parler, pas le droit de lui poser la moindre question. On m'a simplement donné un papier blanc rédigé en jargon juridique, signé et contresigné par un juge idiot, qui déclare des âneries, les faux motifs de mon arrestation, etc. Combien de temps allons-nous rester ici maintenant ? Nul ne le sait. Il doit être une heure et demie du matin.

JEUDI 29 : 9 HEURES DU MATIN



On vient de nous donner de la nourriture (du café pisseux, sans sucre, et du sandwich au cochon). Pendant quelques heures j'ai pu dormir en pointillé, mais un nouvel arrivage de prisonniers m'a réveillé. A un moment, nous étions une quarantaine dans cette pièce. Elle mesure trois mètres sur huit. Elle a deux portes, zéro fenêtre et un ventilateur en panne. Il paraît que nous allons être transférés à la Maison de Correction. Avons-nous donc besoin d'être « corrigés » ? On est venu chercher d'autres types déjà, nous restons à six seulement ici. Pour combien de temps ? Parmi ceux que l'on a emmenés, il y avait un jeune garçon qui devait se marier hier après-midi, un prêtre catholique, pas mal de Noirs et de Porto-Ricains...

9 heures et demie : nouvel arrivage de détenus : dix-sept bonshommes dont treize Noirs. Aucune explication en ce qui nous concerne. Toujours pas le droit de poser une question. 11 heures et quart : deux gardiens sont venus (enfin !) ramasser un type de notre cellule, visiblement atteint d'une maladie mentale. Inconscient, il n'arrêtait pas de brailler, d'uriner par terre et de cracher sur sa veste. Ils l'ont emmené à l'hôpital psychiatrique. Heureusement pour nous ! Le plancher est dégueulasse et il n'est pas question de faire le ménage. Certains nouveaux sont encore appelés à comparaître devant le juge. Eux aussi reviennent avec leur papier d'« accusation » à la main.

Midi moins le quart : nouvel arrivage de café pisseux et de sandwich au cochon. Toujours aussi répugnant, mais ça vaut mieux que le ventre vide. « Alice's restaurant » est vraiment une chanson sensationnelle : cela raconte en partie notre histoire présente, avec une observation humoristique et géniale du détail.

Midi dix : je fume une demi-pipe. Il faut économiser le tabac, on ne sait jamais : puisque l'on refuse toujours de nous dire combien de temps nous resterons en prison. Et dommage pour les autres concerts qui auraient lieu aujourd'hui au « Coliseum » ou dans les parcs : Pete Seeger, Arlo Guthrie, Judy Collins étaient annoncés... peut-être même Country Joe. Mais, comme dirait Dylan : « I shall be released ».

Midi et demie : ai pu obtenir enfin de téléphoner au Consulat de France, mais le Consul est absent et me rappellera « le plus tôt possible », c'est promis. J'ai exposé mon cas et celui d'un autre Français qui est dans notre cellule. Il faudra encore patienter pour être fixés sur notre sort. Les flics du téléphone ne sont pas trop vaches : ils m'ont donné du Coca.

17 heures 45 : après d'autres tribulations (transfert vers une autre prison, horrible : trente-huit types, menottes au poing, dans un camion à douze places), nous pouvons enfin parler au Consul par téléphone. En payant la caution, véritable rançon, de cinquante dollars chacun, nous sommes relâchés. Il était temps : nous allions endosser les uniformes bleus des

prisonniers de l'endroit. La plaisanterie avait assez dure (23 heures exactement). Ce qui est moins drôle, et même assez révoltant, c'est que dans ce pays, la liberté s'achète : ceux qui avaient été pris avec nous, mais n'avaient ni argent, ni amis capables de payer pour eux, y sont encore peut-être. Un bon nombre d'entre eux sont Noirs : où l'on découvre les tenants et les aboutissants économiques du racisme...

VENREDI 30

Les nouvelles ne sont pas bien réjouissantes : pendant la manifestation d'hier soir, nombreuses arrestations encore. Je n'y ai pas pris part, ne tenant pas à retourner sous les verrous quelques heures après ma « libération ». En tous cas, maints témoignages le prouvent, la répression du « Festival de Vie dans la Cité de la Mort » a été impitoyable. Comme à Paris. Humphrey ayant remporté la nomination, le visqueux Maire Richard Daley a cru bon de se mettre à lui lécher les bottes. Il peut être fier de lui : grâce à « ses » ordres et à « ses » policiers, « sa » ville n'a pas été détruite par les « agitateurs, anarchistes et terroristes » (parmi lesquels, ô scandale, on trouvait des gauchistes avoués). Tellement content de lui, Daley, qu'un groupe de réactionnaires infantiles avaient organisé jeudi une manifestation de soutien en sa faveur, avec des calicots portant son nom.

Il est difficile de conclure définitivement sur ce que le « Yippie Festival » à Chicago aura apporté à l'Amérique et à la jeunesse. Une amère déception ? Non. Sur le moment, bien sûr, la police met le moral des jeunes à plat et l'on baisse la tête. Les festivités devaient se terminer le vendredi en apothéose ; elles s'achevèrent jeudi en eau de boudin. Sur bien des visages, les larmes des gaz lacrymogènes savaient à peine masquer celles de l'amertume. Plus positivement, ces quelques jours auront permis au public blanc de voir à l'œuvre l'appareil de répression auquel les Noirs doivent faire face à longueur d'année ; permis aux jeunes de mesurer leur faiblesse, peut-être... mais aussi leur force. Et à ceux que passionne l'art populaire, d'apprécier la valeur et la portée d'une collaboration désintéressée entre des chefs politiques, des militants et des artistes.

Le samedi précédant cette semaine mémorable, Phil Ochs à Philadelphie nous disait : « Chicago marquera ou bien la fin de tout, ou bien le début d'un grand changement pour le pays ». Je crois qu'il se trompait : le « grand changement » n'est pas encore pour tout de suite (il y aura même, comme chez nous, un mouvement de réaction, mais en pire). Néanmoins la lutte de la jeunesse américaine, dans sa phase sérieuse, n'en est qu'à ses premiers balbutiements. Si les Yippies ont dû baisser la tête devant les autorités, ce n'est que provisoire, soyons-en sûrs. Bientôt ils la relèveront. — JACQUES VASSAL.

LES IDÉES D'HALLYDAY



C

critiqué, admiré, entouré d'une cour qui le « protège », l'amuse et l'isole du monde extérieur, monstre sacré, symbole du style « yéyé », Johnny Hallyday est un personnage ambigu qui ne livre que son apparence - stigmatisée par les journaux à grands tirages condamnés à flatter les instincts les plus bas de leur clientèle. Il est peu accessible. Essayer de le découvrir, de pénétrer le mythe en le démythifiant par là-même, consisterait à la fois à dévoiler la personnalité profonde de Johnny Hallyday, à le détruire en tant qu'idole pour en arriver à Jean-Philippe Smet, réduit à sa seule identité naturelle. Ce n'est pas le but de cet entretien qui a eu lieu au mois de décembre dans un studio d'enregistrement, à deux pas des Champs-Élysées.

— Johnny Hallyday, il y a pas mal d'histoires plus ou moins fausses qui ont circulé sur toi...

— Pas grand-chose de vrai, oui.

— Donc, on va oublier toutes ces légendes parce que ça ne nous intéresse pas. On efface tout et on recommence. Johnny Hallyday chanteur, qui est-ce?

— Je suis comme tout le monde, moi.

— Non, puisqu'il n'y a qu'un Johnny Hallyday.

— Comme il n'y a qu'un Dupont ou un Durand.
— Ce n'est pas tellement mon opinion, ni celle des gens qui vont te voir, qui t'écoutent ou parlent de toi.

d'un cri d'oie jusqu'aux trompettes classiques

— Je fais ma musique et, en dehors de ça, je suis comme tout le monde.
— Parlons donc musique. Est-ce qu'il y a un style musical Hallyday ?
— On est justement en train de changer. On est en train de revenir à un style plus... plus sauvage. Et on travaille pour ça. On a loué des studios pendant X temps pour trouver des sons, des tas de choses.
— En partant de quoi ?
— Du blues.
— C'est-à-dire ce qui se fait actuellement en Angleterre ?
— Ce qui se fait partout.
— Bien qu'on annonce souvent à tort le retour d'un style, que penses-tu de ce retour, si retour il y a, au blues ?
— Je suis bien content parce que c'est la musique que je préfère personnellement.
— C'est assez curieux parce que les gens te voient plutôt comme un rocker Blues ou rock, est-ce qu'il y a une différence pour toi ?
— Oui, quand même ! Enfin, le rock est un dérivé du blues. Le rock, c'est beaucoup plus simplet. Attention, ce que je veux dire, c'est qu'on ne peut pas faire tellement de recherches d'orchestrations dans un rock'n'roll. Dans le blues, enfin dans le blues d'aujourd'hui, on peut tout faire. En partant d'un son de casserole, d'un cri d'oie, jusqu'aux trompettes classiques.
— Dans vos recherches, est-ce que vous avez une méthode. Comment faites-vous pratiquement ?
— Ça dépend des jours. En fin de compte, avant, on faisait des mélodies et puis on mettait des play-backs dessus, des orchestrations, maintenant c'est le contraire. Maintenant on fait des play-backs sans aucune mélodie, ensuite, on met des mélodies sur les play-backs. Et c'est pour ça peut-être qu'on peut aller beaucoup plus loin au point de vue musique.
— Et comment ça se termine en dernier lieu ?
— Une fois que les paroles sont trouvées.

si je chantais nougaro ce ne serait plus hallyday

— Est-ce que c'est toujours les mêmes gens qui t'écrivent tes chansons ?
— On travaille tous en équipe, tous ensemble. L'un trouve un départ, l'autre la fin, l'autre le milieu.

— A ce sujet-là, justement, il n'y a pas longtemps, dans Rock & Folk, il est paru une interview d'Yves Montand où il disait « Hallyday, il a tout pour devenir dans son domaine le number one ; ce qui lui manque c'est un répertoire. Imagine un instant que Nougaro lui écrive des chansons ». Qu'est-ce que tu en penses ?
— Je pense que si je chantais du Nougaro, je ne serais plus Johnny Hallyday. Et moi, je pourrais dire la même chose d'Yves Montand. Je trouve que c'est un artiste formidable, mais je n'aime pas ses chansons.
— Et voilà la balle renvoyée !
— Non, ce n'est pas pour renvoyer la balle, mais je le dis parce que je le pense. Lui aussi, d'ailleurs, il a dû le dire parce qu'il le pensait. Nous ne sommes pas de la même génération et on ne peut pas aimer, de toute façon, le même genre de musique. Et je comprends que les gens de notre génération aiment ce genre de musique. Il y a aussi des jeunes de ma génération qui n'aiment pas du tout ça et d'autres le contraire. Je crois qu'il en faut pour tous les goûts. Et si tout le monde pensait la même chose, il n'y aurait plus de vedettes ; je veux dire : il n'y en aurait qu'une.
— Il disait aussi « Hallyday... c'est pas la bête de scène, non, car la scène, c'est Sammy Davis ou Judy Garland ».
— Je suis d'accord pour Sammy Davis. Judy Garland, je ne sais pas, je ne l'ai jamais vue.
— Ce sont deux choses différentes, je crois. Entre ce que tu fais et ce que fait Sammy Davis, il n'y a rien à voir. Je t'imaginais difficilement en train d'imiter sur scène Maurice Chevalier ou Sinatra, enfin tu pourrais le faire mais...
— Je ne pourrais pas le faire aussi bien qu'eux puisque ils l'ont déjà réussi.
— Que penses-tu de cet adjectif, de cette image « bête de scène » que les gens te collent sans arrêt dessus ? Pour moi, quand les gens disent ça, ça veut dire « Oui, Hallyday, il faut le voir en scène, ce qu'il chante ça n'a pas d'intérêt ». Ça veut dire que tu ne chantes pas bien.
— Oui ? Moi, je ne sais pas. D'abord, je ne me vois jamais sur scène.
— Oui, c'est très difficile !
— Ensuite, chacun a son opinion.
— Et la tienne ?
— Moi, je chante pour les gens qui aiment bien ce genre de musique. Ceux qui n'aiment pas ça n'ont pas besoin de venir.
— Tout le côté visuel de ton tour de chant, est-il soigneusement mis au point, ou est-il improvisé ?
— C'est d'abord mis au point. Ensuite, on laisse libre cours à l'imagination. On garde toujours un côté assez spontané. C'est-à-dire qu'on répète les fausses sorties, les choses comme ça et évidemment le côté musical mais il y a toujours des « ad libitum » dans les chansons qui sont assez « free ».

— Crois-tu que c'est mieux ou qu'il vaudrait mieux que ce soit bien réglé, au centimètre près ?
— Oh ! Je ne sais pas si c'est mieux comme ça. Les trucs réglés de A à Z, c'est bien, on ne peut rien y reprocher, mais je trouve que c'est toujours un peu froid.
— Quels sont les artistes qui t'ont laissé cette impression ?

en france, tout le monde se jalouse et se critique

— Moi, je ne critique jamais les autres chanteurs. Je trouve qu'on fait tous le même métier. Il est ridicule de se descendre. En France, les gens se descendent tous les uns les autres. Alors qu'en Amérique, on n'entend jamais un chanteur dire du mal d'un autre, même s'il n'aime pas ce qu'il fait. C'est le côté jaloux français, ça.
— Il n'y a pas longtemps, Charles Aznavour disait « Quand je chante à New York, il y a les Rascals, Barbra Streisand et Tom Jones qui viennent me voir ».
— Mais bien sûr ! Alors qu'en France, j'ai vu ça l'autre jour pour Sylvie, ils viennent toujours aux premières en espérant que le chanteur va se casser la gueule. Et quand ça marche, ils sont obligés d'applaudir, mais ça les emmerde énormément.
— C'est dommage, parce que si tout le monde cultivait l'esprit d'équipe, la chanson en profiterait, non ?
— Je trouve... Mais il n'y a aucune coopération entre artistes français.
— Par exemple, quand tu enregistres, personne ne va venir te voir au studio et dire « Tiens, je vais jouer de la guitare ou de l'orgue » ?
— Non. Un exemple : j'enregistrais en Angleterre, et l'autre fois, Jimi Hendrix, qui se trouvait là, a entendu le son et il a dit « Ah ! Il y a un truc avec des guitares là, je trouve ça marrant. Ça ne vous ennue pas que je joue dans votre séance ? » Il a fait le disque avec nous. C'était dans « A tout casser ». Il y a eu aussi le guitariste des Small Faces qui est venu jouer. Brian Auger, dans « Noir c'est noir » c'est lui qui jouait de l'orgue. Couramment, en Angleterre, les gars viennent aux séances des autres, pour eux, pour se marrer, ils jouent pour leur plaisir. En France, on ne verra jamais ça. Parce que s'ils pensent que ça peut être bien, ils se disent : « Je vais donner mes idées. Il vaut mieux que je les garde pour moi ». Je trouve ça ridicule.
— Alors qu'au contraire, s'ils venaient travailler avec toi, ou si toi, tu allais travailler avec eux, évidemment, il y aurait un échange d'idées. C'est comme ça qu'on peut avancer, non ?
— Je suis toujours le premier à vouloir

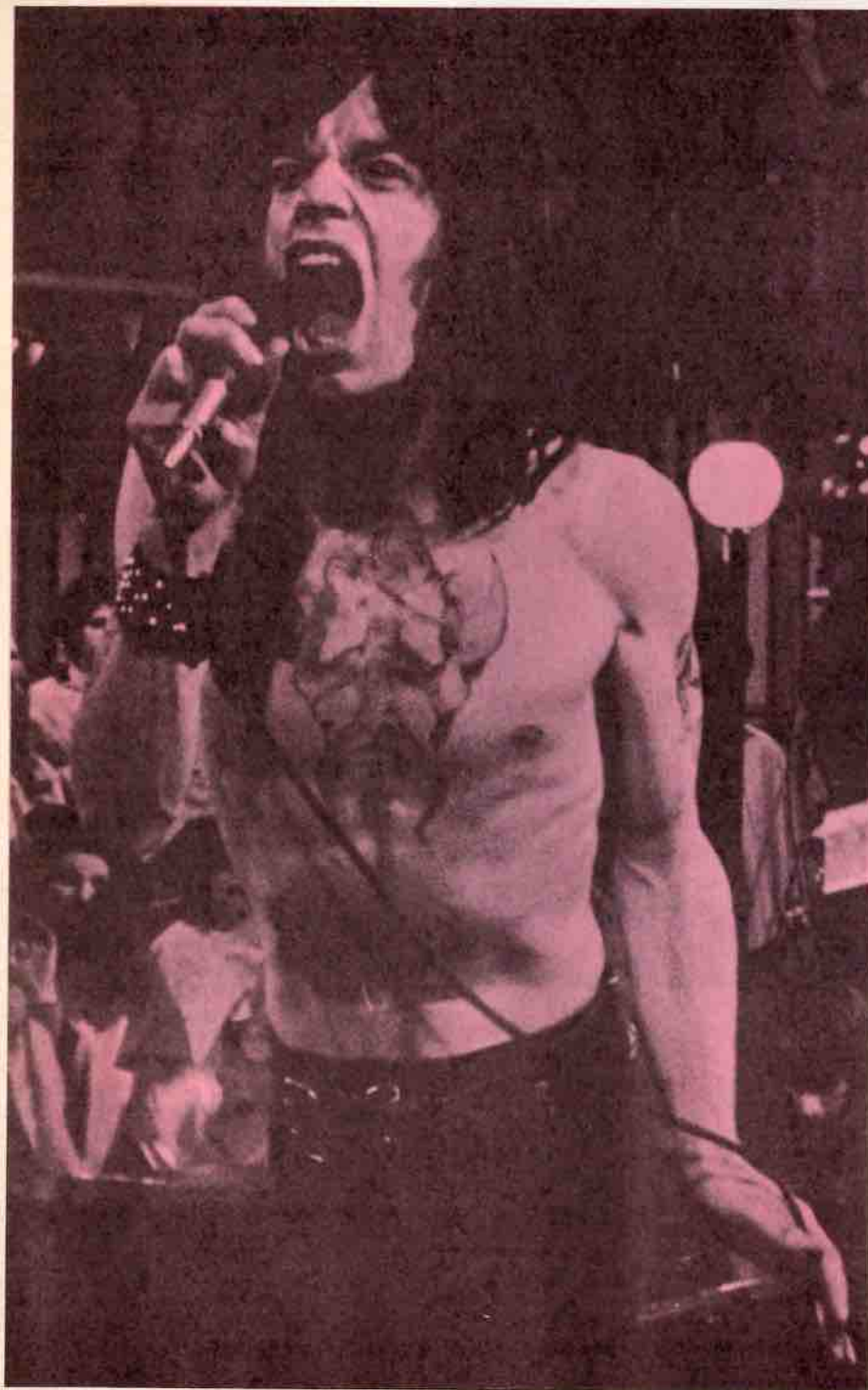


aider les autres chanteurs français. Par exemple, Herbert Léonard, j'ai travaillé avec lui. Et Nicoletta, Nicoletta est bien. Elle a plutôt l'esprit américain ou anglais.
— Elle est venue faire les chœurs dans un de tes disques ?
— Oui, oui ! Elle est venue dans... Comment s'appelle cette chanson que j'ai enregistrée ? C'est sur le disque de Bonnie and Clyde. Qu'est-ce qu'il y avait déjà ?... « Hush ». Et puis, il ne faut pas exagérer. Il y a quand même quelques chanteurs français qui sont bien sympas. Mais enfin la moyenne... Ce n'est pas tellement parmi les premiers noms. Par exemple, il est fréquent que les Rolling Stones aillent jouer aux séances des Beatles et les Beatles pareil. Mais on est en France, et c'est comme ça.

je ne supporte plus de voir les mêmes têtes aux premières

— Est-ce que tu crains les « premières » et leur public blasé ou jaloux ?
— Je m'en fous. J'attends surtout avec impatience les lendemains des « premières » pour chanter pour le vrai public. C'est pour ça que je ne fais plus l'Olympia. Pas parce que je n'aime pas chanter à l'Olympia, au contraire. La scène est bien. Mais de ne pas pouvoir passer outre cette première, avec ces mêmes têtes, ces mêmes gens qu'on voit à chaque première de chaque artiste. Moi, je ne supporte plus ça. Je ne supporte plus de les voir. Alors, maintenant, je fais le Palais des Sports. Comme je vais le faire au mois d'avril. Pas de première gratuite. Le premier jour est payant comme les autres. Et c'est le vrai public qui vient. Moi, ça fait sept ou huit ans que je fais l'Olympia, je n'ai plus rien à prouver. Maintenant, je chante pour mon public, et les autres, ils me connaissent. Je ne vais pas chaque année recommencer devant les mêmes gens.
— Et avec le public, le grand public, ça se passe comment maintenant ? Je me souviens d'une époque où ce n'était pas très facile. Je crois que tu as dit à ce moment là : « Entre le public et moi, chaque soir, il y a un compte à régler ».
— Oui, ça c'était au début.
— Est-ce que ça a changé ?
— Oui, maintenant, oui. Je crois que les gens viennent par curiosité et les autres viennent parce qu'ils m'aiment bien. Il n'y a plus cette lutte comme il y avait avant. Maintenant, je chante une musique que j'aime bien pour des gens qui aiment bien cette musique, c'est tout.
— L'an dernier, au Palais des Sports, ça a marché d'une manière extraordinaire ?
— Oui, parce qu'on s'est retrouvé en fin de compte, le public et moi, qui aimons le même genre de truc. (A suivre). — PIERRE CHATENIER.

Les Rolling Stones
ayant décidé que « la vie est
un cirque » et s'ennuyant
après l'affaire « Beggar's banquet »
ont réalisé, courant décembre,
un show télévisé
sur le cirque.
On y verra (peut-être en France) un
Mick Jagger toujours plus « libre ».



LE ROLLING STONES ROCK 'N' ROLL CIRCUS

Au « Rolling Stones
rock'n'roll circus »
furent conviés de nombreux
amis. Ci-dessus, John
Lennon, Yoko Ono, Keith
Richard, Mick Jagger, Brian
Jones, Charlie Watts,
Bill Wyman, Eric Clapton,
Marianne Faithfull.



En plus de John Lennon,
Eric Clapton et des Stones
(ci-contre Brian Jones), le show
a bénéficié de la participation des
Who, de Mitch Mitchell et
de Jethro Tull.





En plus de la partie musicale, d'autres numéros de tous styles viennent animer le show « rock'n'roll circus » dont le montage se termine et que les Stones comptent d'abord vendre aux U.S.A. Le show, qui sera peut-être suivi par d'autres réalisations dans le même style, est produit par les Rolling Stones et Sandy Lieberman.

SUN

ou le label du début.



Dans les années 40, Sam C. Phillips plaçait des groupes de blues dans les boîtes. Un jour, il décida de fonder son propre studio d'enregistrement, où viendront des bluesmen comme Howlin' Wolf, Rufus Thomas et le Doctor Ross. Les disques sortent chez Chess, Modern, Météor et RPM. Quelques années plus tard, Sam C. Phillips se rend compte qu'il n'y a rien de tel que l'indépendance : ainsi naît Sun, sa propre maison de disques. Le premier 45 t qui sort sur ce label est composé de deux titres instrumentaux, « Drivin' slow » et « Flat tire ». L'interprète : Johnny London. La référence : Sun 175. De 1951 à 1954, il continuera à n'enregistrer pratiquement que des bluesmen noirs. Ainsi Rufus Thomas, né le 26 mars 1917 à

Collierville dans le Tennessee, qui, à la fin de la dernière guerre, fut d'abord danseur avant de graver deux simples chez Sun (181-188) : « Bear cat » et « Tiger man ». Il devint disc-jockey en 1959, année à partir de laquelle il fit quelques tubes chez Stax, comme « Walking the dog » et des enregistrements avec sa fille Carla.

Ainsi Little Junior Parker, qui mit en boîte deux fantastiques plages chez Sam C. Phillips : « Feelin' good » (que Jerry Lee Lewis transformera en « I've been twistin' ») et « Mystery train », que Presley reprendra plus tard.

Ainsi les Prisonniers, prisonniers détenus dans la prison de l'état de Nashville où ils enregistraient des negro-spirituals : ainsi Doctor Ross qui participa à l'American Folk Blues 1965, Little Milton, Billy the Kid Emmerson et James Cotton.

En 1955, la jeunesse américaine a besoin d'une musique plus exubérante, plus entraînante. Elle va la trouver avec le King. Assez timide, pas très enthousiaste, celui-ci ne paraissait pas tellement croire en lui. On aurait dit qu'il n'avait que douze ans. Il s'était laissé pousser les rouflaquettes pour paraître plus vieux. C'est ainsi que la presse locale décrivait à ses débuts Elvis Presley, qui grava cinq 45 t chez Sun :

209 - « That's alright mama » / « Blue moon of Kentucky ».

210 - « I don't care if the sun don't shine » / « Good rockin' to night ».

215 - « Milkcow blues boogie » / « You're a heartbreaker ».

217 - « I'm left, you're right, she's gone » / « Baby let's play house ».

223 - « Mystery train » / « I forgot to forget... » Il enregistra également au 639, Madison Avenue de Memphis (adresse de la Sun Prexy Records Company) plusieurs titres qui parurent par la suite chez RCA-Victor, mais aussi des inédits comme « Uncle Penn ». RCA racheta le contrat d'Elvis à Sun pour 45.000 dollars, ce qui représentait beaucoup à l'époque. Accompagné de Bill Black à la basse, Scotty Moore à la guitare et D.J. Fontana à la batterie, le King fit dans les années 55-56 de nombreuses tournées dans les États du sud des États-Unis. Il touchait le double de ses musiciens et faisait des ravages sur son passage. Le regretté Bill Black racontera plus tard : « Nous n'arrivions même plus à régler nos instruments et à nous entendre tant le public entrainé en transes, en délire ». Grâce à Elvis, Sun était devenue la marque la plus importante dans l'histoire du rock.

Johnny Cash allait rassembler une bonne partie des amateurs de country and western, tout en utilisant les techniques de ses contemporains rockers (basse lourde, chambre d'écho, etc...). Cash fit 20 simples chez Sun entre 1955 et 1958. Fils d'un fermier de l'Arkansas, il signa chez Sun alors qu'il venait de terminer cinq années de carrière militaire. Chez Sun, il obtint bon nombre de tubes : « I walk the line », « Ballad of a teenage queen », « Guess things happen that way », pour n'en citer qu'un minimum. Johnny, qui enregistre aujourd'hui chez CBS, est venu plusieurs fois en Grande-Bretagne en compagnie de sa femme June Carter et de son ami Carl Perkins. Il considère Bob Dylan comme le meilleur compositeur actuel. Cash, qui a toujours cru en sa célébrité, a en outre tourné divers films pour la télévision et le cinéma américain.

Né à Tiptonville dans le Tennessee le 9 avril 1932, Carl Perkins va reprendre le Sun Sound de Presley : une ou deux guitares, une basse, une batterie, le tout accompagnant un chanteur à la sonorité sauvage et caverneuse. Quand il n'avait que trois ans, son père lui avait fabriqué sa première guitare avec une boîte à cigares. Un peu plus tard, il lui offrit une véritable guitare sur laquelle il se mit à jouer de célèbres thèmes de country and western. En 1953, il forma un groupe très apprécié dans la région de Jackson. Un soir, Sam C. Phillips les auditionna. Le 26 décembre 1955, Carl Perkins enregistra « Blue suede shoes » (Sun 234) qui allait se vendre à plus d'un million d'exemplaires et se classer numéro 1 aux hit-parades pop, rhythm'n'blues et country and western publiés par l'hebdomadaire Billboard. Malheureusement, un accident de voiture, six mois d'inactivité allaient rejeter momentanément Carl Perkins au second plan.

C'est également son père qui enseigna les secrets de la guitare à Roy Orbison, né le 23 avril 1936 dans le Texas. A huit ans, celui-ci fit ses débuts à la radio. Alors qu'il poursuivait ses études, il rencontra Pat Boone, chanteur qui commençait déjà à obtenir un certain succès. Orbison forma alors les Teen Kings. Ils enregistrent un 45 t avec Norman Petty, manager de Buddy Holly sur le label Jewell avant de passer chez Sun en avril 1956, où ses titres les plus importants furent « Down the line », « Ooby dooby » et « I like love ». Bien qu'ayant participé à plusieurs tournées avec Presley, Orbison préférait chanter des ballades. L'année dernière, il rassembla ses souvenirs pour les lecteurs du Record Mirror : « C'est le succès d'Elvis qui m'amena à Memphis, où Johnny Cash me présenta Sam C. Phillips. Phillips venait de refuser de prendre Buddy Holly, Conway Twitty et Sam Cooke dans son écurie. A Memphis, on s'entendait parfaitement : Jerry Lee Lewis m'accompagna plusieurs fois, tandis que Billy Lee Riley joua souvent de l'harmonica avec lui. Nous partions fréquemment en file indienne de sept ou huit Cadillac dans lesquelles se trouvaient Jerry, Johnny Cash, Warren Smith, moi-même, plus nos orchestres respectifs ».

Mi-Irlandais, mi-Cherokee, Billy Lee Riley naquit dans l'Arkansas le 5 octobre 1935. A dix ans, il forma son premier groupe de country and western. A 16 ans, il effectua son service militaire. Son orchestre s'appela les Little Green Men. Avec eux et Conway Twitty, il partit en tournée alors que Sun publiait plusieurs de ses simples : « Flying saucers rock'n'roll » (Sun 260), « Baby please don't go » (Sun 289), etc... Aujourd'hui, il continue à sortir régulièrement des disques. C'est un musicien très demandé en séances d'enregistrement.

Jerry Lee Lewis apprit le violon à huit ans. Quelque temps plus tard, il tapota sur un piano chez des amis. En deux heures, il fut capable de jouer une mélodie. Alors son père rassembla ses économies afin de lui offrir cet instrument coûteux. C'est encore son père qui l'emmènera voir Jack Clement chez Sun. D'abord, Clement n'est pas très enthousiaste : « Tout le monde chante de nos jours ; il y a des milliers de pianistes et qui ne joue pas de la guitare ? » lui déclara-t-il. En fin de compte, Jerry Lee enregistra une bande qui plut d'emblée à Sam Phillips.

Son premier 45 t, « Crazy arms » (Sun 259) sortit en octobre 1956 et se vendit à plus de 100.000 exemplaires dans la région de Memphis. « Whole lotta shakin' goin' on » fut d'abord interdit à la radio en raison de ses paroles jugées obscènes. Mais, grâce à l'intervention de Steve Allen, célèbre présentateur de la TV américaine, « Whole lotta shakin' » allait être le premier disque d'or de Jerry Lee Lewis. En juillet 1957, il fut engagé dans le Big Beat show d'Alan Freed. Le regretté Alan Freed aida beaucoup à la promotion des disques Sun avec ses émissions de radio, télévision, ainsi que ses tournées rock. En un an et demi, Jerry Lee Lewis, l'un des quatre grands de la Sun Co, avec Perkins, Presley et Cash, allait vendre sept millions de 45 t. Jerry obtint des disques d'or avec « Great balls of fire » (Sun 281), « Breathless » (288), « High school confidential » (296) et « What'd I say » (356). Sam Phillips possède encore plus de cent titres non publiés de Jerry, tels « Hallelujah I love her so » ; « Johnny B. Goode », « Bebop a lulla », « Good rockin' tonight », « C. C. Rider »...

Moins connu que les artistes précités, Sonny Burgess n'en est pas moins considéré comme l'un des maîtres du Sun Sound. Ses meilleurs disques sont à mon avis « My bucket's got a hole in it » et « Sadie's back in town ». Burgess publia son dernier disque en 1959. Il aurait ensuite travaillé comme boucher, avant de se remettre à chanter dans un club de Newport en 1965.

Il y eut aussi les deux Smith : Warren Smith, le premier, natif du Mississippi, influencé par les vieux chanteurs country, dont le « Ubangi stomp » (Sun 250) est assez génial ; et, Ray Smith, le second, né le 30 octobre 1935 à Paducah-Kentucky, qui débuta chez Sun en 1958. Son « Right behind you baby » fut repris par Vince Taylor il y a quelques années.

A noter que le Sun 332 par Jimmy Isle fut le premier enregistré dans des studios modernisés qui coûtèrent 400.000 dollars à Sam C. Phillips. Ce dernier publia aussi d'autres artistes sous le label Phillips International. Parmi ceux-ci : Charlie Rich, originaire de l'Arkansas, qui jouait du piano dès l'âge de 14 ans. A l'armée, il forma l'ensemble des Velvetones. A son retour, il travailla dans une ferme jusqu'au jour où sa femme lui conseilla d'envoyer une bande magnétique à Bill Justis chez Sun. Il grava dix simples chez Sun dont « Lonely week ends » / « Everything I do is wrong » ; mais son titre le plus célèbre en Europe demeure « Mohair Sam », gravé chez Smash. Musicien rivalisant avec des jazzmen de valeur, Rich est un compositeur encore très demandé.

Né le 22 août 1942, Carl Mann enregistra d'abord chez Jaxon (« Gonna rock'n'roll tonight ») avant de passer chez Phillips International, où il grava « Mona Lisa » et une douzaine d'autres morceaux. Aujourd'hui il est toujours très coté aux USA auprès des amateurs de rock et de country.

Il y a un an, Sam C. Phillips a été nommé Président de la nouvelle firme Holiday Inn Records qui appartient à la chaîne des motels Holiday Inn. Plusieurs artistes de country et de pop ont été engagés par cette marque. Phillips découvrira-t-il de nouveaux Presley, Lewis, Perkins, Lewis ou Cash ? Seul l'avenir le dira. — JACQUES BARSA-MIAN.



MORT DES ANIMAUX

Les
Animals
d'Eric Burdon
viennent
de mourir
après
six ans
d'existence.

« House of the rising sun ». Un bien joli début. Et pour la chanson — quelques arpèges de guitare — et pour une carrière. Un de ces succès géants qui révèlent un artiste mais ne l'imposent pas pour autant. C'est la suite qui importe, si l'artiste en question veut être autre chose qu'un souvenir de plus en plus vague, une ombre de plus parmi la cohorte des « one-hit-men » qui battent la semelle devant des portes à tout jamais closes. Les souvenirs, quand ils n'ont pas au moins trente ans, ne valent rien pour les hit-parades ; tous les producteurs vous le diront. « House of the rising sun », donc. D'entrée, les Animals ont annoncé la couleur : noir. Les sources : le blues. Ils sont Anglais, pourtant, impossible de s'y tromper. Issus du tout petit peuple, nés et élevés (?) à l'ombre de

quelque poussier ou de quelque factory crasseuse, dans le milieu inimaginablement dur du prolétariat britannique. Pour cela, leur histoire est banale ou bien extraordinaire selon les goûts, toujours est-il qu'ils s'en sont sortis. Et cela n'est pas si facile, tout compte fait, car seuls les meilleurs émergent (c'était du moins le cas à l'époque), et pas toujours dans les trois mois qui suivent leur premier micro (Joe Cocker : huit ans de « classes »).

Trois alternatives pour les petits « pros » anglais : faire comme daddy et s'user la vie, smog après pluie, ale après ale, sur les pavés gras et les machines dévoreuses de santé. Au bout du compte : un cottage en briques rouges pareil à un million d'autres, le smog, les pavés gras, la télé et la bière (trop triste pour en faire un jeu de



De gauche à droite :
Danny McCulloch, Vincent Bruno,
Vic Briggs, Eric Burdon,
John Weider,
Barry Jenkins.

mots...); ou bien essayer de s'en sortir en devenant une football-star; ou bien essayer de s'en sortir en devenant une pop-star. Aussi difficile dans les deux cas, la concurrence est frénétique et les sans-talent impitoyablement renvoyés à leur usine. Teddy-boys ils seront peut-être, pour casser un brin la figure à cette chienne de vie et faire durer un peu leur rêve brisé, leurs illusions bafouées.

Les Animals se sont fabriqués eux-mêmes, sans aide et sans relations, à l'image-modèle d'un peuple négro-américain qui aurait bien pu leur être aussi étranger que celui des Papous tant les affinités sont minces. Obscure conscience d'un commun statut d'exploités? Ou, plus simplement, attirance profonde pour des voix sans visages qui n'encombraient pourtant pas des juke-boxes de l'époque envahis par Cliff Richard et Presley, Gene Vincent et autres Shadows? Les deux, peut-être? Et Eric Burdon, gamin rondouillard au visage dissimulé sous une trop grande casquette et aux mains déjà calleuses, se découvrait avec émerveillement, le soir au fond de Dieu sait quelle arrière-salle de Newcastle, une voix en tout point identique à celle de ses dieux noirs. C'était au temps de l'Alan Price Combo.

ERIC DIT ADIEU AU BLUES

Après les clubs de Newcastle, ce furent ceux, plus huppés, de Londres, puis toutes les scènes du vaste monde. Inutile de revenir sur cette période rose des Animals, elle fut déjà contée en détail dans ce même magazine (R & F n° 12). Insistons néanmoins sur l'importance, peut-être négligée au profit de deux ou trois groupes plus fameux, des Animals dans le retour du blues et du R'n'B aux premières places. Dans le genre, ils étaient les meilleurs. Mais ils ne surent pas évoluer comme le firent les Stones ou les Beatles, et restèrent trop longtemps prisonniers des sempiternelles douze mesures et des résurrections de chansons que d'autres avaient déjà rendues fameuses (« Misunderstood », « Bring it on home to me », « Boom boom », « See see rider »). Cet exemple servira-t-il de leçon à tous les groupes anglais qui se ruent en ce moment sur le blues des

années cinquante sans en changer une note? On peut l'espérer sans trop y croire.

Toujours est-il que tout n'allait pas pour le mieux au sein des Animals; éternel processus de la détérioration des relations (ici, heureusement, sur le seul plan musical, les ex-Animals étant restés très liés) au fur et à mesure de la baisse du succès. Steale d'abord, Price ensuite, Chandler et Valentine enfin, quittèrent les Animals pour voler de leurs propres ailes. Burdon restait seul. Il allait prouver à posteriori qu'il était la figure essentielle du groupe. Et il eut la chance, ou l'intelligence, d'engager des musiciens qui, mis à part Rowberry moins bon que Price, étaient supérieurs à ceux qui l'avaient quitté: Barry Jenkins (drums), John Weider (guitare), Vic Briggs (guitare), Dave Rowberry (orgue) et Danny McCulloch (basse). Ensemble, ils enregistrèrent « See see rider », dernier hommage à une musique qui ne leur convenait plus. Les Animals étaient morts, un nouveau groupe était né, différent du précédent à tout point de vue; seule la voix du petit Eric faisait la liaison entre deux styles aussi lointains l'un de l'autre que Newcastle l'est de San Francisco.

ERIC DÉCOUVRE LES HOMMES

Car notre héros avait trouvé la foi. Une foi qu'il portait déjà en lui, toujours présente mais confuse et mal exprimée, comme une saveur que l'on a dans la bouche et que l'on ne peut expliquer par des mots. Burdon savait bien ce qu'il cherchait, même s'il n'avait fait qu'en esquisser l'expression dans le flip-side de « It's my life »: « I'm going to change the world ». Il cherchait le bonheur, ce qui n'a rien d'original en soi, pas tant pour lui-même que pour les autres, ce qui est bien plus remarquable. Et c'est encore d'Amérique que lui vint ce qu'il prit pour la Vérité et qui, après tout, l'est peut-être. L'Amérique, Burdon la connaissait déjà. Aussi mal qu'un artiste en tournée peut connaître un pays. Les États-Unis de l'Est. New York, impitoyable et froide secréteuse de solitude (« Hotel hell », « New York 1963 ») et faconneuse d'une humanité de robots aux doigts crochus et aux visages aussi vides que les façades de verre et de béton entre lesquelles ils

évoluent. De l'Ouest. Des jeunes gens tués à coups de couteau dans une salle de San Francisco qui n'était encore qu'une ville pareille aux autres. Et puis un jour (beau), au hasard d'un voyage, notre homme découvrit un nouveau visage de l'Amérique: San Francisco et tout son petit peuple, jardin fleuri au cœur de la grisaille ambiante. Révélation à l'homme qui pose pour la première fois les pieds dans le pays qu'il ne croyait possible que dans ses rêves les plus fous. Illumination de l'homme qui a cru aux hommes et s'aperçoit tout à coup qu'il a eu raison sur toute la ligne. En entrant dans San Francisco, le petit Eric découvrit les hommes comme d'autres découvrent Dieu en entrant dans une église. Touché par la grâce, l'Anglais de Newcastle ouvrit les yeux et se laissa aller à des étonnements d'enfant: comment se fait-il que tous les hommes ne soient pas pareils à ceux-là? et que le monde ne soit pas fait de fleurs éclatantes et de chants d'oiseaux? Saisi par la candeur d'une extase lyrique, Burdon étale sa profession de foi sur la couverture du premier LP des nouveaux Animals: « Le monde nouveau, différent de l'ancien, avec de nouveaux diamants, de nouvelles frontières à gagner, et beaucoup plus d'amour à donner. La reconnaissance de l'existence de la douleur et de l'extase, savoir qu'elles sont là toutes les deux, au creux de mon estomac, et qu'elles peuvent être déconnectées aussi facilement qu'un poste de télévision en couleur et en stéréo. Je vous aime tous, et je veux que vous vous enrichissiez à l'écoute de ces sons nouveaux comme je me suis enrichi à l'écoute de mes saints dans les années passées. Si vous vous sentez seul, et désemparé, et malheureux, sachez simplement que je vous aime (et beaucoup d'autres avec moi), et peut-être saurez-vous pourquoi je suis heureux, content et non-confus. La plupart des jeux auxquels je joue sont des jeux d'enfants (pas tous), des jeux heureux, des jeux d'amour, des jeux d'imagination, excusez mes jeux de peur et de jalousie, je ne suis qu'humain, après tout, et encore un apprenti de la vie. Peut-être que le prochain disque ne sera fait que de

jeux d'amour, mais alors, je pourrais bien être dans un autre monde... » Tout ce qu'il avait pressenti dans « I'm going to change the world », il venait de mettre les yeux dessus. Et il pouvait le toucher de la semelle, ça ne s'effondrait pas sous ses pieds. Là était LA solution à tous les problèmes de l'humanité aliénée et croupissante, il allait donc apporter sa petite pierre à cette Tour de Babel à l'envers (puisque sans trace de vanité ni désir de puissance) qu'on était en train d'élever sur les rives du Pacifique.

ERIC MISSIONNAIRE DE SA FOI

Nombreux sont ceux qui, ayant trouvé là-bas ou ailleurs leur petit bonheur, n'ont pas voulu voir plus loin et se sont contentés d'y rester pour toujours. Ceux-là sont passés à côté (bien qu'il soit difficile, dans le monde où nous vivons, d'en vouloir à un homme de se satisfaire de son propre bonheur) de quelque chose de plus grand et que, faute de mieux, nous appellerons une mission: contribuer à changer la vie, enrichir de ses propres découvertes l'état d'esprit des gens. Beaucoup font cela, qui partent à travers le monde comme pour l'évangéliser et reviennent de temps à autre se refaire une spiritualité aux sources de leur foi. Tout cela ressemble beaucoup à la vie édifiante de Saint François d'Assise et n'en est finalement pas très différent. Les missionnaires-termites rongent les structures.

L'audience d'un homme seul peut être grande. Celle d'un groupe fameux de pop-music l'est mille fois plus. Et Burdon a compris, avec beaucoup d'autres et de plus en plus, que la chanson était un bon moyen pour changer la vie et les esprits, quand un succès touche des millions d'oreilles et trotte dans des millions de crânes. Combien sont-ils, les jeunes gens qui se sont forgés une petite philosophie personnelle en écoutant Shepp ou Zappa, Dylan ou Burdon?

Ce dernier s'est donc lancé à corps perdu dans la croisade. Avec ses propres armes et avec d'autres qu'il découvrit peu à peu et qu'il considéra comme étant celles qui lui convenaient le mieux: chaleur, compréhension, dou-

ceur, persuasion. D'autres livrent le même combat avec des armes plus tranchantes et sans aucun doute plus efficaces: haine, violence, cris, injures, humour au vitriol. Et il semble bien que ce soit là une des rares choses que l'on puisse reprocher à Burdon: non pas de ne se sentir aucun goût pour ces armes, mais de leur dénier une quelconque valeur. Peut-être qu'à l'époque où il fit une retentissante déclaration à propos de Frank Zappa, il n'avait pas compris qu'ils livraient, au fond, le même combat, l'un avec la rage du désespoir, l'autre avec la douce obstination du croyant. De même, on pourrait reprocher à Burdon sa naïveté. Nous en reparlerons. En tout cas, il n'a pas hésité une seconde à se jeter dans la mêlée. A mi-chemin entre Scott McKenzie et les Fugs, le dur devenu pur poursuit sa route sans dériver.

ERIC CHRÉTIEN ?

De tous les nouveaux convertis, Burdon possède la fougue et l'enthousiasme; la naïveté aussi, parfois désolante. Il n'en a pourtant ni l'intransigeance austère (mise à part l'erreur-Zappa), ni le sectarisme acerbe. Son inépuisable potentiel d'amour et de compréhension le sauve. Qualités éminemment (et théoriquement) chrétiennes, direz-vous. Mais ce n'est pas la première fois que l'on remarque les rapports étroits existant entre la philosophie chrétienne (selon l'Evangile, du moins) et celle des hippies (appelons-les ainsi, bien que le terme ne soit pas tout à fait exact). Incapable de méchanceté, Burdon donne l'impression de comprendre les hommes et de leur pardonner, avec un rien de pitié au fond de la voix, tout le mal qu'ils ont déjà fait et qu'ils feront encore. Cela ne va pas sans l'expression de quelques banalités de sacristie ou de lieux communs littéraires et musicaux. Si tant est que l'on puisse considérer un chant d'amour comme quelque chose de banal. Et après tout, peu importe que l'on estime la voie choisie par Burdon comme étant bonne ou mauvaise du point de vue de l'efficacité. L'important est que les intentions soient indiscutablement bonnes. On ne fait pas de bonne musique avec de bonnes intentions? D'accord,

mais les Animals, heureusement, n'en sont pas restés à ce stade. Ils ont la chance de posséder un solide fond technique et une excellente inspiration, au niveau de la composition comme à celui de l'exécution. Fond qui leur permet justement de mettre leurs beaux sentiments en belles musiques. Tout le monde devrait y trouver son compte. Nous y reviendrons aussi.

Et ce qui chez d'autres ne passerait pas (certains textes) est pardonné à Burdon pour la raison qu'il est sincère. Indéniablement. Les esquisses du temps des anciens Animals et les naïvetés parfois énormes sont là pour s'en porter garantes. Les truqueurs sont plus roués que cela. A Burdon moins qu'à un autre, on pourra reprocher de s'être lancé dans le flower-power (encore une approximation) pour se remplir les poches. Bien sûr, on pourrait objecter que la voix du petit Eric, si chaude, si sincère, si persuasive, est bien capable de faire avaler à l'auditeur n'importe quelle couleuvre. Cela serait, à notre avis, injuste et finalement sans importance: l'essentiel n'est-il pas que celui qui écoute y croie lui? C'est ça, l'efficacité...

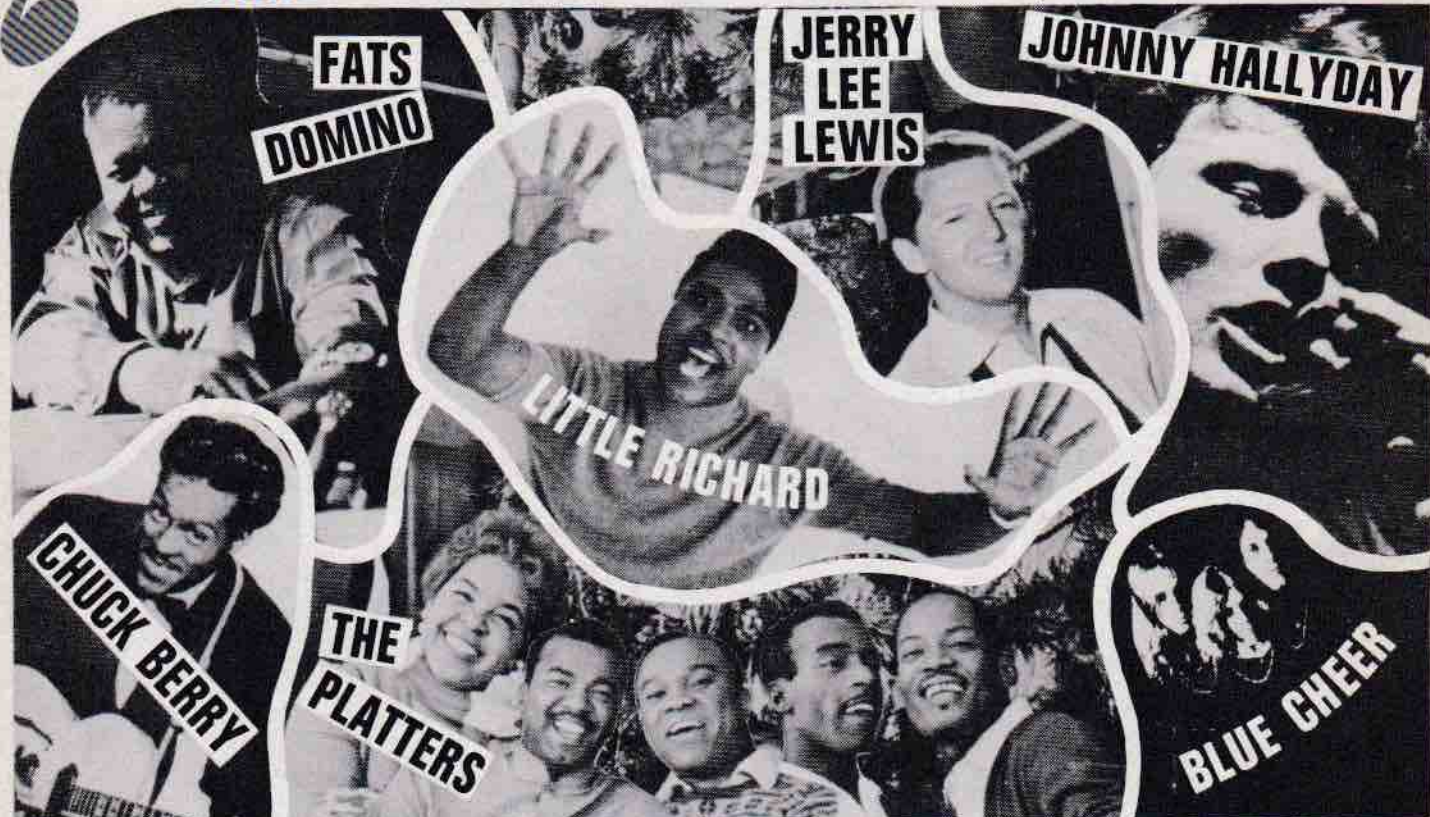
LES RÉFLEXIONS D'ERIC

Sincérité rime avec amitié. Un thème essentiel des Animals, souvent repris, parfois sous la forme d'une suite de noms (« Monterey », « It's all meat »), morceaux qui pourraient n'être que de raccrocheurs passages de pommade mais ne le sont pas puisque Burdon peut se permettre de traiter d'égal à égal avec Hendrix ou les Who (il est remarquable de constater, à propos de ces morceaux, qu'ils ont été spécialement écrits pour chanter les louanges des musiciens que Burdon admire. Cela, à notre connaissance, ne s'était jamais fait dans la pop-music et pourrait bien être une réminiscence de l'époque bluesy d'Eric), parfois dans des hommages encore plus explicitement rendus (Yes, I'm experienced), le plus souvent dans un sens très général qui est celui de l'amitié (amour) pour tous les hommes (Anything, Winds of change. All is one).

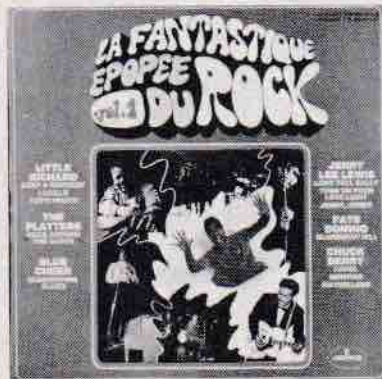
Burdon ouvre grand les yeux et chante ce qu'il voit avec tout le réalisme cru

LA FANTASTIQUE EPOPEE DU ROCK

Un succès sans précédent !



volume n° 1 n° 850 057 MERCURY volume n° 2 n° 134 093 MERCURY volume n° 3 n° 844 922 PHILIPS



propre aux chanteurs de blues. En cela, il est différent de la plupart des groupes psychédélics ou underground qui, eux, se coupent volontiers de la réalité (Pink Floyd, Soft Machine), la défigurent (Fugs, Mothers) ou la transcendent (Airplane, Doors). Mais Burdon ne se contente tout de même plus d'être le chanteur naturaliste qu'il fut à ses débuts. Il a appris à savoir ce que pèsent les mots qu'il prononce et surtout à faire l'effort de voir un peu plus loin que les simples images qu'ils évoquent et qui, sans cet effort, ne seraient que des images, c'est-à-dire des apparences. Dire ce que l'on voit est à la portée de tout le monde (presque); essayer d'en tirer des enseignements est plus difficile. L'effort de réflexion de Burdon n'atteindra jamais aux hauts niveaux de la philosophie transcendente; il aura au moins eu le mérite, dans sa touchante naïveté et son évident bon sens, d'avoir été fait. Refuser la facilité n'est pas si facile.

Réflexion sur l'amour, le plus souvent, pas forcément l'amour d'une femme (« We love you Lil ») mais plutôt, selon le même schéma généreux que celui de l'amitié, l'amour d'un homme pour tous les autres (« San Franciscan nights » et dix autres dont la majorité des chansons du nouvel album « Love Is »); réflexion sur la dérision de la condition humaine et de l'égoïsme (« No self pity », « The black plague »); réflexion sur la musique d'aujourd'hui et sa mission (« Winds of change », « Monterey », « Yes, I'm experienced »); sur la religion et la guerre quand elles font bon ménage (« Sky Pilot »); sur la solitude (« Hotel Hell »); méditations purement impressionnistes (« Orange and red beams » qui n'est pas de Burdon et qu'il ne chante pas lui-même); réflexions sociales (« Immigrant Lad », « America 68 »). A propos de ce dernier morceau comme de « We love you Lil », « Serenade to a sweet lady », « No self pity » et « All is one », on peut se demander au nom de quels impératifs (commerciaux, bien sûr) et en vertu de quels critères esthétiques la firme Barclay n'a pas jugé bon de les publier en France. Eric Burdon fait maintenant partie de ces quelques artistes pour lesquels chaque nouveau disque est une étape importante et surtout logique en ce sens qu'il marque une évolution nettement perceptible par rapport au précédent. Ainsi, les deux LP américains qui suivaient « Winds of change » (« The twain shall meet » — MGM SE 4537 — et « Every one of us » — MGM SE 4553) n'en font plus qu'un sur le marché français. C'est bien dommage, pour employer un euphémisme. Espérons que cette erreur ne se reproduira pas au moment d'éditer le dernier disque (dernier signifiant qu'il n'y en aura plus aucun ensuite) des Animals, « Love Is ».

Erreur d'autant plus regrettable que deux des morceaux supprimés, « Lil » et « Serenade » sont des instrumentaux qui permettent de juger de la valeur des musiciens de Burdon, celle de ses deux guitaristes en particulier, John Weider, le petit Juif à la sensibilité d'écorticé et aux doigts agiles (« Sérénade »), au surplus le meilleur violoniste pop et le principal artisan des nouvelles colorations sonores du groupe. Vic Briggs, le géant blond aux allures de Mormon égaré en enfer, soliste aux mains d'acier, fougueux et paresseux à la fois. Un point commun entre ces deux hommes comme entre tous les membres du groupe: le manque d'effets, le refus systématique de la facilité et du tape-à-l'œil à bon marché que permettent les accessoires sonores actuels. Rien n'est vain dans la musique des Animals, ce qui fait que tout paraît simple. Flot tranquille que ne venait, jusqu'à « Every one of us », troubler aucun rocher ni aucune cascade, la musique s'écoulait au fil des plages, lancinante, nonchalante, majestueuse, belle parfois jusqu'à l'ennui. Puis vint l'avant-dernier album et avec lui quelques changements.

« New-York 63-America 68 » se termine sur une étonnante orgie sonore qui pourrait bien être la première faille au cœur de la sérénité de Burdon. De même la part de plus en plus importante accordée aux bruits « inesthétiques » (« Sky pilot ») et aux passages dialogués (« America », « Immigrant Lad »), de même l'étonnant « Year of the Guru », morceau complètement déglingué, complètement ravagé, complètement ahuri, sembleraient démontrer que les Animals ne sont plus tellement éloignés du Grateful Dead ou des Mothers. On dirait que, soudain, Burdon s'est trouvé placé devant un dilemme: ou bien continuer, comme dans un passé récent, à faire de la belle musique avec ses beaux sentiments, ou bien sauter le pas et accorder sa musique à des idées qui ne sont plus tout à fait les mêmes que celles de l'homme qui découvrait San Francisco et ses fleurs. L'intrusion d'éléments extra-musicaux A COTÉ des mélodies proprement dites et non encore EN elles montre assez que Burdon hésite, peut-être retenu à la frange du délire par ses anciennes racines de chanteur de blues et quelque vieux fond de logique britannique. Il hésite, s'interroge, pousse des pointes et fait de brusques retours en arrière, comme s'il craignait, en s'abandonnant au bruit et à la fureur, de perdre un peu de sa pureté. Si l'extrémisme l'attire et le fascine, lui semble peut-être la meilleure voie, Burdon n'est cependant pas certain d'être un extrémiste. Jusqu'à présent il s'est contenté de dire: « Jeune flic, vieux flic, quand donc apprendrez-vous à vous sentir bien dans la chaude nuit de San Francisco? »

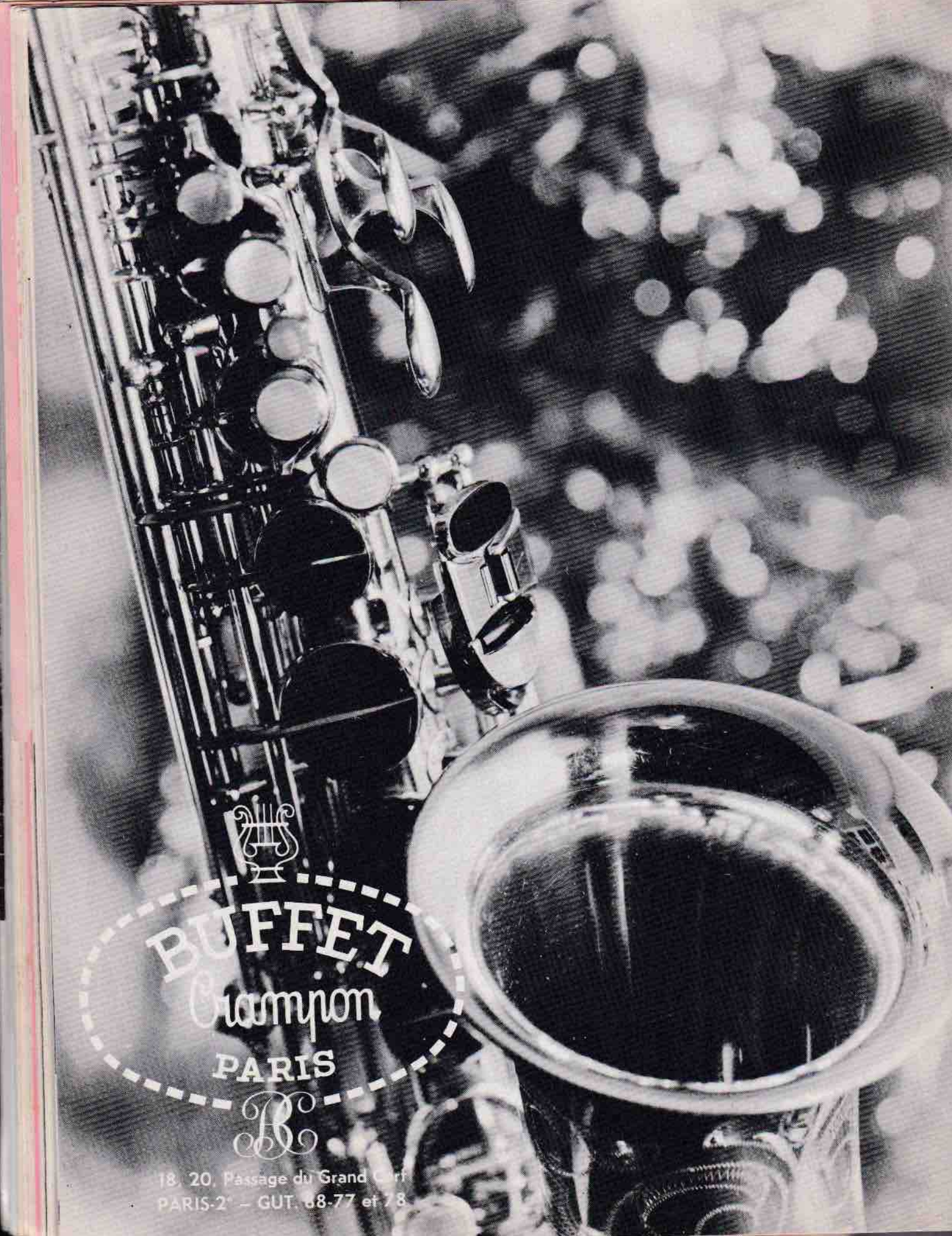
(Dister dit que les nuits sont froides là-bas); il a peur de devoir dire un jour: « Sale flic, va te faire foutre... » Peur aussi, sans doute, de s'avouer que tout ce qu'il a fait jusqu'à présent et qui était sa vie n'était finalement pas si utile que cela. Et une fois faite cette douloureuse auto-critique, aura-t-il, au fond de lui-même, le potentiel de hargne nécessaire pour savoir cracher avec sincérité à la face du monde? Lui qui se voulait tout amour pour ce même monde? Il raconte cette anecdote: « Barry Jenkins a dit, un jour, à un flic qui lui fonçait dessus: « Je t'aime ». Le flic est resté une seconde interdit, la matraque en l'air, puis il s'est mis à cogner sur Barry. Quand il a fini sa petite affaire, Barry lui a dit: « Je t'aime ».

Voilà l'état d'esprit des Animals. Encore. Mais pour combien de temps? On ne peut pas indéfiniment tendre l'autre joue, à moins d'être un saint ou un masochiste (mais tous les saints sont sûrement masochistes). Ce flic, n'aurait-il pas mieux compris si Barry Jenkins lui avait collé son poing sur la figure? Car après tout, de lui dire « je t'aime » ne l'a pas empêché de cogner ni même, probablement, de dormir. De là à se dire qu'il y a des armes plus efficaces que les chansons d'amour...

LA MORT DES ANIMAUX

L'amour ne paie pas. Dans tous les sens du terme. Et Burdon n'a même pas voulu attendre la sortie de son dernier (double) album, « Love Is », pour prendre sa grande décision: il abandonne la musique. Après dix ans de métier, Burdon « en a marre » et estime que si, en dix ans, il n'a pas réussi à trouver sa voie, il ne la trouvera sans doute jamais dans la musique. Le cinéma lui semble être maintenant un meilleur moyen d'expression, c'est pourquoi il vient d'écrire le scénario d'un western « radicalement psychédélique » et probablement très virulent intitulé « Jim Crow: An American Tragedy ». Tout un programme qui prouve que, si la musique est morte, les idées sont toujours bien vivantes. Peut-être que c'est là l'important. Mais c'est tout de même un assez terrible constat de faillite que dresse Burdon quand il déclare, amer: « je me sens tout à fait inadéquat, et comme compositeur et comme interprète ». Bien sûr, le contrat de Burdon avec la MGM lui impose d'enregistrer jusqu'en 1971. Bien sûr, il fera encore des disques durant ces trois années. Mais s'il a perdu cette foi en la musique qui faisait de lui un personnage (chanteur) si intéressant, s'il n'est plus que l'ombre du petit Eric Burdon qui se faisait sauter les cordes vocales à Newcastle ou découvrait l'Amour à San Francisco, à quoi bon?... — PHILIPPE PARINGAUX.





18, 20, Passage du Grand Carré
PARIS-2* - GUT. 68-77 et 78

DISQUES HORS ETOILES

BLOOD, SWEAT & TEARS
CHILD IS FATHER TO THE
MAN. Overture. I love you
more than you'll ever know.
Morning glory. My days are
numbered. Without her.
Just one smile. I can't
quit her. Meagan's gypsy
eyes. Somethin' goin' on.
House in the country. The
modern adventures of Pla-
to, Diogenes and Freud.
So much love Underture.
CBS S 8-63.296/30 cm.

Voici un disque qui est inexplicablement et totalement passé inaperçu. Et, bien qu'il soit sorti il y a déjà quelque temps, il nous a semblé parfaitement inconcevable qu'il ne figurât pas ici, en bonne place, dans les disques du mois. Car « Child is father to the man » est un chef-d'œuvre, ni plus ni moins. Le terme a été assez galvaudé et a assez perdu de sa signification pour que l'on hésite un temps avant de l'employer. Il n'y en a malheureusement pas d'autre pour qualifier ce disque. Le plus parfait sans doute dont la pop-music ait accouché depuis ses origines. Tous ces mots sont pesés et sincères. Douze morceaux, dont sept sont dus à la plume de Al Kooper qui, de disque en disque, se révèle être le plus important découvreur pop d'aujourd'hui. La perfection totale, depuis « Overture » jusqu'à « Underture », le tout en deux faces inhabituellement longues et pourtant bien trop courtes. Une suite, tout au long de laquelle revient en leitmotiv une petite phrase musicale ravissante, une suite d'une richesse et d'une rigueur dans l'orchestration jusqu'à présent inouïes (en pop, toujours).

La construction, l'élaboration, la finition, voilà ce qui fait la très profonde originalité et l'importance des BS & T. Pour la première fois dans l'histoire de la pop-music, une grande formation atteint à la cohésion totale et réalise l'Unité. Ceci n'est pas le disque d'Al Kooper et de Steve Katz, c'est le disque de tous ceux qui ont participé à l'enregistrement, et cela se sent tout au long des plages. Mais le plus étonnant n'est peut-être pas cette soudure sans la moindre faille des cuivres, des cordes et des voix; l'étonnant est que l'Esprit soit constamment respecté, que ce soit celui du blues, du rock, de la musique underground ou même de la musique classique. Et que ce disque soit tout sauf un fourre-tout d'influences plus ou moins bien assimilées.

Al Kooper fait ici, une fois encore, la preuve de sa sensibilité, de sa délicatesse, de son intelligence parfois confondante. Petit Duke Ellington du pop, il est, en dépit d'un volontaire effacement, toujours présent derrière chaque note, chaque trouvaille, chaque finesse, et c'est son esprit que soufflent les cuivres impeccables des BS & T (parmi lesquels Randy Brecker, aujourd'hui trompette chez Horace Silver). Parmi les popmen d'aujourd'hui, Al Kooper est l'un de ceux qui ont le plus à dire. Il se trouve qu'il est aussi celui qui le dit le mieux. « Child is father to the man » est là pour en faire la preuve, l'un de ces rares disques qui proposent à l'auditeur un inépuisable

F B T

Electronica

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ



SOLID STATE Amplifiers

- DLS 1200/80 (80/120 W.)
- DLS 1200/80-80 (160/240 W.)

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18* - Tél. : 606-68-06
CATALOGUE ET DÉPOSITAIRES
SUR DEMANDE

MUSIC CENTER

JUMELAGE AVEC

50, RUE DE DOUAI, PARIS-9^e - TRI. 78-78

LE MAGASIN SPÉCIALISTE DE L'OCCASION

ORANGE

« Music-London »

ENEZ ESSAYER des « **AMPLIS SPECIAL BLUES ORANGE** »
adoptés par les **Fleetwood Mac**, **Mayall**, et bientôt par **Hendrix**.
PUISSANCE 150 WATTS.
STROMBOSCOPE **ORANGE** 1.500 F.

Guitares de blues à gogo ce mois-ci :
Guild, Starfire, Gibson, Melodie Maker, etc...
à des prix hors concurrence !!!



LES FLEETWOOD MAC



3.100 F.
VOX 60 watts
BASS.



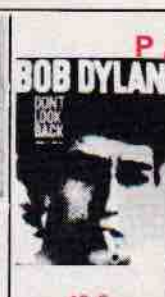
1.650 F.
Basse DAN
ELECTRO avec
ETUI.



1.500 F.
STRATOCATER
FENDER.



2.200 F.
AC 30 watts VOX
TOP BOOST - 2
haut-parleurs 31 cm.
GOOD MAN.



45 F.
ALBUM DE
85 chansons
IMPORTÉ
U.S.A.

PARTITIONS

ALBUM BEATLES 146 chansons 35 F.
ALBUM BEATLES du double 33 t.
avec 28 titres : 50 F.
ALBUMS : Hendrix, Cream, Bee Gees,
OTIS REDDING, Who, STONES :
15 F. et 25 F.

COMMANDEZ
notre **CATALOGUE**
(4 TIMBRES)



guitares
amplis
sonos
effets spéciaux
batteries
orgues

■
tout ce matériel
à votre disposition
pour l'essayer seul
ou en formation.

■
location
location-vente
occasion
reprise

, une ambiance
fuzz

dépositaire Fuzz à paris :
cambon-musique, 49, rue cambon, paris 1^{er} (face à l'olympia), tél. 742.93.57

trésor dans lequel il ne se
lasse pas de plonger les
mains (oreilles) puis-
qu'elles ne reviennent ja-
mais vides.

P.S. Bien que séparés, les
BS & T (Al Kooper, o. p.
voc; Steve Katz, gt. voc;
Randy Brecker, tp; Jerry
Weiss, tp; Fred Lipsius, as;
Dick Halligan, tb; Jim Fiel-
der, bgt; Bobby Colomby,
dms; plus douze instru-
ments à cordes et deux
choristes) ont enregistré un
second album qui vient de
paraître aux USA et que
l'on annonce comme étant
plus formidable encore que
celui-ci. Est-ce possible? —
PHILIPPE PARINGAUX.

MARLOWE MORRIS QUINTET

PLAY THE THING: Play the
thing. Stompy Jones.
Moonlight in Vermont.
Sympathetic blues. In the
trail, Pt. 1 & 2. Up down and
around. I loves you Porgy.
Marlowe's blues. Jitterbug
Waltz. No no no.
CBS 62.397 (30 cm - 22.90 F)
(U.S. Columbia)

Lorsqu'en 1961 Marlowe
Morris enregistra « Play the
thing », un petit 45 t pour
la danse, le premier disque
sous son propre nom (il
avait déjà participé à une
séance de Lionel Hampton
en 1940 et participé au film
« Jammin' the blues »), il
fut probablement le pre-
mier étonné de le voir
grimper au hit parade et
devenir un tube. En France,
Daniel Filipacchi le choisit
comme chouchou à son
émission Salut les Copains;
malgré cela le disque ne fut
pas publié chez nous. L'an-
née suivante, le HCF prima
le 30 cm, mais ce n'est
qu'aujourd'hui qu'il est en-
fin édité en France.

Un bon disque reste un bon
disque, c'est bien entendu,
mais il perd malgré tout
de son actualité. En 1962
il correspondait au twist et
au madison qui faisaient
alors fureur dans les disco-
thèques. Aujourd'hui il fera
toujours le bonheur des
amateurs de jazz, mais
enfin il n'a plus le rythme
ni le sound auquel sont
habitués les danseurs qui
vivent au goût du jour.

Marlowe Morris, qui joue
ici de l'orgue, s'est entouré
de musiciens de premier
choix, tels que Buck Clay-
ton, Buddy Tate, Edmond
Hall et Jo Jones (les détails
exactes sont indiqués au dos
de la pochette). Ces noms

ne vous disent peut-être
rien? Dans ce cas, faites
donc un saut chez votre
disquaire et demandez à
l'écouter. Vous risquez fort
de faire une découverte que
vous ne regretterez pas. —
K. M.

FOLK AND BLUES STORY

PETE SEEGER: The house
carpenter. 3 courting songs.
LEADBELLY: The bourgeois
blues. Looky looky yonder.
WOODY GUTHRIE: Gypsy
Davy. More pretty girls
than one. JOSH WHITE: Go
way from my window.
RAY CHARLES: Goin' down
slow. Now she's gone.
LIGHTNIN' HOPKINS: In the
evenin' is going down.
Trouble in mind. SONNY
TERRY: Cornbread meat et
molasses. Ham and eggs.
BIG BILL BROONZY: Six-
teen tons. WOODY GU-
THRIE: Pretty Boy Floyd.
Poor boy. CISCO HOU-
STON: The Golden Vanity.
Cumberland Gap. JOSH
WHITE: Bon Bon's. What I
want from you. LEADBEL-
LY: Burrow love'go. JOHN
LEE HOOKER: It hurts me
so. Tease your daddy. BIG
BILL BROONZY: Ridin' on
down. See see rider. PETE
SEEGER: The Greenland
fisheries. Winnsboro cotton
mill blues. SONNY TERRY:
Long John. LIGHTNIN' HOP-
KINS: Longtime. Rainy day
blues. JOSH WHITE: Git
alone home, Cindy. So
soon. BIG BILL BROONZY:
Feelin' lowdown. All I got
belongs to you. CISCO
HOUSTON: Ezekiel saw the
wheel. SONNY TERRY:
Lost John. Chain gang
blues. LIGHTNIN' HOP-
KINS: Baby. Long gone like
the turkey thru the corn.
LEADBELLY: Black Betty.
Yellow woman's door bells.
WOODY GUTHRIE: John
Henry.

BYG 112 B, 113 B, 114 B.
Coffret 3 x 30 cm.

Vous pouvez reprendre
votre respiration, après
l'énumération de ces qua-
rante-trois titres: car c'est
là une anthologie folklo-
rique de taille, comme il ne
s'en publie qu'une fois,
peut-être, tous les dix ans.
La jeune maison Byg ne
manque pas d'audace, en
sortant ce splendide coffret
avec un esprit qui refuse la
notion de vedette. Un cof-
fret où l'on trouve, il faut
bien le dire, à boire et à
manger.

Finissons-en donc tout de
suite avec le moins bon:
d'abord la présentation,

à l'avant-garde de la percussion

ROGERS
U.S.A.

la batterie la plus prestigieuse du monde

CAISSE CLAIRE DYNA-SONIC
ACCESSOIRES SWIV-O-MATIC

Catalogue gratuit et adresse
de nos revendeurs sur demande à

SOCARO

Importateur exclusif pour la France

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e

Téléphone : 606-68-06

ROY BURNS, le grand batteur américain,
bientôt à Paris pour une " Drum Clinic " ROGERS



en tête de tous les "hit parade"

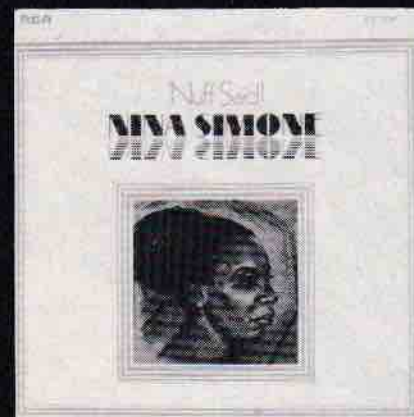


ain't got no
I got life
par **NINA
SIMONE**

Nuff Said 33 t 30 cm 740.554

Ain't got no I got life

Real Real hit parade 49.572



exclusivité sur disques

RCA



pour le moins... dépouillée. La couverture est pourtant prometteuse, mais on déchante en l'ouvrant: les trois disques sont là, dans leur pochette blanche, et C'EST TOUT. Pas de photos, ni de biographies, ni de commentaires. Et Dieu sait que ce n'est pas la matière qui manquerait! On m'a toutefois assuré que cette lacune allait être comblée. Souhaitons-le, et au plus tôt. En effet, pour profiter pleinement de ce coffret, un minimum de notions sur les problèmes sociaux des États-Unis et sur la vie des artistes proposés est indispensable. Et la méconnaissance de la langue pourrait être surmontée si seulement quelques embryons de traductions étaient présents... Le moins bon aussi, c'est le choix de certains titres, d'un intérêt secondaire: c'est ainsi que la participation de John Lee Hooker ou de Lightnin' Hopkins, par exemple, ne reflètent guère la valeur réelle qu'on leur reconnaît en d'autres occasions.

Mais place au meilleur: c'est en premier lieu le plaisir et l'émotion de trouver réunies les voix des principaux artisans blancs et noirs du folklore américain. Certains d'entre eux sont encore en vie, mais ils ont évolué, et ces enregistrements anciens nous restituent le son de leur jeunesse; ce qui ne laisse pas d'amuser parfois, comme dans le cas de Ray Charles, presque méconnaissable, mais déjà un «genius» dans «Now she's gone». Pete Seeger, lui, n'a pas tellement changé: sa voix est plus fraîche, mais son style, notamment en public, est bien là dès les années cinquante. L'époustouflante guitare de Lightnin' Hopkins alterne avec les plaintes inoubliables de l'harmonica de Sonny Terry. Et les grands disparus (Leadbelly, † 49; Cisco, † 61; Woody, † 67) nous parlent d'outre-tombe.

Ils sont tous là, ces personnages de légende, à travers ces souvenirs sonnants et grésillants du temps des 78 tours que le microsillon a sauvés de l'oubli. Et tandis que défile leur témoignage, on ne peut se garder de penser qu'ils nous chantent une Amérique révolue: celle des «hoboes» qui attrapaient en marche les trains de marchandises, des Pret-

ty Boy Floyd qui volaient l'argent des riches pour le distribuer aux pauvres; celle où l'on n'avait pas encore perdu ses illusions à cause du «système», celle où l'on croyait encore que le vrai socialisme allait arriver bientôt, celle où l'hypocrisie n'était pas encore monnaie courante. Une Amérique révolue, oui, mais qui explique celle de maintenant. Car les voilà, les chansons qui ont écrit son histoire: la seule Histoire Vraie d'un Peuple Vrai. Une Amérique où Bob Dylan, ou Country Joe ou Aretha Franklin n'auraient pas pu exister. Ou alors personne n'en aurait rien su. Mais sans laquelle, aujourd'hui, ils ne seraient rien devenus. Et c'est pourquoi le coffret «Folk & Blues Story» est un devoir pour vous tous. Un devoir de première urgence, puisqu'il n'est plus question de «catégories musicales». Puisqu'il est question d'hommes. — JACQUES VASSAL.

JETHRO TULL
THIS WAS. My sunday feeling. Someday the sun won't shine for you. Beggars farm. Move on alone. Serenade to a cuckoo. Dharma for one. It's breaking me up. Cat's squirrel. A song for Jeffrey. Round. ISLAND ILPS 9.085/30 cm. Voici donc le premier disque du Jethro Tull (Jethro Tull: ingénieur agronome anglais du XVIII^e siècle qui, par des voies bien mystérieuses, revient au premier plan de l'actualité pop!). Le groupe est déjà relativement connu en France, du noyau sans cesse grandissant d'amateurs pour lesquels le blues des années 60 est l'équivalent de ce que fut le rock des années 50 pour toute la génération précédente. Il faut être objectif: ce genre de raz-de-marée n'apporte jamais QUE de bonnes choses, et déchet il y a forcément. Mais quand une mode dure, une mode musicale, et quand elle répond aux aspirations profondes de toute une partie de la jeunesse, elle a de bonnes chances de voir ceux qui la véhiculent progresser sans cesse, ne serait-ce que parce que le public devient de plus en plus exigeant: ne serait-ce que parce qu'ils ont le TEMPS de s'améliorer. Ainsi, en ce qui

LE SPÉCIAL ORGUE shade

est équipé de: 2 HP de 385 cm
2 HP à chambre
de compression
100 Watts RMS



SHADE - France

78 - Houilles

new!



pour l'animation
de vos magasins
de vos discothèques
de vos soirées

- un analyseur de son créant une lumière musicale
- un gradateur pour tamiser vos lumières
- une puissance commandée jusqu'à 2 kw

l'analyseur complet et une
rampe de 6 spots de couleurs :
380 francs T.T.C.

documentations et adresses
de nos revendeurs à :

A.E.C. France
66-70, Rue Regnault - Paris 13^e
tél. 336.47.61

aec FRANCE

LA MAISON DU JAZZ

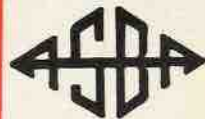
24, rue Victor-Massé, PARIS-IX^e
Métro Pigalle Tél. : 878.29.61

GUITARES ÉLECTRIQUES - BATTERIES
AMPLIFICATEURS - SONORISATIONS
SAXOPHONES - TROMPETTES
CLARINETTES - VIBRAPHONES
GUITARES CLASSIQUES
ORGUES ÉLECTRONIQUES - TYPIQUES

LA MAISON DES
GRANDES MARQUES
INTERNATIONALES

Premier

Ludwig



Fender

HOHNER

GRETSCH

FARFISA

Gibson

COUESNON

Selmer

Framus

VOX

WELSON

AKG

KLEMT

concerne le blues que l'on joue en Angleterre, on voit maintenant apparaître des groupes qui ont leur personnalité propre, essaient de créer quelque chose de neuf à partir des harmonies du blues et, plus important, essaient de trouver l'Esprit de cette musique. Ce n'est pas chose facile. Le Jethro Tull est l'un de ces groupes et, peut-être, celui qui a le mieux réussi. Je ne crois pas avoir jamais entendu un disque de blues made in England qui fût meilleur que ce « This was » (je parle ici d'un disque dans sa totalité, ce qui exclut « Wheels of fire » où tout n'est pas du blues. Mais, peut-être, « Bare wires »...). L'originalité du Jethro Tull consiste essentiellement en l'établissement d'un climat très dramatique, voire franchement inquiétant (la photo de la pochette en est une preuve, des morceaux comme « Sunday feeling », « Beggars farm » ou « Song for Jeffrey » en sont encore l'illustration). La voix de Ian Anderson, l'emploi particulier qu'il fait de la flûte ou de l'harmonica, la sonorité de la guitare font

que la plupart des plages du disque dégagent une petite atmosphère de film d'épouvante qui pourra ne pas plaire à tous. De tous les éléments qui composent le Jethro Tull, la flûte est le plus important. Ce n'est pas la première fois que cet instrument est utilisé en pop-music (Traffic), mais c'est la première fois qu'un musicien pop l'aborde avec un esprit entièrement tourné vers le jazz et non plus en fonction de la joliesse de ses trilles et de sa sonorité. Exemple type, l'instrumental « Serenade to a cuckoo » dans lequel Ian Anderson laisse éclater toute l'admiration qu'il a pour Roland Kirk (d'ailleurs compositeur du morceau) : plaintes étranglées, grondements, halètements, détentes superbes, notes rauques happées et recrachées aussitôt, comme si elles brûlaient les lèvres, et entrecoupées de soupirs à fendre l'âme. Cette fusion que tente le Jethro Tull entre le jazz et le plus low-down des blues donne une musique qui se soucie assez peu de l'esthétisme propre à certains groupes anglais, et qui ne



JETHRO TULL
climat dramatique.

★ ÉQUIPEMENT MUSICAL PROFESSIONNEL ★

CENTRAL
MUSIQUE



MARTIN U.S.A.



LE PLUS IMPORTANT CHOIX
DE MATÉRIEL MUSICAL DE FRANCE

LE MAGASIN QUE VOUS
DEVEZ CONNAÎTRE!



CENTRAL
MUSIQUE



VICTOR FLORE

11 bis, Rue Pigalle, PARIS-9^e

TÉLÉPHONE :
874 - 55 - 85
874 - 60 - 88

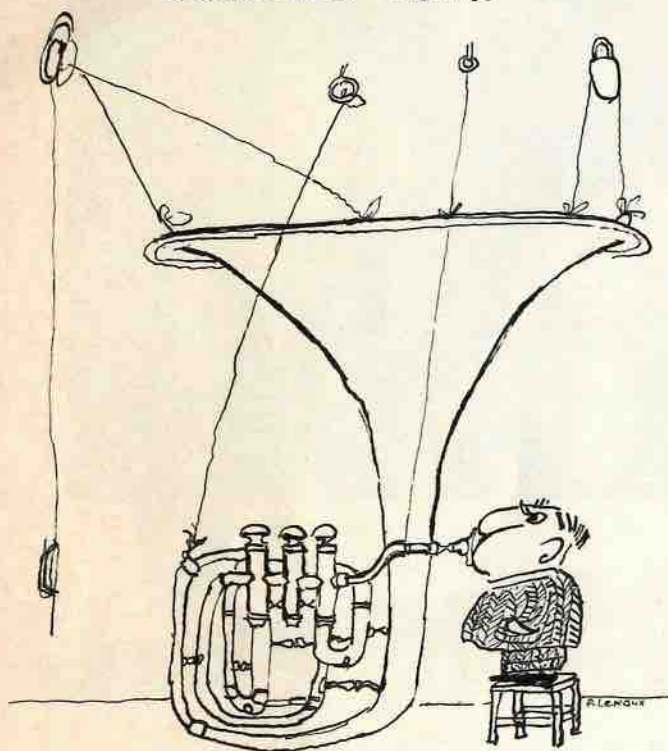
★ LONG CRÉDIT
★ REPRISES
★ OCCASIONS

★ MÉTRO : TRINITÉ
★ OU PIGALLE

★ ÉQUIPEMENT MUSICAL PROFESSIONNEL ★

non!

ne faites pas
comme lui!!



ayez un instrument a votre mesure

consultez

L'HEURE MUSICALE

qui
vous
conseillera
sur
tous
vos
achats

auditorium
instruments de musique
haute fidelite

106 rue de Longchamp . Paris.16.

metro trocadero pompe tel : 553.03.40

visé qu'à accrocher l'auditeur (sans être pour autant raccrocheuse), à le remuer d'une façon ou d'une autre. Objectif atteint. Les compagnons de Ian Anderson, s'ils n'ont pas sa stature, ne sont cependant pas indignes de lui: Mick Abrahams (lead - guitar, « Cat's squirrel »), Glenn Cornick (bs-gt) et Clive Bunker (dms, « Dahrma for one ») font excellemment tout ce qu'ils ont à faire, même s'ils se montrent meilleurs accompagnateurs que solistes. A signaler que, selon une tradition désormais bien établie, le groupe s'est en partie désuni au moment même où il connaissait le succès: Mick Abrahams a récemment laissé tomber le Jethro Tull (à moins que ce ne soit le contraire) à quelques heures d'un concert qui dût être annulé. Cela n'est pas très grave, dans la mesure où le Jethro Tull c'est avant tout Ian Anderson, et du fait que les bons guitaristes de blues ne manquent pas dans la swinging England. L'essentiel n'est-il pas que Ian Anderson continue dans la voie originale qu'il a choisie et que le Jethro Tull (ingénieur agronome...) réalise beaucoup de disques aussi excellents que celui-ci? — PHILIPPE PARINGAUX.

STEPPENWOLF
THE SECOND. Faster than the speed of life. Tighten up your wig. None of your doing. Spiritual fantasy. Don't step on the grass, Sam. 28. Magic carpet ride. Disappointment number (unknown). Lost and found by trial and error. Hodge, podge, Strained through a Leslie, Resurrection. Reflections.

STATESIDE SSX 340.840/30 cm.

Second disque de Steppenwolf, ce groupe canadien qui vint s'installer sur la West Coast il y a quelques années et est devenu, en 1968, l'une des formations les plus populaires des USA. Succès mérité et surtout prévisible puisque les membres de Steppenwolf ont su trouver LA formule qui fait vendre: un habile dosage de rock, de blues et de psychédélique, juste assez pour ne pas effrayer le teenager américain moyen. Le tout

saupoudré d'une bonne dose d'humour, parfois très corrosif, et servi brûlant. John Kay, chanteur et compositeur de la majeure partie des thèmes de la formation, a dans son jeu tous les atouts pour faire avaler à l'Amérique quelques couleuvres de bonne taille: une voix extrêmement agréable, même quand elle force, une diction impeccable, une aisance toujours égale quel que soit le genre de musique abordé et une suave fraîcheur qui n'est pas tellement fréquente dans les gosiers des rockers. L'esprit de ce disque n'est pas sans rappeler celui qui anime les Beatles tout au long de leur dernier double-album: Steppenwolf égratigne au passage, et en donnant toujours l'impression de ne pas se prendre du tout au sérieux, tous les domaines de la pop-music: le rock avec « Faster than the speed of life » et le très drôle « Don't step on the grass, Sam »; la musique pop à l'anglaise avec « 28 » ou les violons de « Spiritual Fantasy »; le blues (assaisonné de gazouillis d'oiseaux) avec « Disappointment number » (dans lequel Kay passe en revue tous les clichés du blues) ou « Tighten up your wig »; la musique underground avec « Magic Carpet ride », « Resurrection » ou « Reflections ». A noter que les cinq derniers morceaux de la face B n'en forment en fait qu'un seul. Encore un de ces « trucs » dont sont friands les groupes underground. Reste que malgré (ou grâce à) cette constante charge, le très irrespectueux Steppenwolf est un groupe très, très intéressant. Touche à tout il est, certes, mais de génie, et tout ce qu'il touche il le transforme, le dénature, se l'approprie pour en faire SA musique. Une musique qui vaut la peine d'être entendue, tour à tour empreinte d'une brûlante passion ou d'une sereine beauté, une musique qui n'est pas sans rappeler parfois, par sa lettre sinon par son esprit, celle des Doors. Une assez bonne référence, non? Le disque se termine par un bruit de chasse d'eau, peut-être pour bien démontrer la toute relative importance des choses de ce monde, y compris la musique... — PHILIPPE PARINGAUX.

DISQUES DU MOIS

Les prix de vente au détail des disques chroniqués ne sont plus indiqués car, étant donnée la législation en cours, les éditeurs phonographiques n'ont plus que des tarifs établis au stade du gros.

HERB ALPERT

To wait for love. She touched me. A & M 210.038/45 t simple. Le play-boy de la trompette, vedette du « tijuana brass », s'est mis à chanter, après avoir créé la maison de disques A & M avec son ami Jerry Moss. Son coup d'essai se transforma en numéro 1. Il continue. Ce n'est pas inintéressant. Le beau Herb a de la personnalité s'il n'a pas tellement de voix. — P. Ch.

AMERICAN BREED

BEND ME, SHAPE ME
Bend me, shape me. No easy way down. Mindrocker. What can you do when you're lonely. I'm gonna make you mine. Out in the cold again. Ready, willing and able. New games to play. Anyway that you want me. Train on a one-track mind. I'm got to get you off my mind. Master of my fate. DOT SDOX 340.824/30 cm. Les American Breed vous proposent de la bonne musique de danse, des jerks « Bend me, shape me » ou des slows « What can you do when you're lonely ». Rien à dire ou à redire sur ce disque qui est « net ». — Jo. B.

LOUIS ARMSTRONG

I will wait for you. Talk to the animals. The gypsy in my soul. The happy time. I believe. Will komen. You'll never walk alone. Sunrise sunset. Rosie. That's my desire.

CORAL 182.004/30 cm

(U.S. Brunswick-Decca). C'est le dernier Armstrong, qui groupe cinq 45 t simples parus l'année passée aux États-Unis et qui — soit dit en passant — n'ont pas mal « marché » du tout. Tant mieux pour Louis, tant mieux! Mais alors, qu'est-ce qu'il ne faut pas subir comme outrages! Les chœurs gnan-gnan, le dixie de pacotille — les paroles bêtes. Enfin, on finit par en avoir l'habitude. Louis chante donc bravement ses saucissons et joue même un peu de trompette. Impressionnant... ça vous étonne? N'oubliez pas que ce n'est pas n'importe qui, Louis Armstrong. Et ne vous privez surtout pas de pousser plus loin vos investigations discographiques. Il a pondu pas mal de merveilles, au long de sa carrière, le père Louis. Lui aussi a été jeune une fois: il était beau comme un dieu et déchaîné comme un diable. Je l'ai revu dans un vieux film de 1932: on aurait dit Cassius

Clay. Pas étonnant qu'il tombait les pépées et faisait courir les foules. Pardonnons-lui donc, si aujourd'hui il berce de nostalgie le cœur de nos grand-mères. — K. M.

BRENDA ARNAU

Gonna spread love. Christian.

UNITED ARTISTS 38.228 (45 t simple - 6,50 F)

(Angleterre: United Artists). Une jeune Noire anglaise qui pourrait bien suivre les traces d'une Gladys Knight: « Gonna spread love » démarre un peu comme « Take me in your arms » de Gladys... ou plutôt, voudrait démarrer. Car l'arrangement lourdingue et mal en place sabote la suite des événements. Bien dirigée et bien entourée, Brenda Arnau peut faire carrière, mais jusqu'ici elle n'en est qu'à un coup d'essai. — K. M.

ASSOCIATION GREATEST HITS

The time it is today. Everything that touches you. Like always. Never my love. Requiem for the masses. Along comes Mary. Enter the young. No fair at all. Time for livin'. We love. Cherish. Windy. Six man band. **WARNER BROS CLPW 1.552/30 cm.** Vous connaissez mon opinion au sujet des Associations, (Rock & Folk n° 16). Mon avis n'a pas changé. C'est un bon groupe. Heureuse initiative, on s'est donné la peine de mettre les paroles au dos de la pochette. Bilan des années 65: « Along comes Mary », 66: « Cherish », 67: « Windy », « Never my love » et 68: « Time for livin' ». Cet album a bien des qualités que vous apprécierez j'en suis sûre. — Jo. B.

DUSTER BENNETT

Worried mind. Life is a dirty deal. Country jam. Trying to paint it in the sky. Times like these. My lucky day. Got a tongue in your head. Jumping at shadows. 40 minuts from town. Shame, shame, shame. My love is your love. Shady little baby. **BLUE HORIZON 7-63.208/30 cm.**

Il semble venir du fin fond du Mississippi, et pourtant c'est un typique Anglais. Mais il est à bonne école, celle des frères Vernon. De plus, il est bien soutenu par des gens comme Peter Green à la guitare, John McVie à la basse et Mick Fleetwood à la batterie. Enfin, lui seul en met un coup: il

chante, joue de l'harmonica, de la guitare et de la grosse caisse. Duster Bennett est dans la lignée des vieux chanteurs de folk-blues noirs américains. Alors si vous aimez ce style, demandez à votre disquaire qu'il vous fasse écouter son premier album. — J. B.

J. BLANCHARD

La météorologie. J'aime le vert un peu bleu.

CBS 3.993/45 t simple

Si les paroles de ces deux chansons ne présentent qu'un intérêt moyen, par contre les arrangements sont assez agréables à suivre et la voix est chaude et suffisamment assurée. Un timbre aux réminiscences de Hallyday et Dassin tour à tour, mais d'où une personnalité pourrait émerger. — P. C.

CLAUDE BOLLING

ORIGINAL BOOGIE WOOGIE: Death ray boogie. Honky Tonk train blues. Weary blues. Cow cow boogie. Triplet bass boogie. Just jokin'. Pinetop's boogie woogie. Dardanella. 3/4-6/8-boogie. Louisiana glide. The woogie on the Saint-Louis blues. Five fingers boogie.

PHILIPS 844.910 BY/30 cm

Pianiste, chef d'orchestre, compositeur, arrangeur, etc... Bolling n'oublie pas le jazz et plus particulièrement le boogie-woogie, ce style de piano propre aux pianistes noirs des années 30. Un hommage qui prend ici la forme d'un véritable pèlerinage aux sources avec la maquette et les notes historiques et musicales de Jean-Christophe « Moulinette » Averty, conseiller musical de Claude Bolling pour ce disque. Le verso de la pochette vous apprendra tout, tout, tout sur le boogie. Quant au disque lui-même, il s'écoute agréablement et vous évitera d'engager un pianiste de bar pour vos soirées entre amis. — F.-R. C.

MAMA CASS

DREAM A LITTLE DREAM. Dream a little dream. California earthquake. The room nobody lives in. Talkin' to your toothbrush. Blues for breakfast. You know who I am. Rubber band. Long time loving you. Jane, the insane dog lady. What was I thinking of. Burn your hatred. Sweet believer.

STATESIDE SSSX 340.839/30 cm

Quel disque! Sur la pochette, Mama avec son bébé mais à l'intérieur autre enfant: un

par
Jacques Barsamian,
Jocelyne Boursier,
Pierre Chatenier,
F.-R. Cristiani,
Kurt Mohr,
Philippe Paringaux,
Jacques Vassal.

disque qui est loin d'infirmar l'opinion que j'ai de Mama Cass. Accompagnée par des musiciens comme Harvey Brooks, James Burton, Cyrus Faryar, Jim Gordon, John Sebastian (Lovin' Spoonful), John Simon, Steve Stills, elle nous distille douze titres, dont les meilleurs sont les plus lents « Dream... » naturellement, « The room nobody lives in » de J. Sebastian, « You know who I am » de Leonard Cohen, certainement le meilleur moment du disque, « Sweet believer »... Mama Cass est une montagne de..., eh bien oui, de talent (qu'aviez-vous pensé?). — Jo. B.

RAY CHARLES
THE GENIUS HITS THE ROAD: Alabamy bound. Georgia on my mind. Basin Street Blues. Mississippi mud. Moonlight in Vermont. New - York's my home. California, here I come. Moon over Miami. Deep in the heart of Texas. Carry me back to old Virginia. Blue Hawai. Chata-nooga choo-choo. STATESIDE SSSX 340.841/30 cm

Il y a quelques années, ce disque causa la fureur des amateurs de jazz. Par son côté commercial. J'étais parmi les dits amateurs. J'avoue aujourd'hui qu'avec une oreille moins sectaire et moins puriste, il m'apparaît comme un bon disque. M. Ralph Burns étant un Monsieur qui sait faire des orchestrations idéales pour accompagner Ray Charles. Les « standards » interprétés par le grand chanteur noir ne sont pas tous de la meilleure veine, mais je donne une mention toute particulière à « New-York's my home », exécuté dans le plus pur style des « preachers » noirs. Je sais qu'à l'heure qu'il est, un commando de puristes intransigeants est en route pour déposer un pain de plastic devant ma porte. Je les attends. Mon électrophone chauffe et j'ai toute une pile de disques pour les convaincre... — F.-R. C.

PETULA CLARK
Chante. Dans mon lit. Qu'est-ce qui fait courir le monde. Je rêve. Tu ne sais pas tu ne sais rien. Ce matin-là. Frère Jacques. Dis-moi au revoir (Kiss me goodbye). Quand ton tour viendra. Tu ne joues plus. Avec le temps. VOGUE CLD 726/30 cm
Chante. Tu ne sais pas tu ne sais rien. Frère Jacques.

Quand ton tour viendra.
VOGUE EPL 8.647/45 t EP
Pas assez fort pour recruter de nouveaux adeptes à Petula, ce disque plaira néanmoins à ses très nombreux fidèles. Ce n'est bien entendu pas Petula qui est en cause, mais plutôt son répertoire. Ce n'est pas sur des demi-fadaises, sur le ronron stéréotypé des chœurs et de violons qu'elle peut créer des miracles. Et pourtant il y a quelques petites perles: « Tu ne sais pas tu ne sais rien », dans un style qui rappelle Nougaro, « Tu ne joues plus », très belle chanson, « Avec le temps », pas mal non plus et « Qu'est-ce que c'est », amusant et typiquement Petula. Pas de la grande chanson, mais de quoi passer un bon moment. — K. M.

JUDY COLLINS
WHO KNOWS WHERE THE TIME GOES. Hello, hooray. Story of Isaac. My father. Someday soon. Who knows where the time goes. Poor immigrant. First boy I loved. Bird on the wire. Pretty Polly. VOGUE CLVLXK 322/30 cm

Dans son huitième album, Judy Collins nous révèle encore d'autres aspects de son talent extrêmement éclectique. « Hello, hooray », qui débute avec un accompagnement folklorique classique, se poursuit avec une orchestration très « pop ». Sa voix y retrouve la fougue qu'on a l'habitude d'apprécier chez elle. « Story of Isaac », accompagné simplement d'une épinette et d'un orgue fort discret, est typique du climat de Leonard Cohen que Judy sait si bien rendre. Elle confirme ses dons pour la composition dans « My father », probablement autobiographique, et qui commence par ces mots: « Mon père nous a toujours promis

Que nous irions vivre en France;
Que nous ferions du bateau

sur la Seine
Et que j'apprendrais la danse ». « Someday soon » est dû à la plume de Ian Tyson (du duo canadien Ian & Sylvia). Une bonne chanson, mais des accompagnements trop « country » à mon goût. « Who knows where the time goes », qui donne son titre à l'album, est très complet comme ambiance et répond peut-être, symboliquement, à la question posée: « Qui sait où va le temps? ». Le « Poor immigrant » de Dylan est chanté magnifiquement, mais de nou-

veau j'y ai regretté l'accent traînant des guitares « C & W ». Question de goût, uniquement, bien sûr; d'ailleurs, il paraît que l'auteur approuve: l'honneur est donc sauf. « First boy I loved », la plus longue chanson du disque (6'29"), de Robin Williamson est un magnifique « slow » aux paroles passionnantes. La deuxième chanson de Leonard Cohen, « Bird on the wire », m'a paru beaucoup moins plaisante que la première; mais, là encore, c'est surtout l'accompagnement « C & W » qui est en cause. De toute manière, Judy se rattache largement sur « Pretty Polly », qu'elle a arrangé en partant d'une base traditionnelle. L'orgue et le style de la guitare électrique, la diction, donnent une atmosphère de blues assez sensationnelle. Et cela aussi, c'est nouveau chez elle. Plus généralement, « Who knows where the time goes » est le portrait d'une artiste qui a atteint une grande maturité et excelle dans tous les genres. Qu'on ne les aime pas tous est une autre affaire, mais retenez bien ceci: Judy Collins réussit tout ce qu'elle tente. — J. V.

CONSORTIUM
All the love in the world. Spending my life saying goodbye. PYE 45 PV 15.308/45 t simple

Premier disque enregistré par un nouveau groupe anglais un peu dans la manière des Beach-Boys, avec les voix dans les aigus. La face A fait partie de ces titres qui peuvent faire un grand succès commercial ou passer complètement inaperçus selon l'humeur des programmeurs et le degré de promotion et de publicité engagé dessus. — P. Ch.

NOELLE CORDIER
Les moulins de mon cœur. L'habit d'arlequin. UNITED ARTISTS 38.234/45 t simple

On se plaint souvent (« On » — vous savez tous qui c'est, mais ne prononçons pas d'obs-cénités!)... on se plaint donc que les jeunes ne savent plus chanter, où sont les beaux jours d'antan? etc. Y'a du vrai, mes enfants, y'a du vrai! Mais alors — et vous le savez aussi — « on » nous présente pour preuve du beau passé quelques inénarrables saucissons. Fini, soupire-t-on, le yéyé nous les a tués, chassés des ondes! Évidemment... Triste monde où nous devons nous contenter de Brel, d'Aretha Franklin ou de Beatles — vous

savez bien, toutes ces nouvelles idoles! Mais tout n'est pas perdu, grand-mère. Nicole Cordier pourrait peut-être bien faire revenir la paix dans les ménages. Elle chante dans le plus parfait classicisme, légère, frémissante, jeune, elle évolue sur la musique telle une ballerine. Cette langue française, qui dans les laborieuses adaptations yéyé pèse lourd comme un boulet, elle déploie ici tout le charme dont elle n'aurait jamais dû se déparer. Oui, c'est donc bien possible. C'est possible sur « Moulins » où mélodie et texte contribuent à une interprétation ravissante. Ce l'est moins sur « L'habit » où thème et orchestration laissent à désirer. A ce stade, c'est au compositeur, à l'orchestrateur qu'incombe l'essentiel du travail et de l'inspiration. — K. M.

SPENCER DAVIS GROUP
Short change. Picture of heaven. UNITED ARTISTS 38.236 UAF/45 t simple

Où l'on se rend compte, une fois de plus, que l'élément important du SDG n'était pas celui qui donne son nom à la formation mais bien Stevie Winwood. Depuis le départ de ce dernier, le groupe qui était l'une des toutes premières formations britanniques est retombé dans la cohorte des ensembles moyens qui n'ont pas grand-chose à dire et souffrent considérablement de l'absence, en leur sein, d'une forte personnalité. Tel est le cas du SDG dont chaque nouvelle production a pour unique effet de lever en nous des nostalgies du temps des « Gimme some lovin' » ou des « I'm a man ». Non pas que ce disque soit mauvais, d'ailleurs; réalisé par une formation inconnue, il eut mérité des encouragements et un peu d'indulgence; cette indulgence qui, dès qu'elle a pour objet une idole déchue, se transforme en pitié. Et la pitié fait autant de mal à celui qui la donne qu'à celui qui la reçoit... — Ph. P.

DONOVAN
HURDY GURDY MAN. Hurdy Gurdy Man. Peregrine. The entertaining of a shy girl. As I recall it. Get thy bearings. Hi it's been a long time. West Indian Lady. Jennifer Junifer. The river song. Tangier. A sunny day. The sun is a very magic fellow. Teas. EPIC BN 26.420/30 cm
Mais comment se fait-il donc que l'auditeur le plus averti et

le plus critique retombe immanquablement dans les pièges déjà connus que lui tend chaque nouveau disque de Donovan? Quel charme étrange et envoûtant se dégage donc de l'art poético-impressionniste du petit folk-singer écossais, pour que toutes les réticences et tous les beaux raisonnements sur la mission de la musique s'envolent à son écoute comme fumées au vent? Autant de questions qui renferment en elles les réponses qu'elles appellent. Donovan est charmant, le terme étant ici plus employé dans le sens de « magique » que dans celui de « mièvre ». Charmeur, donc. Écouter un disque de Donovan, et peut-être celui-ci plus encore que les précédents, c'est accepter de se plonger sans résistance et avec un plaisir infini dans un petit univers intimiste et lumineux au sein duquel évoluent des rivières tranquilles, des brumes sur les landes de pays secrets et des jeunes filles aux cheveux d'or et aux noms compliqués qui rêvent en regardant des oiseaux inconnus voler dans le soleil, et qui en meurent peut-être. Autant d'images qui peuvent avoir l'air de douteux clichés poétiques quand elles revêtent l'habit terne de phrases grises sur un papier blanc mais qui, miraculeusement, n'en sont plus dès l'instant qu'elles naissent dans la bouche rocailleuse du petit troubadour. Car le chant de Donovan est un perpétuel miracle d'équilibre, dansant comme un funambule à la lisière toute proche de la mièvrerie et n'y tombant jamais tout à fait. Qui d'autre que lui pourrait bien « faire passer » ces mélodies qui ressemblent tellement à des rondes enfantines, qui d'autre que lui pourrait prononcer ces mots ravissants qui n'ont d'autre raison d'être que leur seule beauté? Tout cela pourrait vite tourner au procédé; pourtant et c'est ici qu'intervient le second miracle, la monotonie ne vient pas, ni la lassitude. Deuxième miracle qui provient sans doute du fait que tout l'art de Donovan consiste à établir des climats poétiques et musicaux, toujours identiques et toujours différents, délicats comme une aurore (le merveilleux « Peregrine »), évocateurs de contrées où le soleil, grand thème donovien, écrase la vie et ralentit le rythme des tambours (« Tangier »), teintés de la nostalgie d'époques et de musiques passées (« As I recall it »). Évocations diverses, voire hétéroclites (même le jazz: « Get thy bearings ») et qui

pourraient sembler à mille lieues les uns des autres mais qui, malgré tout, se fondent dans une même limpide et délicate beauté par la grâce de celui qui les fait naître, par les constantes orchestrales qui, flûtes, cordes, instruments anciens (vielle), contribuent grandement à l'élaboration et à l'unification de ces climats. Et par la voix de Donovan, fragile, voilée, tendre et calme, si calme. — Ph. P.

DOORS
Touch me. Wild child. VOGUE INT. 80.161/45 t simple

Ils s'étaient fait connaître du grand public européen avec « Hello I love you won't you tell me your name ». Aujourd'hui, le groupe de Jim Morrison nous propose un nouveau 45 t avec deux de ses compositions. Personnellement, je préfère la face B « Wild child » dans laquelle Jim est tout à fait à son aise dans une atmosphère typique du groupe. — J. B.

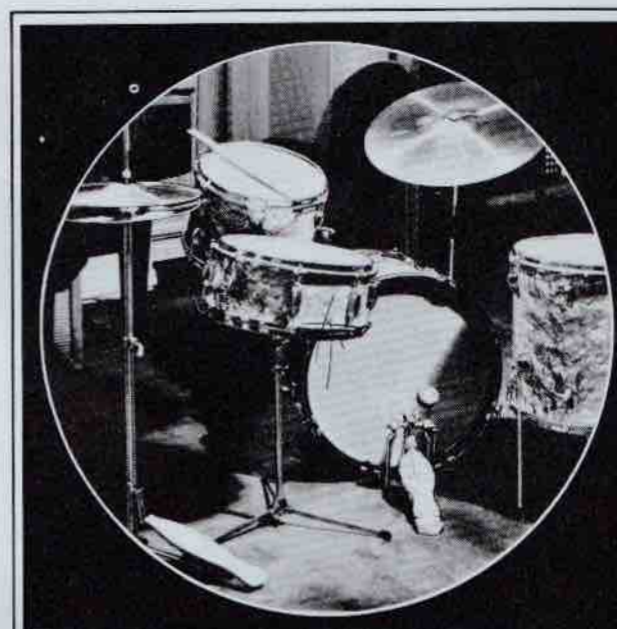
AYNSLEY DUNBAR RETALIATION

X Watch'n chain. My whiskeyhead woman. Trouble no more. Double lovin. See see baby. Roamin an ramblin. Sage of Sydney street. Memory pain. Mutiny. BYG 529.001/30 cm

Premier disque de ce groupe qui comprend: Aynsley Dunbar (battereur), Alex Domochoowski (basse), John Morshead (solist), et Victor Brox (chanteur, piano, orgue, cornet...). Les titres de cet album sont tirés du répertoire du groupe: « Watch'n chain », remake de « Hey Gyp », « My whiskey head woman » attribué au groupe sur le disque, est en fait un titre de J. Dupree, « See see baby » est une nouvelle version de « See see rider ». Dans « Mutiny », qui pourrait retracer le caractère des membres du groupe, Aynsley Dunbar fait de très bons soli de batterie. Le reste du disque est d'une qualité égale, ce groupe n'est pas le meilleur groupe de blues mais il n'en est pas moins bon pour cela. — Jo. B.

TIM EASLEY
Suzie Q (part 1 and 2) BELL BLD 507/45 t simple

Qui n'a pas encore enregistré son petit Suzie Q? Qui? Plus personne? Ce titre doit rapporter pas mal de dollars de droits d'auteur à ceux qui l'ont composé. Tant mieux pour eux, c'est un morceau formidable. Et qui a cette qualité rare de pouvoir être interprété



**les
plus vendues
aux
U.S.A.**

batteries PEARL

importation directe du japon.
maintenant disponibles en france
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète 1453^F (cymbales en sus)
peau plastique
garantie totale • crédit longue durée

**Attention!
Nouvelle adresse!**

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 99, rue de paris, 92-boulogne - tél.: 825.73.80

LE METIER

LE MÉTIER DEVIENT INDÉPENDANT ET PARAÎT LE 15

Mois après mois, « Le Métier », petit rejeton conçu en l'année 1968 au mois de MIDEM et tenu dans les bras de « Rock & Folk », a grandi et grossi, et son grand frère a de plus en plus de mal à le (sup)porter. Leurs parents, les Éditions du Kiosque, ont donc décidé de les éloigner l'un de l'autre afin que chacun vive sa propre vie et prenne ses responsabilités. En ce mois de MIDEM 1969, « Le Métier » devient adulte et son numéro de février est son premier pas dans l'indépendance. Les deux magazines seront désormais séparés et « Le Métier » paraîtra le 15 de chaque mois.

Magazine mensuel d'information destiné aux professionnels du disque, de l'édition musicale, de la musique, de la radio, de la télévision et du show-business, « Le Métier » est uniquement diffusé sur abonnement. Nos lecteurs auront donc maintenant le choix entre l'abonnement au « Métier » seul et l'abonnement couplé pour lequel nous consentons un tarif dégressif particulièrement intéressant puisque les nouveaux abonnements seront pris à 50 F pour « Le Métier » seul et à 65 F pour « Le Métier » et « Rock & Folk » couplés au lieu de 80 F.

Voici un aperçu du sommaire du « Métier » de février : Le hit-parade national du disque. Les participants au MIDEM. Simple ou E.P. par Bernard Guerby. Le métier la nuit. Jazz et disque par André Poulain. Du cinéma au disque, les Éditions Saravah. Le département artistique variétés Pathé-Marconi et interview de Pierre Bourgoin, directeur de production. Guy Noël, Arsonor, Sodac et studios Burq. France-Inter au MIDEM. 10 ans de Musidisc avec Philippe Thomas. Un « coup » à la C.E.D. : Jean-Christian Michel. Qui diffuse quoi ? (3^e partie) et les petites nouvelles de France et de l'étranger.

BULLETIN D'ABONNEMENT (à remplir ou à recopier)

Nom :

Prénom :

Profession :

N° : Rue :

Ville : Dépt. :

Je désire recevoir pendant 1 an (11 numéros) — 6 mois (6 numéros) (1) la revue « Le Métier » seule ou pendant 1 an les deux magazines « Le Métier » et « Rock & Folk » au prix avantageux de l'abonnement couplé (1).

Je verse la somme de aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, 75 - Paris-9^e, par chèque bancaire, par virement postal (nous adresser les 3 volets) ou par mandat-lettre (1), le paiement étant joint à ce bulletin C.C.P. Paris 1964-22.

TARIF D'ABONNEMENT « LE MÉTIER » SEUL (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres pays	32,50 FF	60 FF

TARIF D'ABONNEMENT COUPLÉ « LE MÉTIER » « ROCK & FOLK »

	1 an exclusivement
France	65 FF
Belgique	650 FB
Suisse	65 FS
Autres pays	75 FF

(1) Rayer les mentions inutiles

(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.

de toutes les façons possibles et imaginables, de pouvoir subir tous les traitements sans s'altérer. Sans doute est-ce dû à l'extrême simplicité des harmonies (un riff, et c'est tout) et à l'extrême dépouillement de la partie chantée qui fait que tout homme doté d'un peu de voix peut s'y essayer. Ce qu'a fait Tim Easley, avec bonheur et avec sa voix chaude et paresseuse qu'il fait passer à travers on ne sait quel cornet ou casserole sans fond au cours du second couplet. Rien de très, très original, mais un bon disque qui n'a d'autre prétention que celle de vous faire remuer un peu les pieds. Et qui y parvient. — Ph. P.

JOSÉ FELICIANO

FELICIANO ! California dreamin'. Light my fire. Don't let the sun catch you crying. In my life. And I love her. Nena na na. There's always something there to remind me. Just a little bit of rain. Here, there and everywhere. The last thing on my mind. RCA 740.568/30 cm

Où : quelques grands succès revus et purifiés par le grand José Feliciano. Un disque magnifique, tout au long duquel dominent la simplicité, la beauté, l'émotion pure et surtout, surtout, la voix bouleversante de celui qui pourrait bien être, avec Richie Havens, le successeur de Bob Dylan (dans un style malgré tout différent et à la condition que ce dernier s'obstine à ne plus créer). La qualité des émotions reçues à l'écoute d'un disque de Feliciano est une chose qui ne s'analyse pas et s'écrit encore moins (à moins de parler de sources fraîches et pures ou de choses comme ça et de tomber dans une mièvrerie que, justement, Feliciano ignore superbement). De la première note de « California dreamin' » à la dernière note de « The last thing on my mind », tout est parfait et facile, tellement facile que c'en est à faire abandonner le « métier » à tous ceux pour qui il n'est pas un plaisir. — Ph. P.

FIREBALLS

Chicken little. Three minutes' time. STATESIDE FSS 631/45 t simple

Les Fireballs produisent beaucoup, et peu à peu leurs disques acquièrent un son qui leur est propre, ils s'individualisent. J'aimerais simplement savoir qui sont les musiciens qui forment ce groupe. Si vous vous intéressez à ce

groupe, je vous conseillerai plutôt : « Come on react » (Stateside FSS 630) et « Going away » (Stateside FSS 599). — Jo. B.

LES FRÈRES JACQUES

LA MARIE-JOSEPH : Tchimpanpon. La queue du chat. Quelqu'un. C'était un mérovingien. Petite fable sans morgue. La pendule. La Marie-Joseph. Le tango interminable des perceurs de coffres-forts. La vierge éponine. Le complexe de la truite. Anthropophagiquement votre. Les bonnes. PHILIPS 844.786 BY/30 cm

Voilà plus de vingt ans qu'ils sont « dans le coup ». Dans la gaieté, la malice, la verve, la bonne humeur de leurs chansons (avec des textes de Vian, Francis Blanche ou Raymond Queneau notamment). Dans l'originalité, le dynamisme et l'habileté de leur spectacle de scène aussi. Leur récital au Théâtre Fontaine (en ce moment) et ce disque le prouvent. « La queue du chat », surtout, qui est devenu un vrai morceau d'anthologie. — F.-R. C.

MARVIN GAYE

I heard it through the grapevine. You're what's happening. TAMLA-MOTOWN FT 153 (45 t simple)

(U.S. Tamla) Depuis trois semaines, « I heard it » est numéro un en Amérique ; c'est le plus gros tube de Marvin Gaye. Curieux, car il s'agit de la nième version de ce thème (dont la v.o. est par Gladys Knight) et la présente n'est pas d'une originalité fracassante. Marvin Gaye chante cependant de manière excellente, d'une voix qui rappelle de plus en plus Ray Charles, et les arrangements, signés Norman Whitfield, n'ont rien perdu de la traditionnelle vigueur Tamla. A remarquer l'utilisation astucieuse des violons qui, sans entraver le swing, ne font qu'apporter une couleur sonore. Le verso apporte un bon complément. — K. M.

HAIR

Aquarius. Donna. Sodomy. Coloured spade. Manchester England. I'm black. Air. Initials. I got life. Hair. My conviction. Don't put it down. Frank mills. Where do I go? Black boys. Easy to be hard. Walking in space. Abie baby. Three-five-zero-zero. Good morning starshine. The flesh failure. RCA SF-7.959/30 cm

Un événement très attendu,

au moment même où l'expérience réussie de Jacques Brel laisse penser que la comédie musicale n'est peut-être pas un genre auquel les Français sont totalement hermétiques : la publication de la bande originale de « Hair », le spectacle qui a fait courir tout New York et tout Londres, avides de voir des jeunes gens nus à cheveux longs leur dire leurs quatre vérités (la société digère tout, même les insultes, et son plus sûr moyen de désamorcer une bombe comme « Hair » est encore de lui faire un triomphe et de la mettre sur un même plan que « Funny Girl » ou « My fair lady » : un spectacle qui rapporte des tas de millions de dollars). Revenons à la musique. La bande originale de « Hair » est un merveilleux moment musical, bourré de trouvailles, de grâce, de fantaisie, de rythme et de gaieté, toutes choses qui n'ont d'autre but, au-delà du simple plaisir de l'oreille (et il est grand), que de servir de tremplin au message en forme d'ultimatum que lance la jeunesse américaine à l'incapacité de ses aînés. Inutile de chercher à dissocier les morceaux les uns des autres, ils forment un ensemble d'une étonnante cohérence. Cette bande originale est un régal en elle-même et n'a nul besoin du support des souvenirs visuels pour enchanter ou émouvoir. — Ph. P.

HAIR

Aquarius. Donna. Sodomy. Air. Hair. My conviction. Where do I go? Electric blues. Black boys. Walking in space. Abie baby. Three-five-zero-zero. Good morning starshine. The flesh failures.

POLYDOR 658.118/30 cm Bien sûr, nous aimerions bien voir « Hair » en France (on en parle, mais est-il bien possible de retrouver l'esprit typiquement anglo-saxon qui préside à ce spectacle sans le dénaturer ?) ; bien sûr, nous allons finir par crouler sous les pop-complexes ; bref, nous sommes, dans ce domaine comme dans bien d'autres, singulièrement attardés. Bien sûr, il nous reste le disque, cette anodine galette noire dispensatrice de tant d'émotions et sans laquelle... N'y pensons plus, je m'égare. Voici donc la version anglaise de « Hair », qui n'a pas grand-chose à envier à la version originale. Peu de différences formelles perceptibles en fait, juste une façon d'aborder le problème légèrement différente,

plus spécialement pop, moins emphatique, moins travaillée aussi. Tout, dans le disque américain, n'est que perfection ; celui-ci montre, au détour d'un sillon, quelques petites brisures, quelques petites fautes de mise en place qui, loin d'indisposer, rendent la musique vivante, comme elle doit l'être sur scène. « Hair » n'est rien d'autre qu'un fulgurant jaillissement de vie, et rien n'est plus imparfait que la vie (c'est même le thème de la pièce). On pourra objecter que la comédie musicale est un genre qui ne supporte pas les à peu près, mais « Hair » n'est pas une comédie musicale comme les autres, elle est justement le reflet sans complaisance de tous les à peu près de notre société. Et X sait qu'il y en a... — Ph. P.

JOHNNY HALLYDAY

LA FANTASTIQUE ÉPOPEE DU ROCK N° 3. Shake the hand of a fool. Blueberry hill. Hello Mary lou. Feel so fine. Take good care of my baby. Bill Bailey. I got a woman. Bebop a lulla. You're sixteen. Whole lotta shakin' goin' on. Maybelene. Diana. PHILIPS 844.922 BY/30 cm

Troisième volume de la série « Fantastique épopée du rock » qui ne pouvait mieux être représentée dans notre pays que par Johnny Hallyday. En 1962, Johnny enregistra sous la direction de Shelby Singleton douze titres à Nashville. La plupart sont des classiques du rock de Jerry Lee Lewis, Ray Charles, Fats Domino, Gene Vincent et Chuck Berry, que Philips nous propose de réécouter aujourd'hui. — J. B.

LES HARICOTS ROUGES

Bare necessities. I wanna be like you. Trust in me. Le temps des fleurs. DUCRETET THOMSON 460 V 772/45 t EP

Trois des thèmes principaux du dessin animé de Walt Disney « Le livre de la jungle » et une adaptation tout à fait géniale du « Temps des fleurs » de Mary Hopkin. On pense à la fois à la version Henri Salvador de « Zorba le Grec » et à un petit génie américain du bruitage vocal et instrumental — et même du bruitage tout court — Spike Jones. Un 45 t indispensable des Haricots Rouges, et uniquement pour ce petit chef-d'œuvre d'humour. — F.-R. C.

JETHRO TULL

Love story. A song for Jeffrey. FONTANA 260.199 MF/45 t simple

le club
mediterrane
offre aux jeunes formations
la possibilité de se produire,
d'animer et de faire danser
dans ses villages tout au
long de l'été 1969 ;

**ECRIVEZ NOUS AVANT
LE 10 FEVRIER A :
CLUB MEDITERRANEE**

**SERVICE ANIMATION
PLACE DE LA BOURSE
PARIS 2^{ème}**

precisez la composition et le
style de votre formation.
Joignez une ou des photos et
n'oubliez pas d'indiquer
votre adresse ou votre
telephone car vous
serez convoqués
sans délais pour
une audition.



« Love story » ne figure pas sur le LP récemment paru des « clodos du blues ». A lui seul, ce titre vaut bien l'achat de ce simple qui ne décevra personne. On y retrouve l'atmosphère très particulière (Poe revu par Corman) et inquiétante qui fait de ce groupe le plus original parmi tous ceux qui jouent le blues en Angleterre. Au verso, un morceau extrait du LP : le formidable « A song for Jeffrey ». Sans faire pour cela aucune concession, le Jethro Tull devrait plaire à tous les amateurs de pop-music, qu'ils soient orientés vers le blues, le rock ou la musique underground. La synthèse réalisée entre ces genres (plus le jazz) par le Jethro Tull n'a rien d'artificiel. — Ph. P.

THE KINKS
VILLAGE GREEN PRESERVATION SOCIETY. The village green preservation society. Do you remember Walter. Picture book. Johnny Thunder. Monica. Days. Village green. Mr Songbird. Wicked Annabella. Starstruck. Phenomenal cat. People take picture of each other.
PYE CLVLXPY 298/30 cm

Étrangers à tous les remous qui agitent aujourd'hui la pop-music, étrangers à toutes les modes qui ne sont pas celle qu'ils ont créée il y a quelques années en compagnie d'autres groupes, un peu délaissés aussi par un public sans cesse sollicité par des sons et des rythmes plus nouveaux, les Kinks poursuivent leur petit bonhomme de chemin et chantent aujourd'hui comme ils chantaient il y a cinq ans. On ne peut pas exiger de chaque chanteur ou de chaque groupe qu'il fasse œuvre de créateur, ce serait tomber de la saturation dans le désert. Et puisque les Kinks n'ont d'autre ambition que de nous réjouir l'oreille avec leur musique et le cœur avec leurs petites histoires insignifiantes, ne boudons pas trop notre plaisir. Les Kinks sont des gens simples (rien de péjoratif), comparables à ces écrivains de romans roses qui ne laissent, une fois lus, que le souvenir vague d'un moment agréablement passé. Ce disque a un petit côté vieillot, désuet, comme un album de photos jaunies, qui n'est pas désagréable. Il évoque des pelouses d'un vert trop tendre, des dimanches anglais trop tranquilles, pleins de gens

qui flânent et de kiosques à musique dont les flons-flons anesthésiants suffisent à combler le vide des esprits entre deux thés et quatre ice-creams. On pourra objecter à l'auteur de ces lignes qu'il réclame par ailleurs un peu plus de la musique qu'un bon moment à passer. C'est vrai, mais les Kinks, contrairement à d'autres groupes, se placent délibérément en dehors du temps et du monde, sélectionnent leurs images et pratiquent, sous une certaine forme, la politique de l'autruche. Cela n'était pas acceptable chez les Stones qui sont appelés à de plus hautes destinées que celle de se regarder le nombril. Cela peut bien être accepté de la part des Kinks qui ne sont pas appelés à plus haute destinée que celle de contempler les pelouses des dimanches anglais. — Ph. P.

ALEXIS KORNER
A NEW GENERATION OF BLUES
Mary open the door. Little bitty girl. Baby don't you love me. Go down sunshine. The same for you. I'm tore down. In the evening. Somethin' you got. New worried blues. What's

that sound I hear. A flower.
BYG 529.002/30 cm
Alexis Korner ne vieillit pas. « Une nouvelle génération de blues » dit la pochette. Nouvelle génération peut-être mais c'est Alexis lui-même qui a formé cette nouvelle génération. Celui qui, à bien des titres, peut passer pour l'instigateur de la pop-music en Angleterre. Il a inspiré bien des groupes à leur début, et ces groupes devaient plus tard jouer un rôle décisif dans l'élaboration de notre musique dite pop. Malgré cela, Alexis Korner est toujours fidèle au blues et au meilleur. Dans ce disque on peut mesurer tout le métier acquis par le chanteur et le compositeur : une petite machine bien rodée qui fait de bonnes chansons. — Jo. B.

HERBERT LEONARD
Il neigeait sur le Danube bleu. La vie est une scène.
MERCURY 154.651 MCF/45 t simple
On ne peut plus dire qu'Herbert Leonard fasse des progrès. En fait il est grand temps de le considérer comme une vedette à part entière. Il est dorénavant une de nos plus sûres valeurs, un chanteur sur lequel on peut compter pour nous présenter

régulièrement un hit. Pleine de sentiment, de tristesse, de féerie, « Il neigeait sur le Danube bleu » est une chanson qui en apporte la preuve. Le « petit » Leonard est devenu grand. — Jo. B.

MAMAS AND PAPAS
GOLDEN ERA VOL. 2
My girl. Sing for your supper. No salt on her tail. Twist and shout. Glad to be unhappy. For the love of ivy. Do you wanna dance. Trip, stumble & fall. Hey girl. You baby. Dream a little dream of me.
STATESIDE SSSX 340.838/30 cm
Do you wanna dance. My girl.
STATESIDE FSS 633/45 t simple
Recueil de succès enregistrés avec tout le métier que peuvent posséder les Mamas & Papas. Cela ne swingue pas « à mort » mais on peut très bien danser. Un petit reproche cependant : pourquoi rajouter « Dream a little dream » sur tous les albums que les Mamas & Papas ou même que Mama Cass sortent en ce moment. Bien sûr, c'est une très belle chanson mais il ne faudrait pas risquer de lasser le public. — Jo. B.

SERGIO MENDÈS and BRAZIL 66
The look of love. Like a lover.
A & M 210.027/45 t simple
Après un Musicorama très réussi et une apparition au Midem, le groupe de Sergio Mendès va sans doute connaître la même popularité en France qu'aux USA. Son style qui doit beaucoup à la syncope s'accorde ici parfaitement à la composition du tandem célèbre Bacharach-David. De la musique séduisante. — P. Ch.

SERGIO MENDÈS & BRASIL 66
FOOL ON THE HILL: Festa. Casa forte. Canto triste. Upa, neguinho. Lapinha. Scarborough fair. When summer turns to snow. Laia ladaia.
A & M RECORDS 212.058/30 cm
Second album de la révélation sud-américaine de l'année 68, récemment confirmée par un Musicorama et par un passage remarqué au M.I.D.E.M. : Sergio Mendès & Brasil 66. Après Elis Régina, cet orchestre assure la relève. Avec quel talent ! Quatre Brésiliens, tous excellents instrumentistes (pia-

no, basse, batterie et percussion) et bons chanteurs, deux Américaines, aussi ravissantes que leurs voix, voilà le groupe vocal et instrumental de la décennie. On n'avait vraiment pas fait mieux, dans un genre un peu différent, depuis les Double-Six (groupe vocal français, aujourd'hui dissous) et le trio américain Lambert-Hendricks-Ross. Au carrefour du folklore brésilien et du jazz, cette musique, très neuve pour nous, est extraordinairement belle. Pour oreilles musicales et sans préjugés. — F.-R. C.

MOVE
Blackberry way. Something.
STATESIDE FSS 636/45 t simple
Il arrive quelquefois qu'un petit changement temporaire de producteur permette à un groupe de faire peau neuve, c'est ce qu'il s'est produit pour le nouveau disque des Move. Jimmy Miller déjà producteur de plusieurs groupes à succès (Stones, Traffic, Spooky Tooth...) a produit « Blackberry way » qui marque un heureux changement pour les Move un peu en perte de vitesse depuis quelque temps. Cette chanson est très agréable et présage un confortable succès pour les Move. — Jo. B.

MARC OGERET
CHANSONS CONTRE:
L'expulsion. Plus de patrons. Les conscrits insoumis. Le déserteur. Faut plus de gouvernement. Le triomphe de l'anarchie. Le métingue du métropolitain. Le matin du grand soir. Ils ont les mains blanches. Gloire au 17°. Au lieu d'acheter tant d'aéros. La Marseillaise anticléricale.
VOGUE CLVLX 292/30 cm
Première constatation : ces refrains qui furent subversifs sous Fallières ou Loubet ont, aujourd'hui, un curieux « goût de mai ». Ce qui prouve que les « anars » et autres insoumis du XIX^e siècle avaient beaucoup d'imagination. Et qu'ils ne se dégonflaient pas devant les régiments de cuirassiers à cheval, pas plus que devant la censure, alors impitoyable. Des titres comme « Le déserteur », « Les conscrits insoumis », « Faut plus de gouvernement » ou « La Marseillaise anticléricale » en disent plus long que n'importe quelle analyse. On trouve aussi dans ce disque des classiques de la « chanson sociale » — valeur sûre des fins de banquets laïques et répu-

blicains de l'époque — comme « Plus de patrons » d'Aristide Bruant et « Le grand métingue du métropolitain ». Un disque à la fois amusant, vibrant, violent et sérieux. Et vu qu'il est contre, je suis pour. — F.-R. C.

PENTANGLE
Let no man steal your thyme. Bells. Hear my call. Pentangling. Mirage. Way behind the sun. Bruton Town. Waltz.
JOC 30 FS 121 (30 cm - 22,90 F)
(Angleterre : Transatlantic)
La notice qui accompagne ce disque annonce que le style de Bert Jansch, le guitariste du Pentangle, « a servi de modèle à tous les étudiants de guitare blues ou folk et ses compositions font partie du répertoire de tous les guitaristes de blues ». Pas moins ! La vérité, c'est qu'aucun n'en a certainement jamais entendu parler. Pourquoi ces âneries ? En fait, le Pentangle (cinq jeunes Anglais) s'en passe le mieux du monde. Dans le blues ils ne font que des incursions superficielles et leur qualité principale, c'est précisément d'avoir leur propre « sound », leur propre ambiance, légèrement folklorique, légèrement médiévale. Leur chanteuse, Jacqui McShee, à la voix pure et innocente, n'est pas sans rappeler Joan Baez ; les guitares sèches, la contrebasse (jouée tantôt pizzicato, tantôt à l'archet) et le batteur qui utilise les balais (brillante idée !) produisent une sonorité feutrée, intime, presque solennelle. C'est extrêmement agréable. Lorsqu'en plus ils ont élaboré de fort belles compositions comme « Let no man steal your thyme » ils sont enthousiasmants. Malheureusement tout leur disque n'est pas conçu avec la même rigueur. Délaissant les thèmes arrangés ils se laissent alors aller à des improvisations plus ou moins gratuites, le batteur reprend ses baguettes, le bassiste s'amuse, les garçons chantent en chœur avec la fille... et le charme s'évapore. Le disque se termine beaucoup moins bien qu'il ne débute. Souhaitons que ce ne soient là qu'errements de débutants. Le fait d'avoir mis en début de disque leurs meilleures interprétations prouve qu'ils sont bien conscients de ce qu'ils font de mieux. Leur avenir en tout cas s'annonce prometteur. — K. M.

PINK FLOYD
Point me at the sky. Careful with that axe Eugene.

COLUMBIA CF 182/45 t simple
Depuis le départ de Syd Barrett, il y a quelque chose que je ne retrouve plus dans le Pink Floyd, ou alors très rarement comme dans « Careful with that axe Eugene ». David Gilmour, remplaçant de Syd, ne semble pas avoir le même sens de la mélodie que ce dernier. Ce qu'il fait est moins percutant, moins accrochant. Quoi qu'il en soit ce disque du Pink Floyd est très bien fait et ne devrait pas vous décevoir. — Jo. B.

MICHEL POLNAREFF
Pourquoi faut-il se dire adieu. Ring-a-ding. J'ai du chagrin Marie. L'affreux Jojo.
DISC AZ EP 1.244/45 t EP
Ce disque est parfaitement dosé : du sentiment (« Pourquoi faut-il se dire adieu », « J'ai du chagrin Marie »), de l'humour (« L'affreux Jojo »). La qualité du disque ne réside pas dans ce dosage mais dans le fait que chaque note fait corps avec chaque mot, la simplicité apparente de la musique est un piège. Michel est un mélodiste, la musique est appropriée aux paroles et non une chose à part. A quoi bon souligner encore une fois que Michel est un de nos plus fins musiciens, n'est-ce pas pour cela que Jean-Louis Barrault l'a choisi pour illustrer musicalement son Gargantua ? — Jo. B.

ELVIS PRESLEY
If I can dream. Edge of reality.
RCA VICTOR 45.640/45 t simple
Le King a retrouvé tout son punch : il gueule comme il le faisait à l'époque de « Jailhouse rock », sa voix a retrouvé la saveur des « It's now or never » et Cie. « If I can dream » le ramène au premier plan aux États-Unis. Pourtant, je lui préfère « Edge of reality », extrait du film « Live a little, love a little ». A signaler aussi le bon travail de ceux qui l'accompagnent (chœurs, cuivres, etc.). — J. B.

SISTER ROSETTA THARPE & SAM PRICE TRIO
Strange things happening every day (26/9/44). Don't take everybody to be your friend. How far from God. When I move to the sky (11/1/46). Jesus is here today. Jonah (2/5/46). This train. Didn't it rain (1/7/47). My journey to the sky. Up above my head I hear music in the air (24/11/47). Down

revendeurs, dépositaires

SOVAM

importateur grossiste
en France
des prestigieuses marques
SOUND CITY
et
TRIUMPH,

vous offre, en exclusivité dans votre ville, la distribution des meilleurs équipements professionnels anglais : SOUND CITY et TRIUMPH (amplis 100 W, 200 W, équipements de sonorisation).

■ Renseignez-vous en écrivant à SOVAM, 277, rue Saint-Honoré, PARIS 8^e, ■ 742.84.73. ■

by the riverside (2/12/48). Were you there when they crucified my Lord (12/12/49).

DECCA 184.006/30 cm (U.S. Decca)

Une réédition de première importance qui illustre les débuts de la gospel music moderne. Le premier titre a été enregistré deux ans avant le premier disque de Mahalia Jackson. L'accompagnement du trio de Sammy Price donne évidemment une forte teinte de boogie-woogie à cette musique qui est fermement décidée à swinguer. On assiste vraiment à une synthèse. Plus tard, avec Mahalia et les groupes tels que les Caravans, les Nightingales, etc., on s'éloignera davantage des rythmes et des harmonies du boogie et du blues pour aboutir à une musique bien distincte. Avec Rosetta Tharpe et Sammy Price, on est encore très proche de la source dont sera issu en droite ligne le rock. Avis aux amateurs qui sont à la recherche de pionniers! Et si vous pensez qu'en cette lointaine préhistoire, on jouait de façon primitive, écoutez un peu comment Rosetta s'accompagne et joue en solo sur sa guitare sèche, écoutez comment Sammy Price fait « ronfler » son piano, sur « This train » ou « Didn't it rain » par exemple. Écoutez comment sur cette dernière plage Rosetta chante en duo avec Marie Knight, faisant des syncopes avec une suprême aisance, un élan irrésistible. Je vous laisse vous-même faire d'autres découvertes. Ce que vous ne pouvez pas deviner, ce sont les noms des accompagnateurs qui outre Rosetta et Sammy Price sont: Billy Taylor (basse) et Wallace Bishop (drums) dans les quatre premiers titres; Bennie Moten (b) et Ed Bourne (dm) le 2/5/46; Pops Foster (b) et Kenny Clarke (dm) le 1/7/47; Foster et Bishop le 24/11/47; enfin

James Roots (orgue), Billy Taylor (b) et Herb Cowans (dm) le 12/12/49. A signaler aussi que « This train » a été ultérieurement repris par Little Walter sous le titre de « My babe », puis par Booker T. sous le titre de « Big train ». — K. M.

DIANA ROSS & LES SUPREMES AVEC LES TEMPTATIONS

I'm gonna make you love me. A place in the sun. TAMLA-MOTOWN FT 154/45 t simple (U.S. Motown)

Tiré du premier LP américain qui réunit les deux groupes les plus populaires de Tamla-Motown, ce simple est depuis quinze jours en deuxième position du hit-parade, juste derrière Marvin Gaye. On ne s'embête pas, chez Tamla! C'est dommage, il semble que les producteurs de Detroit aient un peu trop commis dans le génie, ces dernières années et le public n'a pas toujours suivi. Aussi sont-ils revenus à des thèmes et arrangements plus simples, moins originaux, un peu soupe. Diana Ross est cependant sublime. — K. M.

MERRILEE RUSH

Reach out. Love street. BELL BLD 511/45 t simple Voici encore un de ces hit que l'on met à son goût. Pour une fois, c'est réussi. Refait dans le style R & B « Reach out », succès des Four Tops, est très attrayant, la voix de la chanteuse étant agréable. — Jo. B.

NINA SIMONE

Ain't got no I got life. Real, real. RCA VICTOR 49.572-45 t simple

Un disque qui a devant lui une fort belle carrière, une longue carrière certainement. Thème de la comédie musicale « Hair »

qui fait fureur à New York, Chicago, Londres. « Ain't got no, I got life » est une chanson qui peut aussi bien être le thème de la révolte des jeunes ou des Noirs. « Je n'ai rien, je n'ai que moi-même, je n'ai que la vie ». Nina Simone interprète cette chanson à la perfection. Son succès est amplement mérité. — Jo. B.

NANCY SINATRA

Good time girl. Old devil moon. REPRISE RV 20.187/45 t simple

La jolie Nancy vient de changer de producteur. Et chacune des faces de ce « single » est le fait d'un producteur différent. On peut ainsi juger de l'importance du producteur dans la valeur d'un artiste. Monsieur Billy Strange, s'il est un arrangeur excellent, manque un peu d'originalité quand il dirige la créatrice des « Boots ». Lee Hazlewood de son côté s'occupe d'une autre mignonne, maintenant. — P. CH.

DUSTY SPRINGFIELD

Son of a preacher man. Just a little lovin'. PHILIPS B 326.935 F/45 t simple

Très cotée en Angleterre et aux États-Unis, encore peu connue en France, Dusty Springfield, blonde, Anglaise et très photogénique, mérite une écoute attentive. La voix est manifestement celle d'une Blanche — rien à voir avec les sœurs Franklin — plus modulée, plus travaillée que celle d'une Noire, mais le résultat, avec accompagnement « soul » à l'appui, est excellent, surtout dans « Son of a preacher man ». — F.-R. C.

SOUL PARTY vol. 1

Funky soul part 1 & 2 (Bobby Byrd). Baby don't you know (Vicki Anderson). Soul jerk it, baby (Jeb Stuart). Bringing up the

guitar (The Dapps). What kind of man (Marva Whitney). You've got to change your mind (B. Byrd & James Brown). Tears of joy (V. Anderson). You've got the power (J. Brown & V. Anderson). Funky soul train (Hank Ballard). Don't be so mean (William Patton). Unwind yourself (M. Whitney) POLYDOR 658.106/30 cm

Bonne idée que de réunir en un seul disque les plus beaux fleurons du catalogue King (tous les artistes présentés ici étant des « productions » James Brown). Tout n'est pas de qualité égale dans cet album, mais les amateurs de R'n'B y trouveront leur bonheur avec « Funky soul », « Funky soul train », « You've got the power » ou « Don't be so mean » de William Patton qui pousse son admiration envers son maître, James Brown, jusqu'à imiter à la perfection son timbre de voix et ses intonations. S'il est vrai que le rhythm and blues est aujourd'hui au creux de la vague, s'il est vrai qu'il ne se renouvelle guère (quand il ne tourne pas carrément en rond. Oh!), il reste néanmoins, privé de découvreurs comme Otis Redding, une musique formidablement vivante et, pour quelque temps encore, à l'abri de la sclérose. En attendant un nouvel Otis Redding qui aura, en plus d'une voix d'airain, une sensibilité à fleur de peau et les idées larges. — Ph. P.

SUPER ROCK SESSION

Unhappy girl. Levi jacket. Letter you. Pink petal pusher (Carl Perkins). I can't drive. Working on the railroad (At last the rock and roll - 1958 show). Frenzy. Orange - colored sky. Person to person. Ol' man river (Screamin' Jay Hawkins). A little bit of something. Money (Little Richard).

CBS 7-63.480/30 cm

Les 33 t de rock se vendent bien, très bien même. Aussi était-il normal que CBS, après Mercury, nous présente un pot-pourri de morceaux interprétés par trois pionniers célèbres: Little Richard, Carl Perkins, Screamin' Jay Hawkins, ainsi que par un groupe qui tenta le rock revival anglais au printemps dernier. Parmi les meilleurs plages: « Levi jacket », « I can't drive », « Person to person », « Ol' man river », « A little bit of somethin' » et « Money ». — J. B.

JACQUELINE TAIEB

A chacun sa vie. Lui. IMPACT IPX 20.505/45 t simple

Il était une fois une petite chanteuse qui avait écrit deux chansons en anglais et qui n'arrivait pas à réécrire les paroles en français. Alors, elle s'associa avec Pierre Delanoé pour « A chacun sa vie » et avec Pierre Barouh pour « Lui »; cette chanteuse, c'est Jacqueline Taieb, dont voici le quatrième disque. Jacqueline, « Mademoiselle 7 heures du matin » si vous préférez, fait de bonnes chansons et il est dommage que l'on n'y prête pas assez attention. La meilleure face du disque est « Lui », mais rien ne vous empêche de préférer l'autre. Bravo à l'équipe Delanoé - Taieb - Barouh. — Jo. B.

JEAN-MARC TENNBERG

Le sang des hommes. DISQUES JMT 001 (30 cm - 26,90 F)

Tennberg dit Prévert. DISQUES JMT 002 (trois 30 cm - 89,70 F)

Cela fait plusieurs années que Jean-Marc Tennberg, qui est acteur de profession, voulait créer sa propre marque de disques. Seulement ça coûte cher. Alors il a hypothéqué sa maison et il a investi 150.000 F dans l'entreprise. Il a tout fait lui-même, de l'enregistrement à l'achat du papier pour la pochette. Premier disque: « Le sang des hommes ». Sous-titre: « Un flic dort en chacun de nous ». C'est une suite de témoignages authentifiés sur la répression de mai, et sur les tortures au Vietnam, en Algérie ou en France, lus par Tennberg. Il a adressé l'exemplaire n° 1 au général de Gaulle. Ce disque n'est pas un sursaut de haine, précise-t-il. Il essaie de comprendre le processus de la violence, de la torture, et pose une question: « Et si nous étions tous des bourreaux en instance? ». Réponse difficile, car, plus loin, on entend Tennberg dire « Otez l'uniforme et

vous avez un homme sur une plage qui rattrape un ballon ou qui sauve un étudiant en train de se noyer ». « Le sang des hommes » est simplement une tentative pour qu'au moins pendant 45 mn nous ne refusions pas la vérité, la vérité de la nature humaine, de notre nature à tous. Sans aucune promotion radio, ce disque, dont CBS a pris la distribution en charge, et dont pratiquement personne n'a parlé, s'est déjà vendu à plus de 20.000 exemplaires.

Un mois après ce premier enregistrement, Jean-Marc Tennberg revient à la poésie, à la poésie de Jacques Prévert. En sortant un coffret de trois 30 cm, « Tennberg dit Prévert ». Il lit de nombreux poèmes extraits du recueil « Paroles », ainsi que quelques autres tout récents. La poésie de Jacques Prévert est fraîche, émouvante, irrésistiblement drôle, facilement compréhensible. Et toujours rattachée de près à la réalité. Aussi, on ne s'ennuie pas à mettre de temps en temps sur le plateau de son électrophone, un peu de cette poésie agréable et sans prétentions, fort bien lue par Jean-Marc Tennberg. Un exemple, court: « Qu'il voyage en Caravelle, en Jaguar, en métro, en bus, en DS ou en LSD, le con... est toujours aussi con... » et quelque soit le trajet. » On pense bien souvent aux textes de Prévert que chantent Montand, Reggiani, Gréco ou les Frères Jacques, mais cette fois-ci, sans musique. Ce qui n'empêche pas les interprètes en question de rendre hommage sur la pochette du disque au nouveau tandem Prévert-Tennberg. Reste le prix, bien sûr. Mais voilà ce qu'on peut lire au dos du disque, à côté du prix: « C'est cher, mais à différents titres

(TVA et impôts divers), L'État perçoit 60 % de cette somme, Et puisque l'État c'est nous. De quoi nous plaignons-nous? » signé Jean-Marc Tennberg. — F.-R. C.

TRAFFIC

You can all join in. Pearly Queen. Don't be sad. Who knows what tomorrow may bring. Feelin' alright? Vagabond Virgin. Thousand headmen. Cryin' to be heard. No time to live. Means to an end. FONTANA 885.543/30 cm Comment ne pas comprendre, à l'écoute de ce disque toujours joli et souvent même beau, que la pop-music anglaise est en train de se laisser dépasser

par celle de l'Amérique en colère? « Protester? disait récemment un musicien anglais. Et contre quoi? Nos motifs de mécontentement ne sont rien comparés à ceux des jeunes Américains. Regardez nos manifestations dans les rues, on dirait des réunions de boy-scouts. Et les manifestants sont les premiers à se scandaliser quand l'un d'entre eux a la grossièreté de toucher à un flic. Shocking! » C'est effectivement assez désespérant, même si l'on envisage le problème d'un strict point de vue musical. Car la musique a besoin de motivations pour être vraiment de la musique, c'est-à-dire quelque chose qui vous titille un peu au fin fond de vous-même. C'est le problème de la plupart des musiciens anglais qui n'ont d'autres motivations que la recherche d'un esthétisme un peu vain et singulièrement dépourvu de flamme. Comment s'obstiner à faire de l'art pour l'art quand, de l'autre côté de l'Atlantique, le Grateful Dead fait swinguer les bagarres, les Doors lancent sur scène des appels à l'émeute et les MC 5 crachent à la gueule de l'Amérique des vérités que seuls Brown ou Carmichael avaient osé lui dire jusqu'à présent? Peut-être faut-il chercher là l'une des raisons de toutes ces dislocations de groupes qui surviennent en Angleterre. On a beau essayer de donner des coups de poing, rien n'y fait, le mur est élastique et se reforme aussitôt. C'est de la récupération avant même que soit accomplie l'action de révolte. Ce n'est cependant pas une situation sans espoir: il suffit de s'en aller porter sa bonne parole ailleurs. Keith Richard: « Nous allons faire une tournée en Amérique du Sud. Il y a là-bas un très bon terrain révolutionnaire. » Tout cela pour dire que le disque de Stevie Winwood,

Dave Mason, Chris Wood et Jim Capaldi est un disque parfait si l'on s'arrête à la seule perfection formelle. Les quatre hommes sont de formidables musiciens qui peuvent jouer ce qu'ils veulent jouer et sont capables de maîtriser leur instrument sans effort. Leurs compositions sont superbes, pleines de délicatesse, de pudeur et de trouvailles harmoniques; l'interprétation atteint à la même perfection et, même dans les moments d'apparent déchaînement, on sait que les hommes gardent toujours leur « self-control ». Les délires du Traffic sont bien, trop bien ordonnés. Jamais on ne rencontre de ces brisures, ces brusques et imprévus coups de folie qui font que la musique de certains groupes américains semble avoir été inventée à l'instant où on l'écoute et apparaît aussi imparfaite et émouvante que peut l'être la vie. Il n'y a rien à reprocher à la musique du Traffic qui ne soit subjectif. Et en écoutant la superbe introduction de « Pearly Queen », les tranquilles promenades de la flûte, les étranglements de l'orgue ou la voix brisée de Mason, toutes choses qui sont belles, on en vient à se demander si l'on n'a pas en soi, pour ne rien ressentir, quelque chose de déconnecté, une petite fibre qui serait morte sans prévenir, une raison qui serait tombée dans le cœur. Mais non, apparemment, puisqu'en posant sur le plateau un disque du Grateful Dead, de Big Brother ou des Doors (tous bourrés d'imperfections, d'erreurs et de mauvais goût), on ressent immédiatement ce brutal afflux d'émotions parfaitement incontrôlables que ne procure pas ce disque du Traffic. Il est bourré de perfection, dépourvu de toute erreur et de la moindre faute de goût, c'est peut-être la raison. — Ph. P.

LE KIOSQUE A MUSIQUE

Salle des Pas Perdus,
GARE DU NORD, PARIS-10°
Téléphone : 878.41.69
Ouvert tous les jours sauf le dimanche

TOUS LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE
TOUS LES DISQUES AMÉRICAINS ET ANGLAIS

Minicassettes

Musicassettes à prix réduit

Rayons Rock, Folk, Jazz,

Rhythm and Blues

DISCORAMA, 54, FG MONTMARTRE

PARIS 9°

Métro Le Peletier/Cadet

Pour le prix d'un 33 tours, adhérez pour 3 mois à :

LA BOURSE AUX DISQUES

(Club d'Échange de Disques)

et échangez ensuite gratuitement tous les disques qui ont cessé de vous plaire sans en perdre un seul

RAYONS SPÉCIAUX :
ROCK • RHYTHM'N'BLUES • FOLK • JAZZ
POP et SOUL-MUSIC

Changement de direction et agrandissement du stock :

CHOIX DE 20.000 DISQUES

Ouvert le Samedi de 9 h 30 à 19 h 30

et le dimanche matin de 10 h à 12 h

— 400, rue St-Honoré — PARIS 1er — RIC. 06.00 —

Productions Artistiques Gaillard
38, rue Brunel, Paris-17*. Tél.:
425.17.91.

Possédant en exclusivité :

— Jacky Gordon
— Alan Shelly
— Le Royal Show
— Les Alguazils
— Les Frogaters
— Richard et Samuel
recherchent jeunes gens dynamiques et compétents pour collaboration et représentations artistiques province et étranger. Prière envoyer curriculum vitae et photo.

• Un nouveau groupe français « L'Origine », libre de tout contrat cherche éditeur-producteur susceptible de lui assurer 100.000 F à la signature, production et diffusion efficaces, ouverture rapide sur le marché international. Pour audition de la maquette et propositions contacter le journal qui transmettra.

• A vendre toute urgence orgue Farfisa mini compact, état neuf. Ecr. Loison, 12, rue Martin-Bernard, Paris-13*.

• La firme C.B.S. édite en exclusivité pour le Club Buddy Holly un luxueux disque 30 cm de Screaming Jay Hawkins comportant la version originale de « I put a spell on you » et 11 titres EPIC/OKEH qui étaient jusqu'ici introuvables. Ecrire à : Georges Collange, 10, avenue Paul-Delorme, 69-Sathonay Camp.

• Importation directe des U.S.A. des enregistrements SUN inédits en France de Jerry Lee Lewis, Carl Perkins et Roy Orbison. Ecrire à Georges Collange, 10, avenue Paul-Delorme, 69-Sathonay Camp.

• Vends guitare 12 cordes « Folk Song » marque EKO, très bon état : 360 F. Ecr. M. Luce Jean-Pierre, 21, route de Bretel, 80-Doullens.

• Leçons particulières par méthode moderne de : Batterie - Piano - Orgue électronique - Solfège -

Théorie. Etude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes et chanteurs. Francis Vetti, B.P. 29 - 94-St-Mandé. Tél. 328.81.24.

• Enregistrement - Maquette - Gravure - Pressage - mono - stéréo - compatible. Prix - Qualité - Délais. Documentation gratuite. C.N.A.I., 19, rue Coysevox, 75 - Paris-18*. Tél. 228.05.91.

• CHANT. Rééduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27.15.

Association Musicale Parisienne, 9, rue Crespin-du-Gast, Paris-XI*, demande d'urgence CHANTEUSES et jeunes musiciens dans le vent (20/30 ans). Travail assuré sur le Territoire Français. Tél. Bureau : 023.64.07 l'après-midi ou 208.68.38 qui transmettra.

Cherche batterie complète occasion très bon état. Adresser proposition détaillée M. Philippe Dufour, 3, allée Necker, 93-Sevran.

• V. « New Bassman » Fender état neuf. Baffle Bass-King 80 W Dynacord. J. Chenevière, 12, rue Jules-Guesde, Paris-14*. MIR. 61.79.

• Batteur cherche musiciens pour groupe underground. M. Drapier, 6, rue Aristide-Briand, 94-St-Maurice.

• Vds baffle Stevens - 80, 100 W, HP 46 cm Et. neuf. Ecr. Norbert Point, 15, rue Collomb, 69-Bron.

• Le « Blues Sunset » ch. contrat pour Juill. Août « B.S. », 20, rue de Bourgogne, 89-Auxerre.

• Recherchons jeune homme sérieux - méthodique - très dynamique pour représentation instruments de musique électronique. Situation d'avenir si très compétent. Tél. 968.70.03 pour rendez-vous.

• Vds : Ampli « Dynacord » 60 W 1.200 F. Crédit possible. Guitare « Kent » 2 micros 250 F. Matériel très bon état. Ecrire : Lemore, 138, av. Chevreul, 93-Montfermeil.

• A vendre : n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 19 bis, 20, 21, 22, 23 et 24 de « Rock & Folk ». Envoyez le bulletin ci-dessous aux Editions du Kiosque, 14, Rue Chaptal, Paris-9*. C.C.P. Paris 1964-22.

SOMMAIRES

Articles parus dans le n° 13 : Stevie Wonder et Vigon, Sam and Dave, Linda Carr, Little Charles, Arthur Conley, Sonny Terry et Brownie McGhee, Dillard Crume, Koko Taylor, Long John Baldry, The Sandy Coast, Noël Deschamps, Les Bee-Gees, Joan Baez, Scott McKenzie, Gene Vincent, Les Soft Machine, La Musique Hippie, Klein, Paris Jazz Festival, Archie Shepp, Françoise Hardy, Les Mothers of Invention, Boris Vian.

Articles parus dans le n° 14 : Hugues Aufray, Ronnie Hawkins, Traffic, Les Haricots Rouges, Le Midem, Sam and Dave, Les Beatles, Pink Floyd, Johnny Hallyday et le spectacle total, Jacques Dutronc, Serge Gainsbourg, Panorama Pop 68, Les Bee-Gees, Tom Paxton, Golf Drouot Story (1) et Michel Polnareff.

Articles parus dans le n° 15 : Résultats du référendum R & F 68, Peter, Paul & Mary, David McWilliams, Les Bee-Gees, James Royal, Ciné-Pop, Ella Fitzgerald, Bob Dylan, Show Bardot-Gainsbourg, Julie Driscoll, Ritchie Valens, Scaffold, Un été hip en Angleterre, Les Cream, Otis Redding, Inventaire 68 (Nino Ferrer, Eric Charden et Stone, Les Fleurs de Pavot, Ronnie Bird, Antoine, Joe Dassin, Les Charlots, Dick Rivers, Saint-Preux, Stella, Dani), Une petite Américaine, Ringo Starr, France Gall, Golf Drouot Story (2), Jimi Hendrix, John Mayall, Les Rolling Stones.

Articles parus dans le n° 16 : seconds résultats du référendum R & F 68, B.B. King, Joe Dassin + Régine, Les Love Affair, Barbara, Burt Blanca, Carl Perkins, Beatles business, Reggiani à Bobino, Herbert Léonard, les Variations, Julos Beaucarne, Les Posters, Burdon contre Hendrix, le Midem. Un été hip en Angleterre (2), Dylan dit tout, Wilson Pickett en scène, Chronique Nouillorkaise, Nicoletta, Brenda Holloway, Roy Redmond, Joan Baez, Moody Blues.

Articles parus dans le numéro 17 : Moody Blues, John Fred, Rock Revival, Don Partridge, Vigon, Jelly Rolfs, Aretha Franklin, Les Charlots, Eddy Mitchell, Herbert Leonard, Phil Ochs, Serge Reggiani, Cinema beatnick, Eddie Cochran, Golf Drouot, Electric Prunes, Doors, Julie Driscoll, Traffic.

Articles parus dans le numéro 18 : Sylvie Vartan, Lettre d'Amérique, Ronnie Bird, Lee Hazlewood, Julie Driscoll, Eric Charden, Pink Floyd, Eddie Cochran, Jean Ferrat, Happenings, Arthur Conley, Golf Drouot, Eddy Mitchell.

Articles parus dans le numéro 19 : Tommy Brown, Ten Years After, Aretha Franklin, Julie Driscoll, Donovan, Guy Marchand, Jimi Hendrix, Nicole Croisille, Bill Haley, Alan Stivell, Glenmor, Jacques Bertin, Golf Drouot 6, La nouvelle Amérique par Alain Dister et Claude Villers.

Articles parus dans le numéro 19 bis spécial rhythm and blues : Rolling Stones, Aretha Franklin, Ike et Tina Turner, Albert King, Rhythm and Blues 68, Fats Domino, rhythm and blues et rock and roll, blues toujours.

Articles parus dans le n° 20 : Radios Pirates, Jacqueline Dulac, Cisco Houston, Rolling Stones, Zurich, Baschung, Sandie Shaw, Gilles Dreux, Claude Nougaro, Elvis Presley, Félix Leclerc, San Francisco, Michel Polnareff, Californie, John Mayall, Golf Drouot, Art et Contestation.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à compter du n°..... pour un an soit onze numéros et recevoir en prime spéciale de fin d'année six n°s anciens :

ou les trois prochains « Le Métier » (1).

FRANCE : 1 an : 30 F. F.
SUISSE : 1 an : 27,50 F. S.
AUTRES PAYS : 1 an : 35 F. F.

Pour la Belgique, s'adresser à M. Bernard Mahy, 33, rue de Toulouse, Bruxelles.

BON DE COMMANDE

Nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 9 F prise à nos bureaux. Joindre 2 F par exemplaire pour frais d'envoi.



Je verse la somme de :

aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9* par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.

Nom :

Prénom :

Adresse :

(1) Rayez les mentions inutiles.



Veillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F. 50 par exemplaire (3 F. F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 - le n° 24 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F. F. pour l'étranger).

Jimi Hendrix (photo J.-P. Leloir)